



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

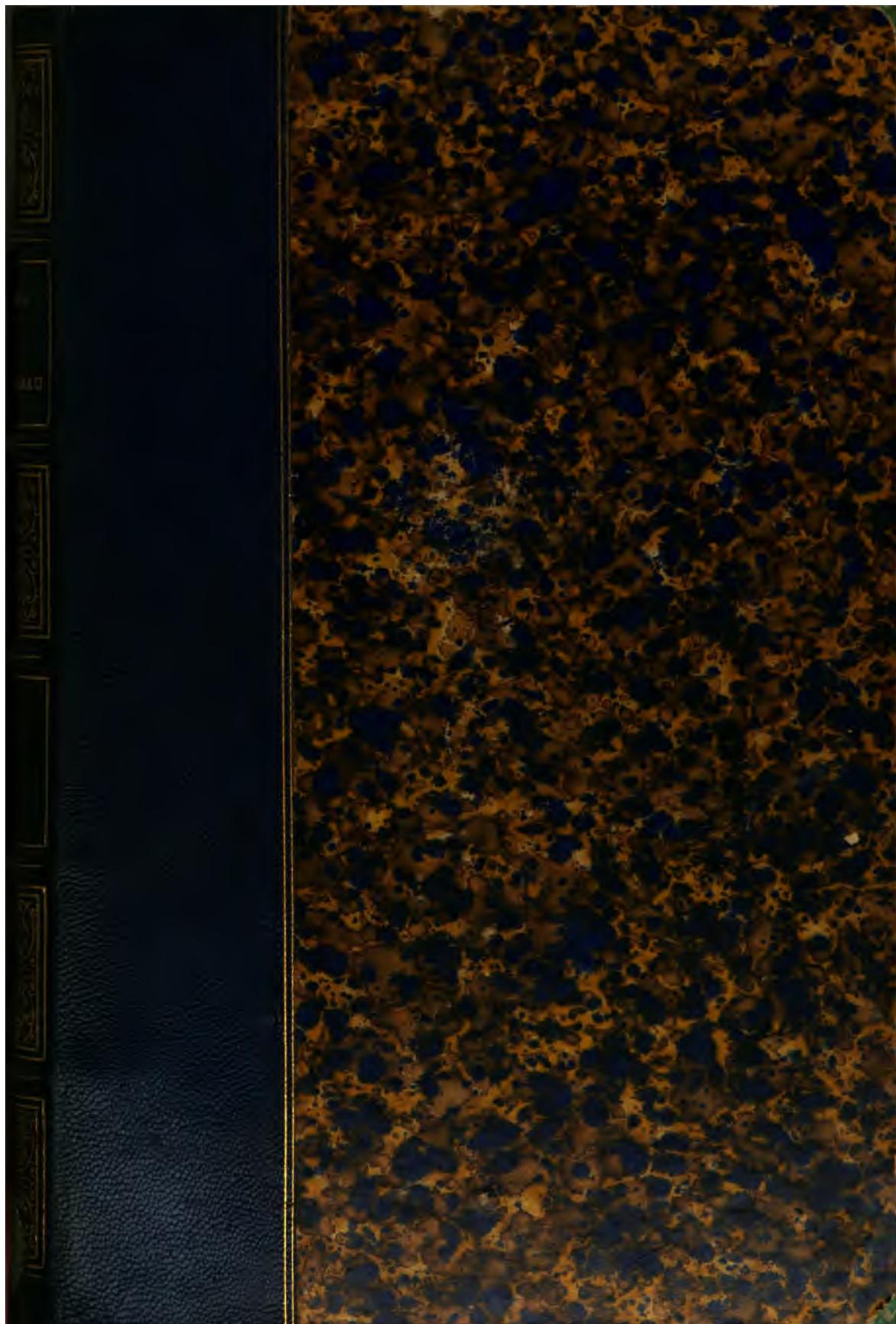
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MS. 2 d 15

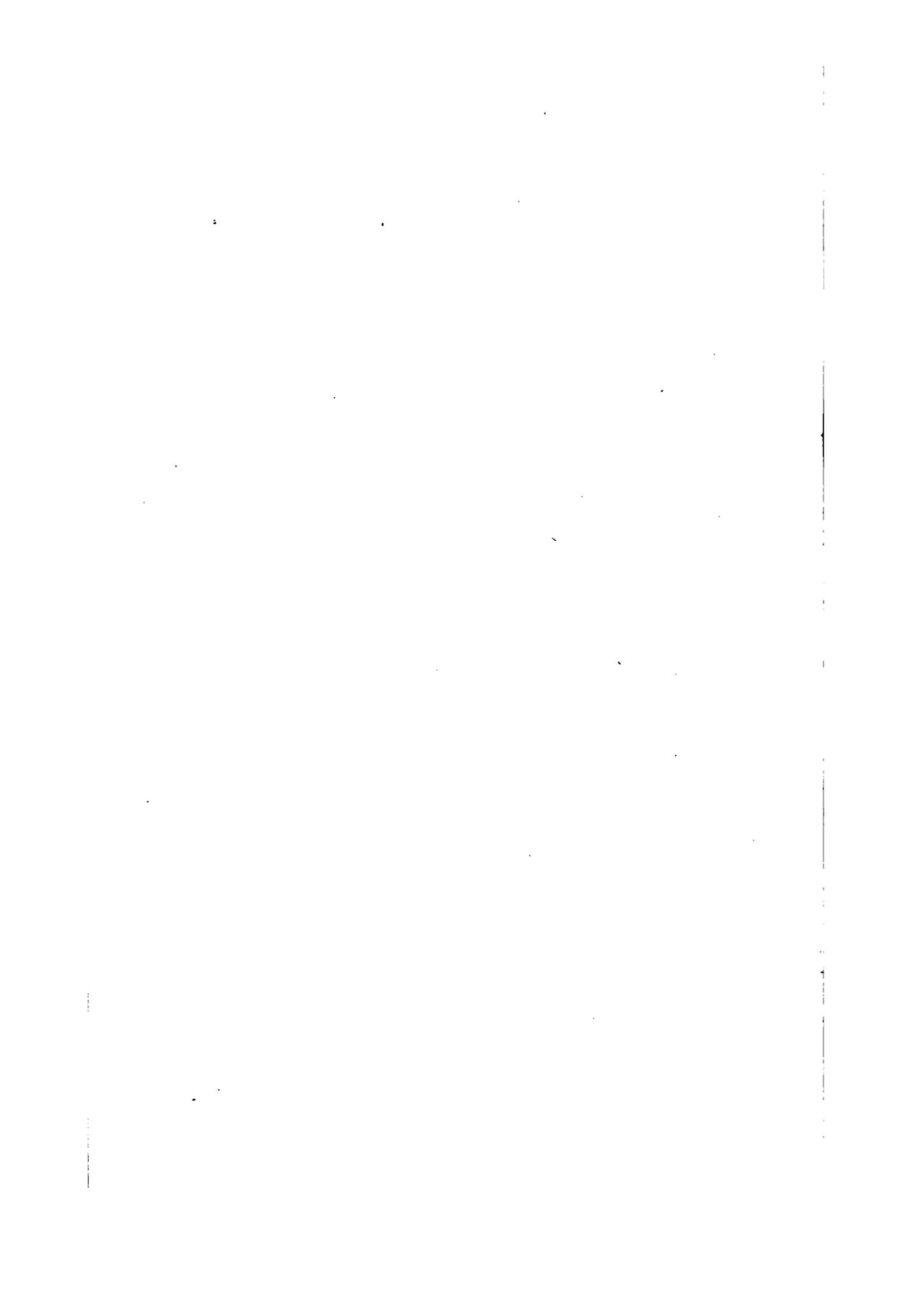


Vet. Fr. III B. 942



as
2000

NS. d 15



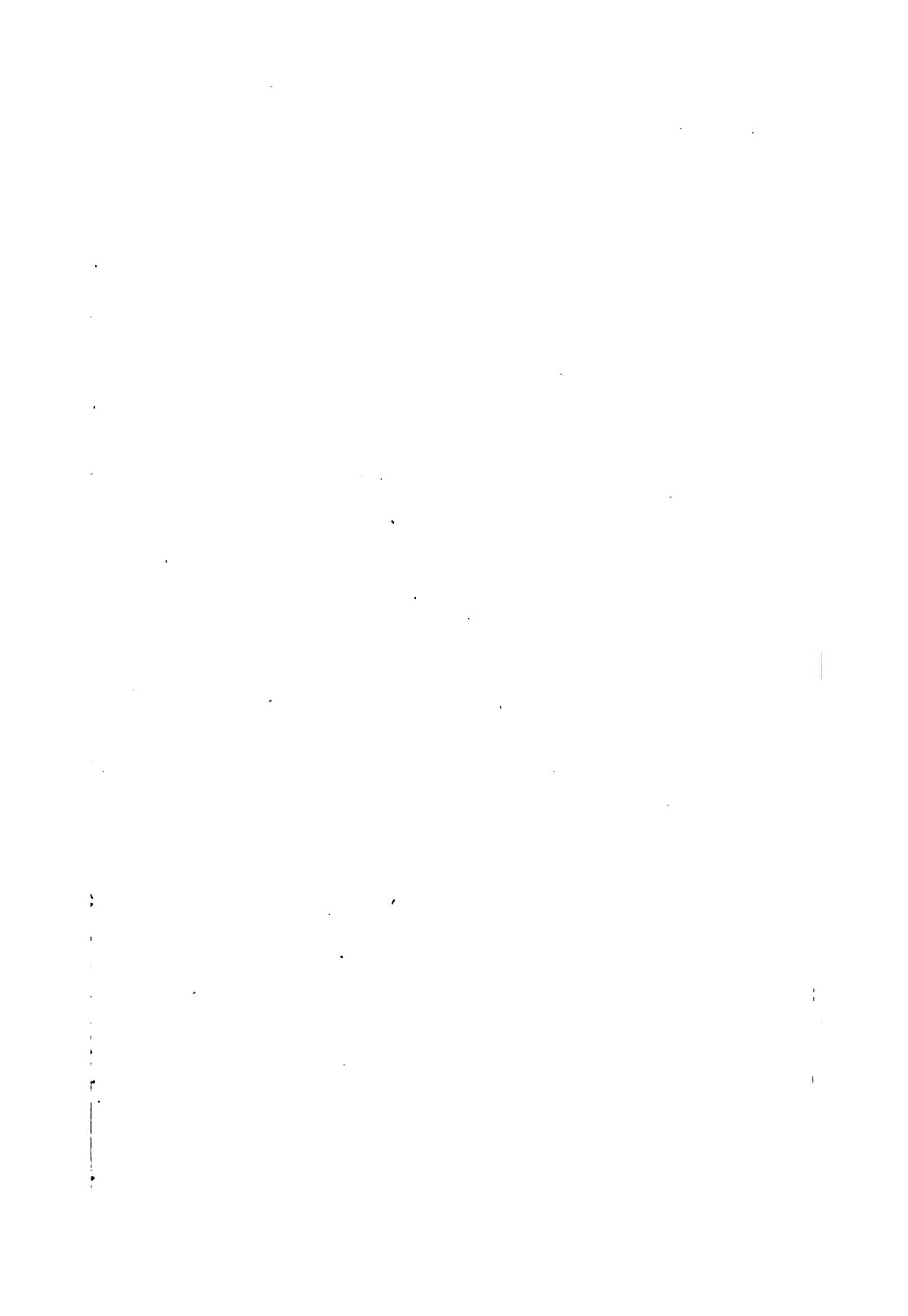
ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.

ÉDITION TIRÉE A 140 EXEMPLAIRES.

Papier de Chine	1
— de couleur	2
— vélin	12
— de Hollande	125





REINER

NOUVELLES ÉDITIONS
RÉVISÉES ET CORRIGÉES
D'APRÈS LES ÉDITIONS
DES VARIANTS
PAR A. G. GOVERNEUR



LIBRAIRIE A. RANCK, 10, RUE DE LA HARPE, PARIS
N° 10, RUE DE LA HARPE, PARIS
A. G. GOVERNEUR, IMPRIMERIE, 10, RUE DE LA HARPE, PARIS

M. D. C. C. L. X. X. X.



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS
AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME I.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.
NOGENT-LE-ROTROU
A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.



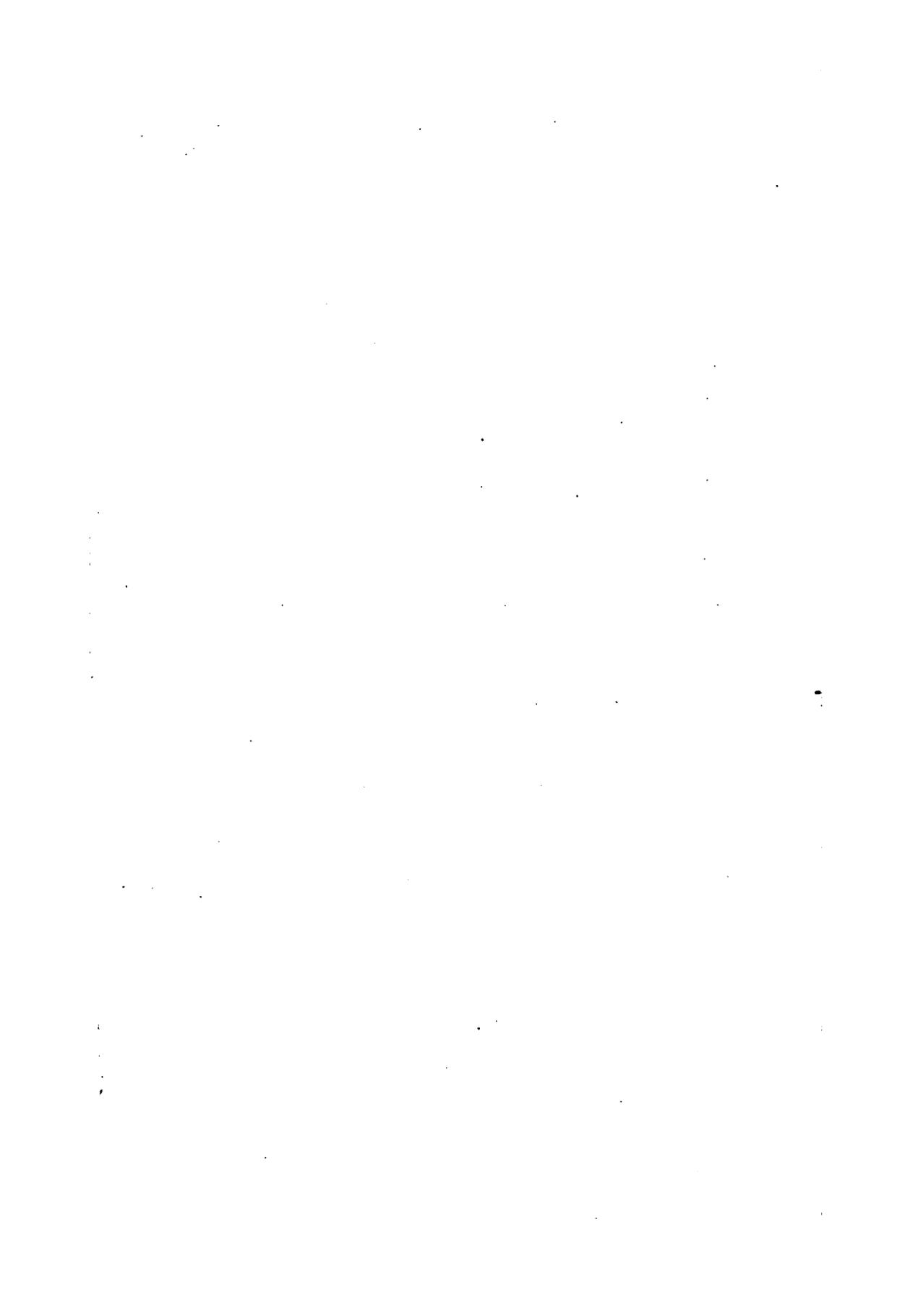
A MONSIEUR

PROSPER BLANCHEMAIN

AVOCAT, BIBLIOTHÉCAIRE HONORAIRE
DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR, MAÎTRE ÈS-JEUX FLORAUX,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇOIS,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE P. DE RONSARD,
ETC., ETC.

TÉMOIGNAGE D'AFFECTION

A. GOUVERNEUR.





INTRODUCTION.

CINQUANTE années de gloire ont été uniquement expiées par deux cents ans d'oubli; notre génération a fait appel de l'injuste verdict rendu contre les Poètes de la Pléiade par un siècle ébloui de ses propres lumières, et nos chercheurs de la pensée tendent aujourd'hui la main aux novateurs qui leur ont frayé la voie.

Le XV^e siècle venait de finir, entraînant avec lui une époque d'ignorance et de barbarie. Fatiguée des froids débats de la dialectique, lasse de ne produire que des commentateurs et des théologiens, la France voulut avoir ses poètes

et ses artistes. Sous l'inspiration d'un Prince chevaleresque et aventureux, un souffle généreux se communiquait aux diverses régions sociales, une activité fébrile travaillait toutes les têtes, quand avec les Florentins apparut tout un monde de monuments artistiques et littéraires. Cette invasion des Grecs et des Latins introduits par les Médicis à la cour de France, fut le signal d'une ère nouvelle; ce fut une révolution intellectuelle, ce fut la Renaissance! renaissance en peinture avec Véronèse-et le Titien; en architecture, en sculpture, avec Jean Goujon, Germain Pilon, Pierre Lescot, Philibert de l'Orme; renaissance en religion même avec les réformateurs de Genève; renaissance en littérature avec Clément Marot, Ronsard et ses dignes émules.

Et si le rapprochement devait être osé, ne pourrions-nous, en établissant un parallèle entre cette époque et la nôtre, trouver la source de la sympathie qui nous attire vers ces intelligences d'élite, expliquer la raison de ce revirement de l'opinion, qui nous fait aimer à cette heure ceux-là mêmes qu'on nous avait appris à dédaigner? Le XIX^e siècle, lui aussi, a vu tomber les entraves qui étreignaient la pensée; après trente années remplies du fracas des armes, l'esprit rafraîchi et rassuré a repris, sous l'égide de la

paix intérieure, une activité nouvelle; comme jadis, les cerveaux sont en ébullition; c'est le siècle de la vapeur, de l'électricité, des grandes conceptions, des vastes entreprises; c'est encore une renaissance, renaissance sociale et scientifique au moins, si la première était tout artistique et littéraire.

Mais revenons vite à nos Poètes. Oh! nous les absolvons bien volontiers du péché d'enthousiasme, en face des chefs-d'œuvre de la Grèce qu'ils lisaient pour la première fois; nous ne saurions les incriminer d'avoir essayé de donner en France droit de cité au doux langage de Pétrarque, d'avoir refondu, épuré cet idiome demi-goth et demi-roman dont la rudesse se ressentait de la grossière écorce de ses auteurs. Nous aimons cette gracieuse Brigade; car c'est elle, comme le dit M. Charles Nodier, qui a fait la langue de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Voltaire!

Désormais, grâce à ses éminents tenants, Sainte-Beuve, Geruzez, Francis Wey, Violet-Leduc et d'autres illustres, l'époque de Marot et de Ronsard est vengée des dédains de l'envieux Malherbe, des sarcasmes du vaniteux Boileau, et les Poètes de la Pléiade restent les dignes, les vrais créateurs de la Poésie française.

Depuis quelques années, une de nos plus importantes collections littéraires, répondant au goût général, a pris à tâche de faire revivre les œuvres des Poètes de la Renaissance. Nous demandons une place dans cette illustre galerie pour Celui que ses contemporains ont appelé le « Peintre de la nature, » pour Celui qui, au dire du docte M. Geruzez, « est resté la plus gracieuse figure de ce groupe poétique, » pour le Nogentais REMY BELLEAU.

A. GOUVERNEUR.

Nogent-le-Rotrou, mars 1867.





LA VIE
DE REMY BELLEAV

PAR

GVILLAVME COLLETET. (1)

Voicy l'un des premiers Poëtes de cette fameuse Pleyade qui fous le regne du roy Henry fecond tirèrent nos Mufes françoifes du begayement où elles eftoient, qui leur infpirerent des paroles concertees, veritablement tresdignes d'elles, & qui mirent enfin par l'affiduité de leurs veilles noftre langue en ce haut comble d'honneur & de gloire où nous l'auons trouuee. Il nafquit

1. Cette notice, imprimée pour la première fois, est extraite de l'*Histoire générale et particulière des Poëtes françois, etc.*, par Guillaume COLLETET, de l'Académie françoise. (Manuscrit de la Bibl. imp. du Louvre, t. I de la copie.)

à Nogent-le-Rotrou au pays du Perche, sur les confins de la comté du Maine, d'une noble & illustre famille, selon Maurice de La Porte qui, dans son curieux livre d'Epithetes françoises (1), le nomme Remy de Belleau & le qualifie gentilhomme françois. Comme il estoit consommé dans l'intelligence de la langue grecque & de la latine, voire mesme comme l'integrité de sa vie estoit conforme à son erudition singuliere, il fut choisy pour gouverner & pour instruire la noble ieunesse de Charles, marquis d'Elbœuf, prince tres-illustre de la maison de Lorraine, qui estoit en ce temps-là le favorable azile des sçavants hommes et des grands courages. Ce fut en cette qualité de sçavant & de guerrier que René de Lorraine duc d'Elbœuf le prit en affection singuliere & se servit de ses conseils & de son bras mesme dans son voyage de Naples où cet excellent homme l'accompagna : & c'est de ce fameux voyage dont parle Ronfard dans une de ses odes que l'inferreray icy d'autant plus volontiers qu'elle ne se trouve que dans les premieres editions de ses ouvrages, ayant esté retranchée des dernieres (2) :

1. Les *Epithetes* avec annotations sur les noms et dictionns difficiles. Paris, 1671, petit in-8°, ou 1680, in-16, et Lyon, 1693, in-16.

Maurice de Laporte étoit sans doute le fils de ce Maurice de Laporte, imprimeur et libraire, prédécesseur de Gabriel Buon qui publia les œuvres de Ronsard.

2. Cette ode se trouve dans le recueil des pièces retranchées des œuvres de Ronsard. Paris, Buon, 1609 et 1617, in-12, et dans le même recueil à la suite des œuvres de Ronsard, 1609 et 1623, in-folio ; enfin à la page 426 du t. II des œuvres de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.

Donc, Belleau, tu portes enuie
 Aux despouilles de l'Italie
 Qu'encores ta main ne tient pas,
 Et t'armant foubz le duc de Guise
 Tu penfes veoir bruncher à bas
 Les murailles de Naples prise.

l'eusse plutoft pensé les courses
 Des eaux remonter à leurs sources
 Que te veoir changer aux harnois,
 Aux piques & aux harquebufes,
 Tant de beaux vers que tu auois
 Réceus de la bouche des Mufes.

Comme il auoit vne ardente passion pour le seruice de la maison de Lorraine, il fut toujours fort aymé & fort caressé de cette illustre famille & ce fut chez elle qu'il acheua le reste de ses iours, avec autant de tranquillité d'esprit que de reputation & de gloire, & certes il s'y plaifoit d'autant plus que Charles de Lorraine, son disciple, & René de Lorraine, son maistre, apres ses seruices necessaires ne le contraignoient en aucune sorte dans la liberté de ses estudes & le laissoient agréablement vacquer au doux & fameux exercice de la poésie qu'il auoit toujours aymé des sa plus tendre ieunesse. Il en rendit mille preuues esclattantes puisqu'il composa des écrits avec tant de genie qu'ils eurent toute l'approbation de son siecle & qu'ils font encore les delices du nostre (1). Iamais homme de son temps n'exprima

1. Guillaume Colletet, né à Paris en 1596, mourut en 1659.

plus naïvement les choses dans des tableaux animés, si bien qu'en le lisant on croit voir les objets mêmes : & ce fut pour cela que le grand Ronsard qui l'aymoit particulièrement l'appeloit d'ordinaire le Peintre de la nature.

Les premiers ouvrages qu'il publia furent ses COMMENTAIRES sur le second liure des Amours de Pierre de Ronsard (1), marchant en cela sur les pas de cet illustre personnage Marc Anthoine de Muret qui auoit pris le soin de commenter le premier liure des Amours de ce grand poëte. Et ce fut là que Belleau fit bien paroître d'abord la profonde intelligence qu'il auoit des hauts mysteres de la poësie ancienne, de la beauté des langues estrangeres, des graces de la langue maternelle & des secrets des plus nobles sciences. Ses œuvres, tant en prose qu'en vers, recueillies & imprimees toutes ensemble à Paris, chez Patisson, l'an 1578, & chez Gilles Gilles, l'an 1585, & depuis encore chez un autre dans la ville de Rouen (2) & en plusieurs autres villes de France (3), font diuisees en deux tomes qui contiennent, sçauoir : le premier les pieces suiuanes :

LES AMOURS ET NOUVEAUX ECHANGES DES PIERRES
PRECIEUSES avec leurs vertus & leurs proprietes,
ouvrage que de son viuant il auoit fait imprimer à

1. Les *Amours*, dont le 1^{er} livre fut commenté par Muret, et le second par R. Belleau, figurent dans la première édition des œuvres de Ronsard. Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-12, 1560.

2. Rouen, J. Berthelin. 1604, in-12.

3. Lyon, Thomas Soubbron. 1592.

Paris, in-4°, l'an 1566, des caracteres de Patiffon : mais ouurage si beau & si confiderable, qu'en son genre, ny les siecles passez ny les ages suiuaunts n'ont peu ny ne pourront peut-estre iamais rien produire de plus riche ny de plus eclattant. Et quoy qu'il semble vne imitation de l'antique Orphee, du moderne Marbodœus (1) & de quelques autres qui ont composé tant en prose qu'en vers des traittez des pierres precieufes : si est-ce qu'il n'y a iamais eu d'original comparable à cette excellente copie, puisque tout en est rare, curieux & bien imaginé. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers où l'on peut trouuer à redire, tant du costé de leur structure, que du costé des rimes qui n'ont pas toute leur iustesse : mais ce ne font que de petites taches sur vn beau visage & de simples negligences pardonnables à celui qui nous enrichit de l'abondance de ses threfors.

SES DISCOVRS POETIQUES DE LA VANITÉ imitez de l'Ecclesiaste de Salomon, & ses EGLOGVES SACREES, prises du Cantique des Cantiques du mesme auheur, & imprimees pour la premiere fois à Paris des l'an 1566, font telles que nous n'aurions rien de meilleur en ce genre, si nostre illustre amy, Anthoine Godeau, euefque de Graffe (2), n'eust pris à tafché

1. Marbode, évêque de Rennes, né à Angers où il mourut en 1523, auteur d'un ouvrage ainsi intitulé : *Incipit liber Marbodi quondam nominatissimi Præsulis Redonensis (scilicet hymni, liber de gemmis et epistolæ VII) imp. Rhedonis... per J. Baudouyn, 1524, pet. in-4°.*

2. Antoine Godeau, de Dreux, auteur d'une foule de poésies

de traiter apres luy les mesmes matieres. Car à mon gré, d'autant que nostre siecle l'emporte en pureté sur le siecle precedent, autant ce docte & fameux Prelat l'emporte en ce point sur cet illustre Poëte, temoignage que ie rends plutoft à la verité connue qu'à l'amitié qui nous lie.

Sa BERGERIE, de prose & de vers, dont la premiere Journee auoit esté imprimée toute seule à Paris, des l'an 1565, & en deux Journees, l'an 1572, a des ornements & des graces qu'il est bien malaisé d'exprimer. Il faudroit la délicatesse de son style pour en parler & les représenter dignement, & à moins que d'estre Ronfard ou Des Portes, qui l'ont si hautement louée dans leurs vers, ie conseilley plutoft de se taire que d'en dire dauantage. Ce que i'exprimeray feulement icy avec le mesme Des Portes, c'est à dire avec le plus mignard de tous nos poëtes modernes :

Quand ie lis tout rauy ce discours qui soufpire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
(Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'auteur :
Car vn homme mortel ne sçauroit si bien dire. (1)

Aussy ie ne voy presque que mon fameux San-
nazar qui luy puisse estre égalé dans son *Arcadie*

légères et sacrées, entre autres de la *Paraphrase* des Psaumes de David, dont la première édition fut imprimée à Paris, veuve Camusat, 1648, in-4^e.

1. Début d'un sonnet que le chartrain Desportes a mis en tête de la *Bergerie* de Belleau.

italienne (1), qui a toujours passé et qui passera toujours pour un noble chef-d'œuvre de l'art, chef-d'œuvre d'autant plus merveilleux que les liaisons des vers & de la prose y font extrêmement justes & délicates au dernier point. Il est bien vrai que Nicolas Frenicle, conseiller des monnoyes assez connu par ses écrits, que les Muses m'ont donné pour amy intime, nous a bien fait veoir dans son liure de *l'Entretien des illustres Bergers* (2) que marchant sur les pas de ces fameux pasteurs de Rome, de Syracuse & de Naples mesme, ie veux dire de Virgile, de Théocrite & de Sannazar, il n'auoit pas moins adroitement qu'eux manié la flûte rustique & la musette pastorale (3) : & ie veux mal à nostre siècle qui ne dispense pas à ce bel esprit tous les honneurs & toutes les acclamations qu'il merite. Mais la juste posterité luy rendra peut-estre un iour ce que nostre iniustice luy rait, & si j'ay quelque sentiment alors des choses d'icy-bas, ie me tiendray encore bien glorieux d'oïr les diuerses louanges que sous l'agréable nom de *Cerilas* il m'a données dans ce gentil ouvrage, dont la prose fleurie & les rymes ayfées tesmoignent assez la facilité féconde de l'esprit de cet auteur, qui s'est-
leue par son aimable genie au-dessus du vulgaire.

1. Le célèbre poëte italien et latin Sannazar naquit à Naples en 1458 et y mourut en 1530. Son poëme de *l'Arcadie* eut dans le XVI^e siècle seulement soixante éditions.

2. Paris, Jacq. du Gast, 1634, in-8^o.

3. Ici et jusqu'à la fin du paragraphe Colletet continue à parler de Nicolas Frenicle.

Le second tome des œuvres de Remy Belleau contient, entre autres choses, la version françoise des Odes grecques d'Anacreon, qu'il auoit autrefois publiees luy-mesme à Paris & à Lyon vingt ans auparauant sa mort, avec plusieurs autres excellents poèmes de son inuention. Cela rappelle qu'en nous communiquant cet ourage il nous auoit communiqué toutes les delices de la Grece. Henry Estienne, les ayant autrefois apportees d'Italie, en auoit regalé les Muses latines, puisqu'il les auoit heureusement traduites en cette mesme langue (1), & Belleau ne put souffrir que la France fust priuee d'un si riche & si precieux thresor. En quoy certes il fut d'autant plus à louer, que le plus sobre de tous les poètes ne dedaigna pas de traduire le plus grand beueur de toute l'antiquité : et ce fut aussy pourquoy le grand Ronfard luy reprocha son abstinence de fort bonne grace dans vne de ses odes (2), où il luy parle librement de la sorte :

Tu es vn trop sec biberon
 Pour vn tourneur d'Anacreon,
 Belleau, hé quoy! cette comete
 Qui naguere au ciel reluisoit,
 Rien que la foif ne predifoit,
 Ou ie suis vn mauuais prophete.

Et si l'ose mesme inferer mes bagatelles poétiques

1. Paris, 1554.

2. La vingt-deuxième du livre III. T. 2, p. 169 de l'édition P. Blanchemain.

& mon cuire parmy l'or & les excellens ourages de ces fameux autheurs, il me fouient d'auoir autrefois parlé de la sorte de cet excellent homme ou plutoft de m'estre ainſy ioué ſur ſon nom :

Certes ie hais ces mots qui finiſſent en eau !
Si i'euffe eſté Ronſard i'euffe berné Belleau :
Auffy bien n'eut-il pas vne aſſez rouge trogne,
Pour expliquer les vers de ce gentil yurogne,
Ce grand Anacreon, ce poëte diuin
Qui veſquit dans l'amour & mourut dans le vin. (1)

Ce qu'un ieune mais docte poëte latin de noſtre ſiecle, professeur de rhétorique dans un célèbre collège de Paris (2) a fort élégamment tourné dans la verſion latine qu'il a faite de cet heureux effort de ma ieuneſſe :

*Nomen aquæ non ritè meo ſub peſtore ſedit.
Si me Ronſardi rapuiſſet cælicus ardor,
Bellaqueum Muſa hæc verbis carpiſſet amaris.
Ardentis neque enim radiabat purpura vultus,
Detegere vt poſſet vinoſi oracula vatis,
Cui dulces in amore dies, in morte Lyæus.*

Ce qui eſt aucunement conforme au ſentiment de Sceuole de Sainte-Marthe qui luy-meſme parle

1. Le Banquet des Poètes, page 60 des poésies diverses de Colletet. Paris, J.-B. Loyson, 1666, in-12.

2. Antonius de Metz, *rhetoricæ professor apud Montanos.*
(Note de Colletet.)

ainfy de Lydas dans le liure de ses excellentes odes latines : (1)

*Quam benè vinofus superares vina canentem
Qui ficcus illum, fic refers, &c.*

Qui est à dire felon ma version françoise des Eloges :

O que s'il arriuoit qu'aux sources des neuf Sœurs
Tu pusses marier les bachiques liqueurs,
Puisque fobre & qu'à ieun tu l'égales en gloire
Tu le surpafferois à force de bien boire.

Parmy ses diuerfes poësies, son CHANT DE TRIOMPHE sur la victoire de Montcontour me semble parfaitement beau pour le temps, & ie ne doute point que ce fameux poëte flamand, Ianus Lernutius, assez connu par les Saturnales de Iuste Lipsé & par ses écrits propres, ne fust de mon aduis, puisque dans son poëme du fameux siege d'Ostende, il ne feint pas d'en imiter les plus beaux endroits, tefmoin ce commencement :

*Ille ferox qui cumque levat caput altiùs & se
Rege suo credens maiorem, fasque nefasque
Miscet & in patriam temerè excitat arma rebellis,
Fertur ad extremum præceps, iramque feueri
Vindicis incurrens, sentit regala tonanti
Fulmen, &c... (2)*

1. *Lutetia apud Mammertum Patissonium*, 1687, in-8°.

2. *Iani Lernutii carmina*. Leyde, Elzevir, 1614. In-12.

Jean Lernout naquit à Bruges en 1645 et y mourut en 1619.

Et si ie ne rapporte point icy pas vn des vers de Belleau, c'est que ie les vois entre les mains de tout le monde & que ie les crois aussy communs que l'eau mesme dont il porte le nom.

Son poëme macaronique qu'il intitule **DICTAMEN METRIFICVM DE BELLO HVGVENOTICO ET REISTRORVM PIGLAMINE AD SODALES** ne cede guere en bonté ny en gentillesse à celuy d'Anthoine des Arenes ou de Arena (1) & il va mesme de pair avec celluy de Merlin Coccaye (2) que ie trouuay si libre & si beau des ma plus tendre ieunesse que ie l'appris tout par cœur : *sed nunc oblita mihi tot carmina*, le temps & la raison m'ayant bien depuis donné d'autres pensees plus sérieuses.

Sa comédie de la **RECONNVE** a des naïfuetez dont sans doute son siecle fit beaucoup d'estat, mais qui ne passeroient au nostre que pour des lâchetez & des baffesses, au prix de ces excellens poëmes dramatiques & comiques qui remplissent nos esprits aussy bien que nos yeux de la brillante nouveauté de leurs fameux spectacles. Et en difant cela ie ne pretends rien diminuer de sa gloire, mais demonstrier

1. *Meygra entrepria catholiqui imperatoris quando en 1536, veniedat per Provensam benè carrossatus, in postam prendere Fransam cum villis de Provens à Avenione.* 1537. In-12.

Antoine d'Arena, jurisconsulte et poëte macaronique, naquit à Solliers près Toulon, et mourut en 1544.

2. *Merlini Coccayi, poëte Mantuani macaronices libri XVII. Venetiis in ædibus Alexandri Pagamini,* 1517. In-8°.

Cette édition originale a été suivie d'une foule d'autres. Merlin Coccaie, dont le vrai nom était Théophile Folengo, naquit en 1491 à Mantoue et mourut au couvent de Sainte-Croix de Campese, près de Bassano, en 1544.

feuillement l'avantage qu'en ce genre d'écrire nostre siecle a sur les siecles precedents.

Outre ce volume de ses poésies il compofa encore deux beaux poèmes, l'un intitulé L'INNOCENCE PRISONNIERE, & l'autre LA VERITÉ FUGITIVE qui, au rapport d'Antoine du Verdier, furent traduits en vers latins par ce fçauant homme de fon siecle, Florent Chrestien.

Remy Belleau mourut à Paris le septieme iour de mars (1) 1577, âgé de cinquante ans. Il fut honorablement enterré dans la nef des Grands-Augustins de Paris, où il fut porté sur les pieufes épaules de ses doctes & illustres amis, Pierre de Ronfard, Iean Antoine de Balf, Philippes Des Portes & Amadis Iamyn, chose fort extraordinaire & fort remarquable, que j'apprends par les vers grecs compofés par Louis Martial de Rouen, qu'il prit le soin de confacrer à sa mémoire, parmy plusieurs autres pieces funébres.

En effet sa mort fut si sensible à tous les beaux esprits du tems qu'il n'y en eut presque pas vn d'eux qui n'employast ses Muses à le fouspirer, iustes devoirs qu'il auoit de temps en temps rendus luy-mefme à la vertu morte ou mourante de ses doctes amys, comme il se veoit encore par le TOMBEAU qu'il fit à la memoire de Ioachim du Bellay, où il y a plus d'antiquité renouvellee qu'en pas vn autre ourage de ce temps-là, & qui vaut bien fans

1. La Croix du Maine dit le six mars.

doute celui que l'antique Moschus prit le soin d'ériger à la mémoire de Bion, ce fameux poète pastoral (1). Mais entre les autres vers qui composent le recueil qui fut fait sur la mort de Belleau & imprimé à Paris, ie ne scaurois m'empescher d'inférer icy ceux que Ronfard fit en sa faueur, & ce d'autant plus qu'ils sont gravez sur sa tombe, avec vne belle inscription en prose latine : (2)

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau :
Luy-mesme a basti son tombeau
Dedans ses pierres precieuses.

Epigramme qui fut heureusement traduite ou plustost imitée en vers latins par lean Passerat, ce que ie rapporte d'autant plus volontiers que quelques-vns pourroient croire que les vers françois fussent empruntez des vers latins, sur ce que Passerat ne les fait point passer ny pour traduction, ny pour

1. Bion de Smyrne, poète grec; Moschus, son élève et son ami. Ce qui reste de leurs œuvres a été réimprimé à Venise en 1746.

2. Voici cette inscription qui a disparu avec l'église des Grands-Augustins et qui du temps de Piganol de La Force, où elle se trouve (Description de la ville de Paris. A Paris, chez les libraires associés. 1766, 10 vol. in-12. T. 7, page 132), avait été déjà détruite par la restauration du chœur commencée en 1675 et terminée en 1678 :

Remigii Bellaquet, poeta laureati, qui cum pietate et cum fide, unde quinquagenariam, pulcherrime, omnibusque gratissimus vixit etatem, extinctos cineres, diuæ Cæciliæ piis sodalibus sollicitandos, supremi voti obseruantissimi curatores, pr. Non. Mart. M. D. LXXVII, maestissimo funere, hoc in tumultu deposuerunt.

imitation, quoy qu'ils tiennent effectivement de l'un ou de l'autre, temoins ces deux derniers vers :

*Ipse sibi suprema tulit struxitque Poetæ
E gemmis tumulum geminea Musa suo.* (1)

Iean Dorat, Nicolas Goullut, son gendre, & Vailant Gueslie de Pimpont, Passerat & Iean de la Iessee, l'honorèrent viuant & mort de plusieurs doctes vers grecs & latins que l'on peut veoir dans leurs œuvres & dans les siennes propres. Pierre de Ronfard, entre tant d'autres vers qu'il luy adresse, lui consacra deux beaux poèmes, l'un en faueur de sa version des Odes d'Anacréon, qui commence ainfy : (2)

Non ie ne me plains pas qu'une telle abondance
D'escriuains aujourdhuy fourmille en nostre France...

Et l'autre sur son extraction & sur l'antiquité de sa noblesse : (3)

Ie veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point
D'où naquit ton Ronfard que les Muses ont ioint
D'un nœud si ferme à toy, &c.

Ioachim du Bellay luy deffie un beau sonnet que l'on peut lire avecque plaisir dans ses Regrets : (4)

1. *Ioannis Passerat Kalenda Ianuarie et varia quedam poemata Lutetia, apud viduam Mamerti Patissonii, 1603, in-8°.*

2. Voir aux œuvres de Ronfard le poème adressé à Christophe de Choiseul, dans le deuxième livre des Poèmes.

3. Elegie XX.

4. Sonnet 137.

Tu t'abusas, Belleau, si pour estre sçauant,
Sçauant & vertueux tu penfes qu'on te prise, &c.

Jean Anthoine de Baif luy adresse non seulement vne ode assez iolie qui se trouue dans le huitiesme liure de ses Poëmes : (1) mais encore dans sa plainte de la Nymphé de Bièvre il luy fait tenir ce langage en faueur de notre Belleau :

Dorat, des poëtes le pere,
Ronfard à qui i'ay sceu tant plaire,
Des Portes, Passerat, Belleau
Qui doit de ma piteuse plainte
D'autant plus auoir l'âme atteinte
Que son nom vient de la belle eau.

Sceuale de Sainte-Marthe, qu'il appelloit son frere d'alliance, comme ie l'ay appris d'une lettre escrite de sa main propre, du college de Nauarre à Paris, en date du 26 féurier 1566, qui m'a esté communiquée par ces deux illustres historiographes de France, Sceuale & Lotis de Sainte-Marthe, freres gemeaux, non content de luy auoir dressé vn bel elege latin parmy ses *Hommes illustres* que i'ay fait parler nostre langue, & de luy auoir encore adressé plusieurs beaux vers latins & françois que l'on peut lire dans ses œuvres, ne desdaigna pas mesme de traduire en vers latins vne gentille Epithalame, qui se trouue latine & françoise dans la seconde iournee

1. Les Poemes de Jean Anthoine de Baif. Paris, Lucas Breyer, 1572. In-8°, page 236.

de sa Bergerie. Amadis Iamyn, Robert Garnier, Philippes Des Portes, le louerent hautement : Estienne Tabourot parle dignement de luy dans ses Bigarures en prose & dans ses vers mesmes. Claude Binet exalte son merite dans la vie de Ronfard & dans ses vers propres, témoin ce sonnet qui commence :

O bienheureux bergers qu'une telle mufette
A pouffés dans les cieux, & toy, qui vas passant
Ceux que Grece honora du laurier verdissant,
Plus heureux qu'ad Belleau d'autres lauriers t'appreste.

Oliuier de Magny, dans son hymne sur la naissance de Marguerite de France, fille du roy Henry II⁽¹⁾, le met au nombre des excellents poètes de son temps qu'il conuie de celebrer les louanges de cette ieune princesse :

Dorat, Belleau, Denifot & Morel
Faittes languir toute œuure deffignee,
Si vous n'avez de ceste Infante nee
Desia chanté l'heureux aduenement.

Le docte Estienne Pasquier, pour gage, dit-il, de l'éternelle amitié qu'il luy portoit, prit plaisir à faire tantost des rebus & tantost des anagrammes sur son nom, témoin cette ode qui se trouue inferée dans le huitieme liure de ses Lettres (2) & qui commence ainfy :

1. Paris, Abel L'Angelier, 1663, pet. in-8°.
2. Œuvres d'Estienne Pasquier, Amsterdam, 1723. In-fol. T. II, col. 216.

Lorsque mon Belleau naquit,
 Toute la troupe celeste
 Pour solenniser sa feste
 Vers l'Hélicon se rendit.
 Là fut chanté à l'enuy
 Vn sol, vn fa, vn ré-my :
 Là fut fait maint & maint tour
 Gaillardement à l'entour
 De ceste sainte *Belle Eau*.
 Pour cela fut ordonné
 Que cest enfant nouveau né
 Seroit dit : *Remy Belleau, &c.*

Et mesme affin que la posterité sceut d'autant plus la haute estime qu'il faisoit de ce fameux poëte, il parle de luy tousiours avec de grands éloges en plusieurs endroits de ses Recherches de la France, spécialement dans son septiesme liure⁽¹⁾, car c'est là qu'il le met au nombre de ces excellents poëtes qui signalerent leur nom sous le regne de Henry II. Et c'est là que parlant des acteurs de la tragédie de Cléopâtre, composee par Iodelle & représentee au college de Boncourt, il dit qu'ils estoient tous hommes de nom, & nomme entre les autres Remy Belleau & Iean de la Peruse. Finalement c'est là qu'il dit qu'en matiere de gayetez & de gentillefles amoureufes, Remy Belleau estoit l'Anacréon de son siecle & vn second Sannazar dans ses Bergeries. Iean de la Frefnaye, dans son Art poëtique

1. Œuvres d'Estienne Pasquier. T. I, col. 702 et suiv., passim.

françois, parlant de la comédie, rend ce témoignage de la Reconnue de Belleau :

..... Et cette Reconnue
Qui des mains de Belleau naguères est venue,
Et mille autres beaux vers dont le braue farceur
Chateaufieux a montré quelquefois la douceur. (1)

Et parlant des auteurs des Eglogues pastorales, il n'y oublie pas notre poète :

Baif & Tahureau tous en mêmes années
Aurons par les forêts nos Muses promenees :
Belleau qui vint après, notre langage étant
Plus abondant & doux, la nature imitant,
Esgala tous bergers. Toutesfois dire j'ose
Que des premiers aux vers j'auois mêlé la prose.

Dans vne de ses idylles, il en parle encore ainfi : (2)

..... Et dans sa Bergerie
Belleau fait aux seigneurs quitter leur seigneurie.

Et dans ses diuers sonnets, il s'en trouue de
rechef qu'il luy adresse sur le même subiect, témoin
celuy-cy :

Cher Belleau, qui te voit, fous les vertes ombrettes,
Encifer tes beaux vers aux tendres arbrisseaux,

1. Les diverses poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye.
Caen, Ch. Macé, 1606 ou 1612. In-8°.
2. Liv. II, p. 620.

Il veoit Pâris en Ide, au long des clairs ruisseaux
Auec Enone encor flûter ses amourettes, &c. (1)

Enfin il eut le soin de composer son épitaphe que
l'on peut voir dans le Recueil de ses vers funebres.
C'est ainfy qu'elle commence :

Qui veut sçauoir où de Belleau
Gisent les os, fous ce tombeau, &c.

Pierre d'Aigaliers, dans son Art poétique en prose, le cite en plusieurs endroits avec éloge, particulièrement dans le chapitre de l'Epithalame & dans celui de la Bergerie. (2) Le docte Pierre Ramus, dans sa Rhétorique françoise rapporte plusieurs de ses vers & les propose mesme pour de beaux exemples : & pour appuyer la vérité de ses maximes, il est toujours le premier de nos poètes qu'il allegue. Maurice de Laporte fait son panegyrique en peu de mots dans son recueil d'epithètes. Henry Estienne dans son liure curieux de la précellence du langage françois, & Jean de Chauigny dans ses Pleyades françoises (3), employent son autorité en mille endroits de leurs liures. L'auteur des Antiquitez des

1. Le fils de Priam et d'Hécube, le beau Pâris, avant d'avoir prononcé son fameux jugement, était berger sur le mont Ida, près de Troie et avait pour amante la nymphe Enone. C'est à cette circonstance que V. de la Fresnaye fait allusion.

2. L'art poétique de Pierre de Laudun d'Aigaliers. Paris, Ant. Dubreuil, 1697. In-12. Liv. III, chap. 7 et 8.

3. J. Aymes de Chauigny, de Beaune. Ses *Pleyades*, divisées en sept livres. Lyon, P. Rigaud, 1603, pet. in-8°.

villes de France (1), en parlant du pays du Perche, dit que cette prouince fut honoree de la naissance de Remy Belleau, l'un des excellents poëtes de nostre age. L'illustre préident de Thou (Iacques-Auguste) parlant de luy dans son histoire ne manque pas de lui donner les louanges qu'il mérite légitimement. Nicolas Richelet, dans ses commentaires sur Ronfard, ne peut exalter assez hautement son mérite. Claude Garnier, dans ses obseruations sur le poëme des Misères de la France, de la composition du mesme Ronfard, le met au nombre de ces hommes de condition releuee, qui se sont appliqués au diuin art de la poésie. Pierre de Marcaffus, dans ses remarques sur les Elegies du mesme Ronfard, l'appelle excellent poëte de son temps. L'auteur de l'histoire chronologique des hommes illustres de France luy donne un rang honorable parmy eux, & c'est là que l'on peut voir son portrait en taille douce, qui temoigne sur son front la candeur de ses mœurs & la douceur de son visage (2). Ronfard, qui

1. L'auteur des Antiquitez des Villes de France dont il est parlé icy est André du Chesne, historiographe de France, dans le premier volume de ses Recherches curieuses qui nous ont esté données, reuues et augmentées par François du Chesne, son fils, qui ne dégénère en rien de l'esprit de son père. Cette histoire a esté imprimée en deux parties égales, l'an 1688.
(Remarque du sieur Colletet, le fils.)

Les antiquitez et recherches des villes, chasteaux et places plus remarquables de toute la France (abrégé de Belleforest), par André du Chesne. Edition reuue et augmentée par Fr. du Chesne fils. Paris, 1688. 2 vol. in-12.

2. Chronologie et sommaire des Souverains-Pontifes, etc. jusqu'en l'an 1622, mis en ordre par J. B. L. Paris, 1622. Gr. in-fol., fig.; connue sous le nom de chronologie collée, parce que

comme i'ay dit cy-dessus a parlé de luy en mille endroits de ses œuures, comme en son Voyage des Isles fortunées, parle encore de luy & de sa maistresse, qu'il appelle *Madelon*, dans vn de ses sonnets pour Marie : (1)

Et toy fi de ta belle & ieune Magdelon,
Belleau, l'amour te poind, ie te pry ne l'oublie.....

Ce que l'oberue icy d'autant plus volontiers que dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis & en fort grand nombre, Belleau ne nous a iamais decouuert le nom de sa maistresse, ce qu'il fit sans doute par respect & pour ne point donner à connoître l'obiet de son ardente & secrette passion. Allenix du Mont-Sacré l'exalte en plusieurs endroits de ses Bergeries de Iuliette. Finalement Urbain Grandier, de qui la vie a été tant trauersee & la fin si funeste, le cite avec honneur, dans la vie de Sceuale de Sainte-Marthe (*), & Anthoine du Verdier, Drande & La Croix du Maine font honorable mention de luy dans leurs Bibliothèques françoises. (‡)

le texte et les fig. sont collés sur des cartouches (V. Brunet, édit. 1860. T. I, col. 1891).

1. Œuvres de Ronsard, Amours. Livre II, sonnet 11. Édit. Blanchemain. T. I, p. 169.

2. L'oraison de Sceuale de Sainte-Marthe, prononcée le 11 septembre 1623, dans l'église de Saint-Pierre de Loudun, par l'infortuné Urbain Grandier, brûlé vif comme sorcier onze ans plus tard, a été imprimée à Paris, 1629, in-4°.

3. La première édition de la *Bibliothèque* de La Croix du Maine est de Paris, Abel L'Angelier, 1584, in-folio; celle de Du Verdier fut publiée à Lyon, 1586, in-folio.

Après le véritable témoignage de tant d'honnêtes gens & de tant de personnes illustres, qui peut douter du mérite d'un si grand homme? & la voix enuieuse de nos poètes ignorants qui tâchent d'estouffer par leurs foibles censures la réputation des grands poètes de sa volée, se peut-elle faire entendre parmi tant d'acclamations publiques? Quoy qu'ils puissent dire & faire, ils passeront toujours pour des Zolles, c'est à dire pour des enuieux de la gloire de cet excellent poète qui viura autant que les siècles, & qui donnera de la jalousie à ceux qui ne pourront atteindre le but où il est heureusement arriué.

Il y a bien d'autres illustres qui ont encore rendu témoignage de sa haute capacité & profonde intelligence dans les mystères du Parnasse. Tels que sont Du Monin dans ses vers (1), Guy Le Feure de La Boderie (2) & plusieurs après eux. Mais il me semble que c'est assez s'étendre sur cette vie très-particulière & dont il a été très-difficile assurément de decouvrir les particularités que l'en ay dites.

G. COLLETET.

1. Les Poésies de Du Monin, imprimées à Paris, chez Jean Parant, s. d., pet. in-12.

2. Un savant dans les langues orientales. On a de lui, entre autres ouvrages, un recueil d'hymnes imprimé à Paris, chez Rob. Le Magnier, 1678 et 1682, in-16.

APRÈS le poète, jugé de main de maître, voyons l'homme dans ses œuvres, car l'homme chez Belleau fait encore aimer le poète.

Les Biographes placent à la fin de l'année 1527 ou vers les premiers mois de 1528, l'époque de la naissance de Remy Belleau. C'est en vain que nous avons compulsé les registres des diverses paroisses de notre ville; les archives, détruites ou dispersées, ne remontent qu'à l'année 1570; force nous est donc de ne pouvoir préciser la date de la naissance du poète nogentais.

Quelle était sa famille? riche ou pauvre? noble ou roturière? Par quel concours de circonstances fut-il attaché à la maison d'Elbeuf? Tout de ce côté reste dans la plus complète obscurité: une seule fois, le nom de *Belleau* s'est rencontré dans nos investigations: un bourgeois de Nogent, « très-honorable *A. Belleau* » figure comme témoin dans un acte de baptême daté du 18^e jour d'août 1608, sans qu'il nous soit permis de fixer son degré de parenté avec notre auteur.

La tradition fait naître Remy Belleau au pied du vieux donjon des Rotrou, sur le bord du petit Ronne, ce gentil ruisseau maintes fois chanté par le

poète. (1) De noblesse, il ne paraît en avoir possédé d'autre que celle de l'esprit et du cœur, la plus précieuse, mais celle dont la souche est souvent toute roturière. (2)

Ce que nous savons, c'est que Belleau quitta fort jeune sa ville natale, et, comme il le dit lui-même, qu'il ne visita que rarement la terre percheronne,

Terre qui ma première enfance
Allaitas de ton cher fétin,
Mais hélas! qui ne me fus guère
Ny mère nourrice, ny mère,
Me traînant ailleurs le destin.

Tome I, p. 169.

Il y revint cependant, et déjà le front ceint de

1. Nogent-le-Rotrou, qui prit, sous Jean de Bourbon, duc d'Enghien (le frère aîné de Louis de Bourbon, prince de Condé), le nom d'Enghien-le-François, était à ce moment dans la maison de Bourbon-Vendôme. Le temps a respecté tout un pâtre de constructions qui gardent encore le cachet architectural du XVI^e siècle. L'une d'elles s'appelle la Tour d'Ardenay, du nom de l'un des vassaux du seigneur de Nogent; sa voisine, plus humble, mais remarquable par son porche ogival, aurait été le berceau de Remy Belleau. Une habitation moderne s'est élevée sur ses dépendances qui s'étendaient vraisemblablement jusqu'au bord du petit Ronne.

2. Maurice de La Porte, ainsi que l'a dit Colletet, fait naître Belleau de famille noble. Cette opinion que nous croyons fautive a pris sa source dans la confusion qu'a faite le biographe de la famille nogentaise du poète, avec les *de Belleau*, originaires de l'élection de Verneuil, ainsi que le constatent les *Recherches sur la Noblesse*, faites en 1666 par M. de Marie, intendant de la généralité d'Alençon. L'élection de Verneuil dépendait il est vrai, comme celle de Nogent, de la généralité d'Alençon; mais le procès-verbal, dressé en 1558, à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche à Nogent, ne fait nullement figurer le poète ou quelqu'un de sa famille dans la liste minutieusement détaillée de l'ordre de la noblesse percheronne.

l'aurole du poète, en compagnie du docte Daurat, son maître, de Nicolas Goulet, Gerard et Nicolas Denizot, ses illustres compatriotes et amis, tous jaloux de célébrer les grandes assises percheronnes, convoquées à Nogent, sous la présidence de l'éminent magistrat Christophe de Thou. Ce ne fut pendant leur durée que jeux et réjouissances. On était dans les plus beaux jours de l'année (juillet 1558), l'affluence était nombreuse et choisie, la joie universelle; la foule prenait ses ébats dans les belles prairies où se promènent l'Huisne et le Ronne, prolongeant les plaisirs et les danses jusqu'au milieu de la nuit, et célébrant à l'envi le jeune poète nogentais.

Remy Belleau avait alors trente ans; depuis longtemps déjà il était attaché à la maison d'Elbeuf, et venait d'accompagner le marquis, général des galères, à l'expédition de Naples, faisant certes fort bonne figure sous le harnois de guerre et ayant su prouver que tous les poètes ne sont pas d'humeur à laisser, comme le bon Horace, leur bouclier sur le champ de bataille.

Ce fut quelques années après cette campagne que le marquis d'Elbeuf lui confia l'éducation de son fils. (1) La reconnaissance ne pouvait être lourde

1. Charles d'Elbeuf, né le 18 octobre 1566, un an seulement avant l'expédition de Naples. Ce fut en sa faveur que le marquisat d'Elbeuf fut érigé en duché (1582). Il fut fait pair, grand écuyer et grand veneur de France, comte d'Harcourt, de Lillebonne et de Riéux, chevalier des ordres du roi, etc. Compromis dans les troubles du règne de Henri III, le duc d'Elbeuf fut

pour un cœur aussi riche que celui de Belleau, et l'amour qu'il voua toute sa vie à l'illustre famille de Lorraine fut le juste échange de la considération dont il ne cessa d'y être entouré.

C'est dans cette noble maison qu'il trouva cette indépendance de l'esprit, cette heureuse médiocrité, qui lui permirent de se laisser aller à son inspiration. Que fallait-il à celui qui chante si bien :

Gentille pauvreté, secours de nostre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'industrie,
Du manoeuvre artizan le fidelle entretien,
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté natue
Nous fais viure contens.....

Tome II, p. 240.

N'a-t-il pas la véritable richesse, la richesse du cœur, le poète-philosophe qui sait si naïvement pleurer sur la mort d'un chien, cet ami qu'il a perdu :

Trauail, ie cognois à ceste heure
Qu'il faut que toute chose meure,
Et qu'il faut que d'vn mesme pas
Nous courions ensemble au trespas.
Il n'y a faueur ny careffe
Ny de Prince, ny de Princeffe,
Qui puisse retarder le cours
Ny la viftesse-de nos iours...

Tome II, p. 311.

enfermé pendant trois ans, après l'assemblée des Etats généraux de Blois, au château de Loches, d'où il ne sortit que pour se retirer de la vie politique. Charles mourut en 1606.

Nous ne saurions citer tous ces vers empreints d'une esquisse sensibilité, remplis d'une douce philosophie, où le caractère du poète se révèle si modeste et si résigné.

On a parlé de la douceur, de la grâce naïve de Remy Belleau, et ses ravissantes peintures du Printemps, d'Avril, Mai (1), que M. Sainte-Beuve qualifie « d'adorables », sont connues de tous, mais on n'a jamais parlé de son énergie, de sa force; or, n'est-il que gracieux dans cette invocation :

Deliure-moy de peine & de langueur,
 Mes iours font courts, ce n'est rien de ma vie :
 Qu'est-ce de l'homme? & d'où te vient l'enuie
 D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur?

Tome II, p. 186.

Et dans ces autres vers :

Tes mains m'ont fait & repestri de chair,
 Comme vn potier qui de grace gentille
 Tourne en vaisseaux vne masse d'argille :
 Puis tout soudain tu me fais trebucher.
 Souuienne-toy, auant que me damner,
 Que de limon & de bourbe fangeufe
 Tu m'as formé, & qu'en terre poudreufe
 Apres ma mort me feras retourner.

Tome II, p. 187.

N'est-ce pas la force, l'ampleur des vers de Cor-

1. Tome II, p. 48 et suiv.

neille? N'est-il que gracieux, quand au milieu d'une guerre fratricide, lui, le familier de la maison de Lorraine, demande grâce et pitié pour les victimes, et ne craint pas, pauvre chetif, de donner des leçons de tolérance à ses protecteurs, à son roi, à son siècle?

Non, non, ma terre, & ma race & mon sang .
 N'ont point cherché de maintenir leur rang .
 Ny leur grandeur en si honteuse forte :
 La cruauté en sa naissance auorte
 Et se descouvre, en remarquant le nom
 De pere en fils d'un infame furnom.

Tome II, p. 215.

Et encore lorsqu'il ose défendre contre tous la cause du seigneur de sa ville natale, du prince de Condé, dans ces vers, si hardis que les éditeurs jugèrent prudent d'en faire la suppression :

Pauvre Berger, il faut attendre encor
 Les iours heureux d'un autre siecle d'or :
 La Verité ne veult estre forcee.....

Tome II, p. 74.

Certainement Belleau paya plus d'une fois son tribut à la corruption du temps; mais risque-t-il quelques mignardises un peu décolletées, quelque trait légèrement gaulois, oh! se hâte-t-il de dire, « n'en accusez que les antiques Grecs & Romains » sur le patron desquels le tout a été façonné &

» mis en oeuvre. » (1) C'est ainsi qu'au milieu d'une cour corrompue, le poète sait toujours rester pur et honnête; voilà pourquoi jamais une mauvaise pensée n'est sortie de ses vers. Devenu l'une des étoiles littéraires de son siècle, le favori des rois, l'ami des grands, il ne se laisse pas gâter par la flatterie, et quand le Parnasse lui tresse des couronnes, il reste étranger aux adulations dont ses émules sont trop souvent prodigues.

Par goût, par tempérament, Belleau fuit les intrigues de la cour, le fracas des armes, le bruit des combats. Nous avouons qu'il voit fondre ses ailes dès qu'il veut prendre son essor vers le soleil de l'épopée et du pindarisme; on serait tenté de lui appliquer ces vers qu'il traduit si bien :

Volontiers ie chanterois
 Les faits guerriers de nos Rois,
 Mais ma lyre ne s'accorde
 Qu'à mignarder vne corde
 Pour l'Amour tant seulement...

Tome I, p. 13.

Colletet nous a dit la profonde érudition de Belleau, et nous savons en effet que les langues grecque, latine, italienne, lui étaient familières comme à tous ces esprits d'élite. L'étude était en effet en grand honneur dans cette petite colonie littéraire du faubourg Saint-Marcel, dans ce collège

1. *Bergerie*, II^e journée. T. II, p. 278.

de Coqueret dont Daurat venait d'être nommé principal. Or, c'est là, dans cette académie de la rue des Sept-Voies que, désertant le fastueux hôtel de Lorraine (1), Belleau venait rejoindre Ronsard, Baif, du Bellay, et tous ces jeunes hommes que réunissait l'amour de la poésie. C'est devant cette vaillante brigade que Belleau lut ses premiers vers de la traduction d'Anacréon, et ce furent les applaudissements de cette troupe enthousiaste qui encourageaient sa muse toujours un peu timide; c'est au collège de Coqueret aussi, que Ronsard « tourna en françois le *Plutus* d'Aristophane, la première comédie françoise jouée en France; & tous les beaux esprits, Muret, Lancelot Carles, Remy Belleau, de venir boire dans cette fontaine dorée. » (2)

Veut-on savoir à quel prix les jeunes poètes acquéraient cette immense érudition dont leurs œuvres sont remplies. Écoutons encore Binet; ce qu'il dit de Ronsard peut certes s'appliquer à toute la studieuse colonie :

« Ronsard ayant été nourri ieune à la cour, accoutumé à veiller tard, continuant l'estude iusques à deux ou trois heures apres minuit, & se couchant reueilloit Baif qui se leuoit, prenoit la chandelle & ne laissoit refroidir la place. En ceste contention d'honneur, il demeura sept ans avec Dorat, conti-

1. Il était situé, d'après Piganiol, au quartier de Saint-Antoine, rue Pavée, à l'angle de la rue du Roi de Sicile.

2. Claude Binet. Vie de Ronsard.

nuant toujours l'étude des lettres grecques & latines, de la philosophie, & autres bonnes sciences. »

Le goût artistique du poète nogentais se révélait partout et dans toutes occasions; nous le voyons jouer au collège de Boncourt les principaux *roulets* dans les pièces de son ami Jodelle; il marche en tête de la bande joyeuse qui, dans le voyage d'Arcueil resté si fameux, célèbre par une véritable débauche poétique le succès de la première représentation de *Cléopâtre*; enfin il n'a garde de se soustraire aux applaudissements de ses compatriotes, en venant avec Ronsard jouer à Enghien-le-François, à l'occasion de la naissance du comte de Soissons, le *Jugement de Paris*, de Florent Chrestien. (1)

Dulaure raconte que Remy Belleau fut arrêté en 1531, comme accusé d'avoir mangé de la viande en carême, qu'il comparut devant le Parlement de Paris le 18 mars 1532, en compagnie de Clément Marot et de quelques autres gens de lettres. La vérité est que le caustique Marot fut incarcéré trois fois, à Chartres même, par l'ordre de l'évêque Guillard, pour certaines railleries que le pécheur endurci s'était permises contre la religion; mais à cette époque Remy Belleau venait de naître.

Le 28 mai 1542, Marot revient encore à Chartres, en compagnie de Hugues Salel, abbé de

1. *Le Jugement de Paris*, joué à Enghien-le-François à la naissance de M. le comte de Soissons, fils de M. le prince de Condé, Louis de Bourbon, et de Françoise d'Orléans (1567).

Saint-Cheron, et sait encore, par ses plaisanteries, si bien mériter les foudres de l'évêque qu'il est vite forcé de quitter le pays afin d'échapper à la prison. Mais, dans cette circonstance comme dans les précédentes, le rapprochement des dates démontre que Remy Belleau ne pouvait faire partie de cette équipée, et que Dulaure a commis une erreur.

La Muse si prodigue de ses trésors envers Ronsard, du Bellay et Remy Belleau, s'était-elle donné le malin plaisir de les réunir par une même faiblesse? Comme ses deux illustres amis, Belleau était demi-sourd.

Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prise
C'est d'estre, comme toy, fans fraude & fans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre mon Ronsard, demy-fourd comme toy :
Demy-fourd, ô quel heur.....

(Du Bellay, édit. de 1568, p. 68.)

« De forte que tout ainsi que durant l'ancienne Grece, l'aveuglement estoit cômme vne marque commune à ceux qui estoient excellens en la poésie: ainsi semble-il que la furdité ait esté de nostre siecle vn caractere commun à tous les grands & excellens poëtes françois. » (1) Cette « débilite

1. Oraison funèbre de Ronsard, par du Perron, depuis archevêque de Sens, grand aumônier de France, cardinal; dédiée à Ph. Desportes, abbé de Thiron et de Josaphat.

d'ouïe » lui survint-elle à la suite de la maladie de langueur dont parle l'abbé Goujet, maladie qui retarda pendant plusieurs années la publication de la II^e journée de la Bergerie? c'est ce que nous ne pouvons préciser, car tout reste caché dans cette vie modeste de notre poète.

Les détracteurs n'ont manqué ni à la Pléiade en général, ni à Belleau en particulier : ce ridicule bas-bleu dont Molière nous a frappé le type, mademoiselle de Scudéry dit que la traduction de Belleau a fait perdre à Anacréon une partie de ses grâces; le père Bouhours crie au scandale; le cardinal du Perron, confondant la Pléiade dans un même mépris, dément en vieillissant le jugement de sa jeunesse (1); enfin Rigolet de Juvigny, dans son acerbe critique, va jusqu'à prendre pour du sarcasme l'éloge que fait des poètes de la Renaissance le spirituel Regnier :

..... Ronfard en son mestier n'estoit qu'un apprentif,
Il auoit le cerueau fantastique & rétif,
Des Portes n'est pas net, du Bellay trop facile,
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & releués
Qui du peuple aujourd'hui ne font pas approuvés.

Le critique haïneux n'a pas compris qu'en traçant

1. Il avait vingt-sept ans quand il prononça l'éloge funèbre dont nous venons de citer un extrait.

ce faux jugement, le grand satirique chartrain ne reproduit l'opinion de Malherbe que pour la fustiger et s'en moquer. (1) Qui se souvient aujourd'hui du cardinal du Perron, du père Bouhours, de mademoiselle de Scudéry et des autres?

La vérité sur Remy Belleau est, selon nous, entre les adulations des contemporains et le dénigrement d'un siècle rempli de gloires littéraires, mais beaucoup trop exclusif, sinon égoïste, et surtout ébloui par les rayons de son vaniteux soleil.

Sans doute le lecteur trouvera parfois chez notre poète des faiblesses, des obscurités ou des longueurs; mais il ne manquera pas de tenir compte d'une époque où la langue française était en formation; se rappelant qu'il est moins facile de créer que de polir, il aimera cette abondance de pensées, cette richesse de coloris, « cette pluie de fleurs, » selon la belle expression de M. Francis Wey, « que le poète nogentais a semée prodigieusement autour de lui. »

A. G.

1. Nous regrettons de voir que dans le beau dictionnaire de Larousse, l'auteur de l'article sur Belleau n'ait pas lu la satire de Regnier; il n'eût pas reproduit cette même erreur.





AV LECTEV. (1)

LE veux bien t'aduertir, gracieux Lecteur, que des Œuvres de feu Remy Belleau, docte & gentil Poëte françois, que tu liras en ce liure, tu en trouueras les vnes reuettes & aduoüees par leur pere dés son viuant : les autres qu'il a laiffées en partie reuettes, en partie plus negligees, & qui apres sa mort, recueillies par de ses plus familiers amis, gens d'honneur & de vertu foucieux du renom & de la memoire du defunct, m'ont esté baillees toutes telles qu'elles estoient pour les imprimer. Tu fçauras donc que la traduction des Odes d'Anacreon, et quelques petites inuentions qui les suyuent iusques à vne

1. Cet avertissement de l'éditeur se trouve en tête des quatre éditions posthumes.

traduction de quelques Sonnets en vers latins, furent mises en lumiere par l'Autheur dès son viuant, enuiron vingt ans auparauant sa mort. Depuis il fit imprimer sa Bergerie, qui est vn recueil de diuers Poëmes qu'il auoit faicts la plus part en sa grande ieunesse, & d'autres en son aage plus meur : lesquels, voulant gratifier les Princes & Seigneurs de la maison en laquelle il auoit receu son auancement, leur dediant, il lia par des proses entremeslees, supposant beaucoup d'occasions à son plaisir, comme il est aisé de iuger en lisant, ce que i'ay sceu de ses plus intimes. Les Pierres precieuses, excepté les dix dernieres, le Discours de la Vanité pris de l'Ecclesiaste, les Eclogues sacrees prises du Cantique des Cantiques, sont les dernieres Euures qu'enuiron vn an auparauant son decés il meit en lumiere, & ausquelles il auoit mis sa dernière main. Le reste, à sçauoir, les susdites dix Pierres precieuses, quelques Sonnets, Chansons, & autres petites Poësies qui sont sur la fin du second Tome, la Comedie, & ce qui est de traduit d'Aratus (sinon ce qu'il en a inferé dans la II. Iournee de sa Bergerie, touchant les apparences du Soleil & de la Lune, pour preuoir la disposition du Temps) n'a peu receuoir la dernière lime de l'Autheur, preueni par la mort. Laquelle toutesfois ne pourra iamais esteindre sa memoire, tellement que son nom ne demeure tant que l'on parlera François. C'est dequoy ie t'ay voulu aduiser, amy Lecteur, à fin que tu

fusses préparé de prendre comme tu dois chacune de ses Œuvres, pour en iuger sincèrement & candidement, & pour en sçavoir gré à ses amis, par le foing desquels ce reste t'a esté conferué.

Voici le Lecteur édifié sur le mode de publication des Œuvres de Remy Belleau par les premiers éditeurs. La mort ayant surpris l'Auteur au moment où il mettait la dernière main à ses poèmes pour en préparer l'impression, ce fut, on l'a vu, à ses amis qu'incomba ce pieux devoir : au docte principal du collège de Boncourt sans doute, le fidèle Jean Galland qui devait être aussi l'exécuteur testamentaire de Ronsard; à Ronsard lui-même, à Baif, Desportes, Jamin, ces quatre *supremi voti observantissimi curatores*, comme l'indique l'inscription de l'église des Grands-Augustins. (1)

Quatre éditions successives (2) données de 1578 à

1. Voir note 2, page xxiiij de ce vol.

2. La première, en deux tomes, in-12, Paris, Mamert Patisson, 1578; — la deuxième, en deux parties, réunies en un tome, Paris, Gilles Gilles, 1585; — une troisième, en deux tomes réunis en un volume petit in-12, Thomas Soubron, 1592; — la quatrième, en un tome également, Rouen, J. Berthelin, 1604.

Plusieurs publications, notamment des Odes d'Anacréon, de la Bergerie, des Pierres précieuses, etc., ont été faites séparément. Nous avons donné ces notes bibliographiques au titre de chacune des pièces.

1604, manifestèrent la faveur du public. De ces quatre éditions, il ne reste aujourd'hui que quelques rares et précieux exemplaires. Mais si le testament littéraire du poète fut scrupuleusement accompli, sa pensée ne fut pas toujours aussi fidèlement rendue : cette date de la première publication, 1578, avait ses exigences, et ce que Belleau avait eu le courage d'écrire, les premiers éditeurs n'eurent pas toujours celui de l'imprimer; ceux qui vinrent ensuite copièrent servilement.

C'est donc pour combler un vide regrettable qui existe dans la plupart des bibliothèques et en même temps pour essayer de rétablir les versions premières, qu'encouragé par de nombreuses adhésions nous avons entrepris cette édition nouvelle.

A cet effet, nous nous sommes efforcé de réunir les pièces séparées, les rares plaquettes imprimées sous les yeux du poète, dispersées dans nos bibliothèques publiques ou mises à notre disposition par plusieurs bibliophiles bienveillants; nous avons collationné les textes de chacune de ces pièces, ceux des éditions posthumes, et nous avons pu rétablir plusieurs compositions importantes, complètement défigurées, en ajouter quelques-unes négligées ou oubliées par nos devanciers.

C'est ainsi que LA VÉRITÉ FUGITIVE, L'INNOCENCE PRISONNIÈRE et L'INNOCENCE TRIOMPHANTE, indiquées et traduites par Florent Chrestien, figurent dans notre tome second sous les titres que leur ont donnés les éditeurs posthumes, et en même temps

avec les variantes des textes primitifs. (1) Le POÈME sur la mort de Joachim du Bellay a été rétabli conformément à la version originale. Puis nous avons inséré cette belle ode, adressée par le poète à sa ville natale et qui, par une raison que nous ne saurions expliquer, ne figure dans aucune des éditions posthumes; d'autres pièces nouvelles ont encore pris place dans notre publication, une entre autres reléguée à la fin de notre premier tome, et que nous n'aurions pas imprimée peut-être si nous eussions eu moins à cœur de mériter le titre d'éditeur des œuvres complètes de Belleau : c'est L'IMPUISSANCE, boutade d'écolier dont l'origine est incontestable et qui figure pour la première fois dans les œuvres du poète.

Le catalogue de la bibliothèque de M. Yemeniz, de Lyon, nous a fourni une précieuse indication que nous avons mise à profit grâce à la complaisance de M. Bachelin, le libraire-expert chargé de la vente de cette magnifique collection : c'est celle d'une ode de notre Auteur sur la traduction d'un poème de Demetrius Pepagomenus (*Traicte de la Goutte*), par Frédéric Jamot, docteur en médecine. Nous donnons à la suite de l'*Impuissance* cette pièce connue trop tard pour figurer à son rang. (2)

1. *La Vérité fugitive* a pris le nom de *Chasteté*, t. II, p. 67; — *L'Innocence prisonnière* changée en *Complainte* se trouve t. II, p. 211; — *L'Innocence triomphante* est devenue le *Chant de triomphe*, t. II, p. 217.

2. Le même catalogue indique, sous le n° 1994, comme étant

Enfin nous avons aussi imprimé dans le *Tumulus* le touchant hommage de cet autre Percheron, Courtin de Cissé, qui fût devenu peut-être l'une des étoiles de la Renaissance, s'il n'eût été frappé au seuil de la vie. Nous aurions voulu, pour compléter notre travail, découvrir ces trois « sonnets retournez » dont parle Pasquier (1); mais nos investigations ont été infructueuses, et nous pensons avec le docte critique que Belleau les détruisit après les avoir condamnés.

Notre travail a été divisé en trois tomes qui nous semblent correspondre aux trois époques de la vie littéraire de Belleau : 1° La Traduction d'Anacréon; divers discours, entre autres le *Dictamen metricum*, puis plusieurs poésies diverses, odes, plaintes, sonnets, etc., réunis par genre et autant que possible par ordre de date; 2° Les deux Journées de la Bergerie; 3° Les Pierres précieuses, les Églogues sacrées, les Traductions, la comédie de la Reconnue, et le Tombeau. Chacune de ces divisions forme un tome séparé.

Nous avouons que, pour être logique, il nous eût fallu commencer par l'impression des commentaires

de Remy Belleau, un poème macaronique imprimé dans l'édition de l'*Escole de Salerne* (Holl., Elzevir, M. DC. LI) et ayant pour titre : *de Gestis magnanimi et prudentissimi Baldi*. Ce poème est de Théophile Folengo (Merlin Coccaie) et a été imprimé pour la première fois « *Tusulani apud Lucum Benacensem, Alexander Paganinus, 1521, die V Januarii.* » On prétend que l'auteur se serait mis lui-même en scène dans le récit des grotesques aventures dont Baldus est le héros.

1. *Recherches de la France*, liv. VII, chap. XIV.

dont notre poète a enrichi le second livre des *Amours* de Ronsard (1); mais il nous a semblé que ce travail, certes des plus érudits, ne pouvait être apprécié qu'en mettant sous les yeux du lecteur le texte commenté lui-même. Or cette publication s'éloignait de notre cadre et nous avons renoncé à l'entreprendre d'autant plus volontiers que notre excellent maître, M. P. Blanchemain, a pris soin, dans son édition de Ronsard, de conserver la meilleure partie de ces savantes dissertations.

A côté des variantes puisées dans les textes collationnés, nous nous sommes permis parfois quelques notes biographiques, bibliographiques et même explicatives; si le lecteur s'étonne de notre audace, nous nous justifierons en disant avec le naïf Garnier: « Si l'on nous reprend d'avoir éclairci des choses plus qu'intelligibles, nous repondrons qu'il n'est rien si plein de lumières qui ne soit ténébreux à quelques-uns, tesmoia le soleil dont les rayons sont incogneus aux aueugles. » (2)

Nous avons pour notre réimpression, tirée à petit nombre, et que nous destinons aux bibliophiles,

1. Les Commentaires de Belleau, dédiés en 1560 à M. Fleurimont Robertet, secrétaire d'état et des finances du Roy, seigneur de Frene; en 1567, et depuis à M. de Saint-François, conseiller du Roy en son privé conseil et évêque de Bayeux; — publiés à la suite des œuvres de P. de Ronsard, Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-16, 1560; — (édit. de M. Blanchemain, t. I, p. 139).

2. Commentaires de Claude Garnier, sur les discours des Misères du temps. Edition des œuvres de Ronsard, publiée à Paris chez Nicolas Buon, l'année 1623, en deux vol. in-folio.

deux systèmes à suivre : ou bien moderniser l'orthographe, comme dans la plupart des publications de la Bibliothèque Elzevirienne; ou conserver, même dans la lettre, le type et le caractère primitifs. Malgré l'exemple donné par les plus autorisés, nous avons pris ce dernier parti, pensant avec M. Le Roux de Lincy « qu'une demi-traduction ne pouvait que » défigurer les anciens textes et qu'on s'exposerait » avec ce système, au dire du laborieux philologue, » à commettre les plus grossières anomalies; ce » serait le travail d'un peintre qui placerait une » perruque à la Louis XIV sur la tête d'un chevalier du temps de Charles VII. » (1) Nous n'avons pas cependant poussé l'amour de l'imitation jusqu'à reproduire, comme le reproche spirituellement à quelques éditeurs M. Paul Lacroix, d'assez nombreuses fautes d'impression et quelques négligences échappées à nos habiles confrères du XVI^e siècle; mais nous nous sommes gardé de ramener aux théories grammaticales et euphoniques, aux règles du jour, les licences de ponctuation, d'accentuation et même d'orthographe qui, pourvu qu'elles ne soient pas exagérées, restent le cachet d'une langue en gestation; voulant surtout que notre type typographique rappelât promptement le lecteur à l'époque de la composition, si, en voulant la juger, il était tenté de s'en éloigner.

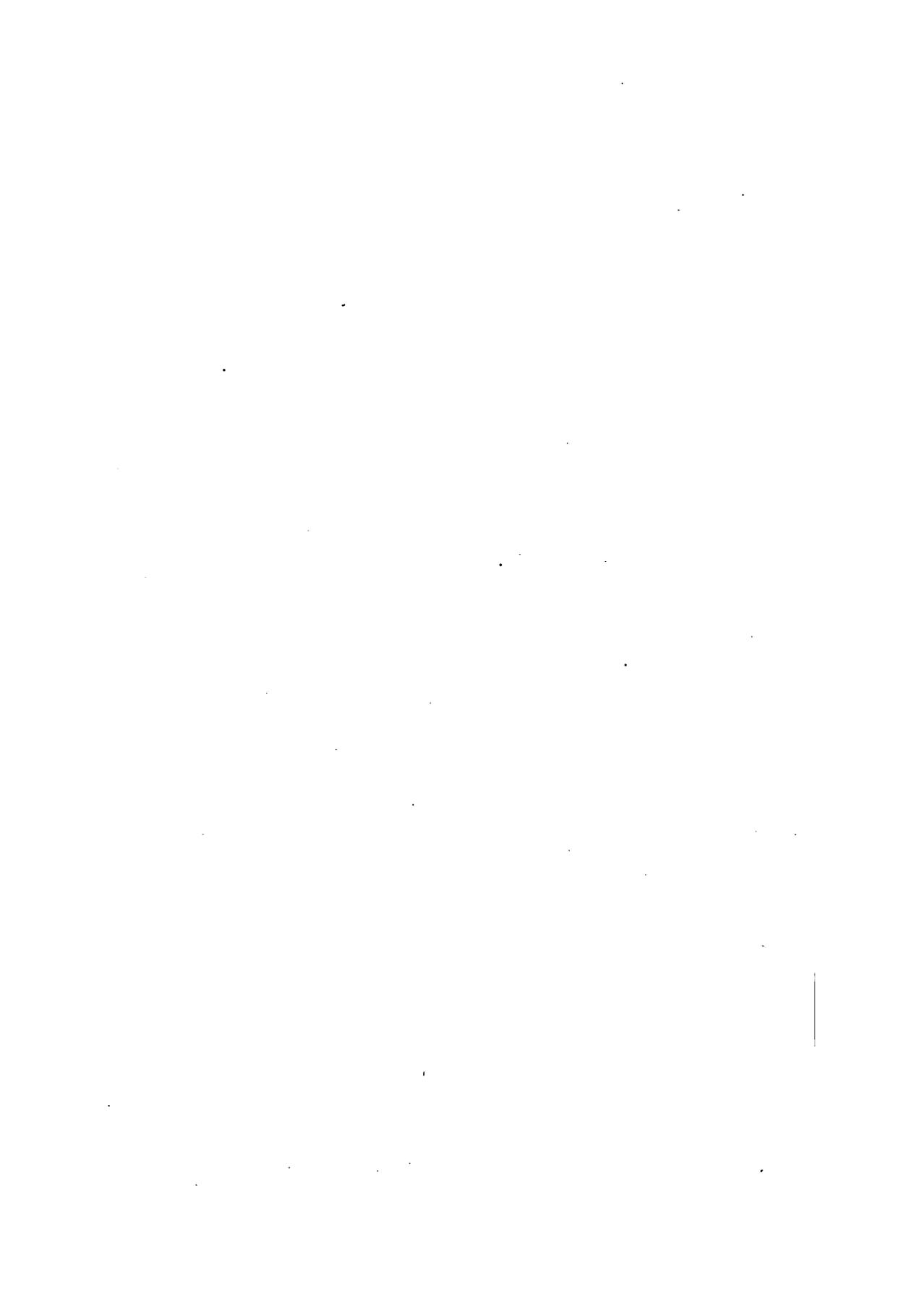
1. Introduction aux *Cent Nouvelles nouvelles*.

Et maintenant, il nous reste un devoir bien doux à remplir : celui de remercier publiquement les hommes distingués qui nous ont encouragé et aidé dans notre travail. Exprimons tout d'abord notre profonde reconnaissance au savant annotateur de Ronsard, au gracieux poète à qui nous dédions cette édition, à M. Prosper Blanchemain dont la connaissance approfondie du langage poétique de la Renaissance a été souvent notre conseil et notre guide.

Remercions encore M. Achille Genty, le patient éditeur de *l'Écrin du Bibliophile*, qui a mis à notre disposition de précieux matériaux; nommons encore l'excellent magistrat, M. Rouiller, de Chartres, dont les indications nous ont été des plus utiles; enfin nous ne saurions oublier les encouragements du savant auteur de *l'Histoire des Comtes de Rotrou*, M. Céillet Desmurs, non plus que les complaisantes communications de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, de M. le conseiller Beaupré, de Nancy, et de M. Rossard de Mianville, le dévoué conservateur de la bibliothèque chartraine.

En faisant revivre la plus pure des illustrations littéraires de notre Perche, nous avons voulu payer une dette de cœur à notre pays d'adoption; puisse l'œuvre n'être pas indigne du gracieux poète Nogentais!

A. G.





PORTRAITS
DE REMY BELLEAU.

DANS son *Dictionnaire historique de la France*, le P. Lelong indique trois portraits de Remy Belleau :

Un premier, gravé par L. Granthomme, format in-8°;

Un second, dû au burin de Rabel, in-8°; (1)

Un troisième, sans nom, petit format.

M. le chevalier Chevignard, possède, nous a-t-on affirmé, dans sa belle collection, un portrait in-4° de notre poète; serait-ce celui de Thomas de Leu, dont nous donnons une réduction?

Vient encore celui décrit par Colletet, comme provenant de la *Chronologie collée*, et dont la gravure

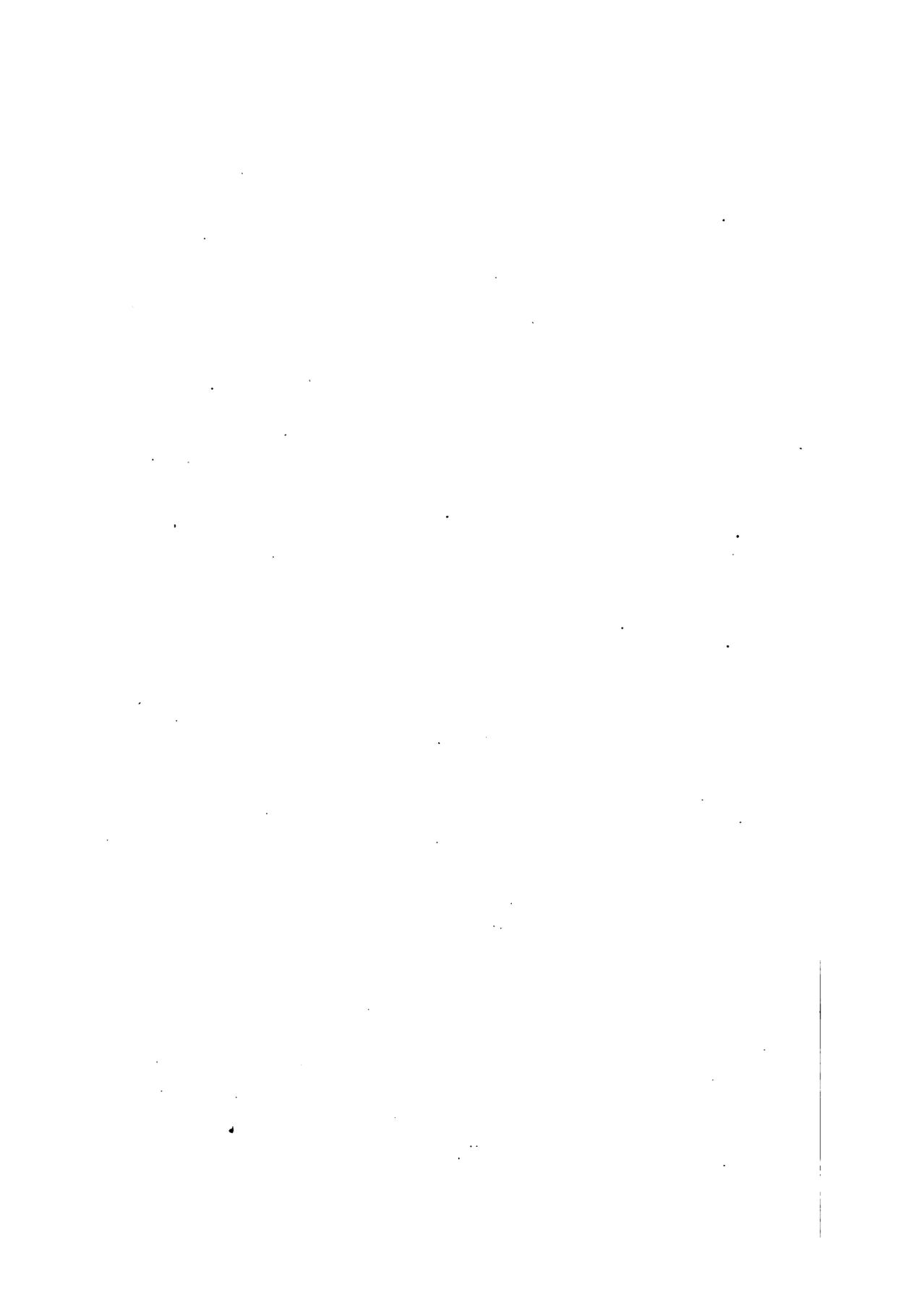
1. On a de cet artiste un livre intitulé : *Les Antiquitez et Singularitez de Paris*, recueillies par Jean Rabel, maistre peintre. Paris, Bonfons, 1688, in-8°.

insérée dans notre premier tome est la fidèle reproduction. Belleau paraît avoir trente ans environ, et l'habile artiste a su traduire dans son œuvre cette candeur de mœurs, cette douceur de visage, dont parle son biographe.

L'autre portrait de Belleau que nous avons placé dans notre deuxième tome n'est autre que la gravure exécutée par Gaucher, d'après Thomas de Leu, pour l'édition des *Annales poétiques* publiées par Imbert et Sautereau de Marsy (Paris, Delalain, 1778-1783, 40 vol. in-12); nous avons eu la bonne fortune de nous procurer la planche même sortie des mains du célèbre graveur.



LES ODES
D'ANACREON TEIEN,
POETE GREC,
TRADVICTES EN FRANÇOIS
PAR
REMY BELLEAV.





AV SEIGNEVR

IVLES GASSOT, (1)

SECRETAIRE DV ROY.

C'EST chose tres-certaine, que les
 chagemens d'Empires, diuerfité de
 Republicques, de langues, de meurs,
 guerres & feditions populaires, ont
 esté premiere occasion qu'vn nombre infiny de
 liures memorables ne sont venus iufques à
 nous, qui presque les derniers entre tous,
 auons receu la cognoiffance des bonnes lettres
 & sciences liberales : plainte ordinaire des
 Romains mesmes, qui apres auoir trié & tiré

1. Jacques Gassot, personnage important de la cour des Valois, avait eu, pendant son séjour en Italie, un enfant naturel d'une demoiselle de Ferrare. Ce fils, nommé Jules, devint secrétaire de Charles IX et de Henri III. Protecteur des lettres et lettré lui-même, Jules Gassot a laissé un recueil de vers latins, non sans mérite, imprimé à la suite du *Tombeau de Charles IX*.

des thresors de la Grece, & des cendres de la venerable antiquité, ce qui restoit de plus rare & de plus precieux, ont enrichy presque tout le monde de leur larcin. Aussi faut-il confesser, qu'outre ces malheurs ordinaires, que les parolles bien couplees & proprement coufues, graces & faueurs d'vn subiect bien choisi, & ne sçay quel heur qui veritablement accompagne ceux qui escriuent bien, ont fait que beaucoup ont echappé les ruines communes, & dechet ordinaire de tant de siecles passez. Et pour venir à cest heur, ou malheur, combien depuis vingt ans auez-vous veu des liures auortez en naissant,

Plustost enseuelis sous les flancs de la terre,
Que iouir, bien heureux, des beaux rayons du iour?

Au contraire, cest Autheur estrange & des plus anciens, a bien esté fauorisé & du ciel, & de l'heur qui le fait reuiure & relire tant de fois en nostre France, recognoissant encor auiourd'huy les soupirs de ses amours.

*Nec si quid olim lufit Anacreon
Deleuit ætas, spirat adhuc Amor.*

Car ne restant de luy que quelques petits fragmens esendus çà & là, il y a dix-huit ans, qu'apporté d'Italie, il comença à prendre

l'air de la France (1) : moy en ce mesme temps, effayant à rendre en nostre langue la naïueté & mignardise des Grecs, pour coup d'effay ie fis chois de cest Autheur, qui feruit lors d'auât-coureur aux labeurs de ma premiere ieunesse : maintenant il reuiet au monde, m'asseurant qu'il ne me fçauroit recognoistre au poil que ie porte : moy-mesme si i'osois, le defautierois volontiers, pour vne infinité de folles & ieunes inuentions mal feantes à l'âge où ie suis, sans l'assurance que i'ay au fain & entier iugement que vous auez en la lecture ordinaire des mieux approuuez auteurs Grecs & Latins, & recherche de l'antiquité. Adieu.

A Paris, ce premier de Mars. (2)

Vostre plus affectionné
& meilleur amy

REMY BELLEAV.

1. Par Henri Estienne qui, en 1564, en donna le texte grec avec une version en vers latins. On rapporte qu'en lisant la traduction française que Belleau lui présentait, le savant imprimeur la trouva si belle et si harmonieuse qu'il renonça à publier celle qu'il avait faite lui-même dans notre langue.

Le succès des Odes d'Anacréon fut tel, lors de leur apparition, qu'elles furent même mises en musique, en 1559, par M. Richard Benvoisy, maître des enfants et chanoine de la Sainte-Chapelle du roi, à Dijon. La traduction dont se servit le maestro pour son œuvre fut probablement celle que venait de faire paraître Jean Begat, président au parlement de la dite ville de Dijon.

2. 1^{er} mars 1572. Cette préface a été faite pour l'édition de 1572. (V. ci-après la note bibliographique.)





ELEGIE

DE PIERRE DE RONSARD (1)

A IVLES GASSOT,

SECRETAIRE DV ROY.

NON, ie ne me deuls pas qu'vne telle abondance
 D'efcriuains aujourd'huy fourmille en nostre
 France :
 Mais certes ie me deuls que tous n'efcriuent bien,
 Sans gaster ainfi l'ancre & la lampe pour rien.
 Ie diray, fans mentir, que la plus part ressemble
 Aux grenouilles de mars, que le Printemps assemble

1. Pierre de Ronsard était né au château de la Poissonnière, près Vendôme, le 11 septembre 1525, deux ans avant Belleau dont il fut l'ami.

A Ronsard les louanges des beaux esprits, l'amitié des rois, la faveur des reines et les honneurs d'un siècle qui lui décerna le titre de « Prince des Poètes françois. » Quelques critiques ont tenté d'arracher de son front la couronne de laurier que lui décernèrent ses contemporains; mais la postérité n'a point ratifié cet inique jugement, et Ronsard n'en est pas moins resté l'une des gloires de la poésie française, le chef de cette valeureuse Pléiade qui eut l'incontestable mérite de dépouiller notre langue de ses premiers langes.

Les éditions des œuvres de Ronsard sont fort nombreuses; la plus complète est sans contredit celle donnée par M. F. Blanchemain (Paris, librairie A. Franck).

En vn monceau bourbeux, oyif dessus le bord,
 Qui sonne du gosier sans grace ny accord,
 Enroué, mal-plaisant, bien que leur gueule verte
 Se monstre hydeusement en coaçant ouuerte.
 Mais ce n'est pas le tout que d'auoir le bec grand,
 Il faut prendre le ton, dont la grace despend,
 Ny trop haut, ny trop bas, s'uyuant nostre nature
 Qui ne trompe iamais aucune creature.

Du regne de Henry, cinq ou six seulement
 Vindrent, qui d'vn accord moderé doucement,
 Et d'vn pouce attrempé firent doctement bruire
 Maintenant la guiterre, & maintenant la lyre,
 Et maintenant le lut, & oferent tenter
 Quelque peu la trompette à fin de haut chanter.

Incontinent apres vne tourbe inconnue
 De serfs imitateurs, pelle-messe est venue
 Se ruer sans esgard, laquelle a tout gasté
 Cela que les premiers auoyent si bien chanté.
 Chetifs! qui ne sçauoyent que nostre poésie
 Est vn don qui ne tombe en toute fantasia,
 Vn don venant de Dieu, que par force on ne peut
 Acquerir si le Ciel de grace ne le veut.
 Mais ainsi que la terre a la semence enclose
 Des blez vn an entier, & l'autre an se repose,
 Oyfiue sans produire, ou bien s'elle produit
 Ce ne sont que chardons & que ronce, sans fruit,
 Attendant que l'autre an pour conceuoir reuienne,
 A fin d'estre plus grasse, & plus Cererienne :
 Ainsi la France mere a produit pour vn temps,
 Comme vne terre grasse, vne moisson d'enfans
 Gentils, doctes, bien-nez, puis ell' s'est reposesee,
 Lasse, ne se trouuant à porter dispossee
 Bon fruit comme deuant, ains ronces & buissons
 En lieu du premier fruit de ses riches moissons.
 Maintenant à son tour, fertile, elle commence

A s'enfer tout le fein d'une belle semence,
 Et ne veult plus souffrir que son limon oyseux
 De chardons se herisse, & de buiffons ronceaux,
 Te conceuant, Belleau, qui viens en la brigade
 Des bons, pour accomplir la septieme Pleiade : (1)
 Qui as (comme bien-né) ton naturel suyui
 Et que les Muses ont natuement rauï
 Aux contemplations de leurs sciences belles,
 Te faisant enfanter choses toutes nouuelles,
 Sans imiter que toy, & la gentille erreur
 Qui t'allume l'esprit d'une docte fureur,
 Ne faisant cas de ceux qui en mesme langage
 Enfuyent les premiers par faute de courage,
 Et faute de n'oser aller boire de l'eau
 Sur le mont d'Helicon par vn sentier nouveau.
 Mais auant que vouloir te declarer au monde,
 Tu as daigné tenter d'exprimer la faconde
 Des Grecs en nostre langue, & as pour ton patron
 Choisi le doux archet du vieil Anacreon,
 Qui monstre comme il faut d'une parolle douce
 Plaindre nos passions, lors que Venus nous pouffe
 Sa fleche dans le cœur, comme il faut soupirer,
 Comme il faut esperer & se desesperer,
 Comme il faut adiouster la lyre chanteresse,
 Et le pere Bacchus, à Cypris la Deesse,
 Comme il faut s'esgayer, ce pendant qu'Atropos
 Nous permet les plaisirs d'un amoureux repos,
 Comme il faut que l'on dâse, & côme il faut qu'on faute,
 Non pas d'un vers enflé plein d'arrogance haute,
 Obscur, masqué, broüillé d'un tas d'inuentions
 Qui font peur aux lifans, mais par descriptions

1. C'est-à-dire pour compléter le chiffre de sept qui com-
 pose la Pléiade, formée, en nommant ses membres dans le rang
 que l'histoire leur a consacré, de : Ronsard, du Bellay, Remy
 Belleau, Jodelle, Dorat, Baillif et Pontus de Thiard.

Douces, & doucement coulantes d'un doux file,
 Propres au naturel de Venus la gentile
 Et de son fils Amour, qui ne prend à plaisir
 Qu'on luy aille vn subiet si estrange choisir,
 Que luy-mesme n'entéd, (bien que Dieu, & qu'il sçache
 Toutes les passions que peut causer sa fleche.)

Me loué qui voudra les replis recourbez
 Des torrents de Pindare en profond embourbez,
 Obscurs, rudes, fascheux, & ses chançons cognues
 Que ie ne sçay comment par songes & par nues,
 Anacreon me plaist, le doux Anacreon!
 Qu'encores voulust Dieu que la douce Saphon
 Qui si bien reueilloit la lyre Lesbienne,
 En France accompagnaist la Muse Teienne!
 Mon Belleau, si cela par souhait auoit lieu
 Ie ne voudroy pas estre au ciel vn demy Dieu,
 Pour ne lire en la terre vn si mignard ourrage,
 Qui comme nous souspire vn amoureux dommage,
 Vne plaifante peine, vne belle langueur,
 Qu'Amour pour son plaisir nous graue dans le cueur.
 Encore ie voudroy que le doux Simonide
 (Pourueu qu'il ne pleurast), Alcman & Bacchylide,
 Alcee & Stefichore, & ces neuf chantres Grecs, (1)
 Fussent resuscitez, nous les lirions expres
 Pour choisir leurs beaux vers pleins de douces paroles,
 Et les graues feroient pour les maistres d'escoles,
 A fin d'espouanter les simples escoliers

1. De ces poètes lyriques si en honneur dans l'antiquité, il ne nous est malheureusement parvenu que quelques fragments : un hymne et une ode de Sapho, dont Belleau a donné la traduction. Simonide n'est guère connu que par ses *Lamentations*, ce qui explique l'allusion de Ronsard; nous n'avons d'Alcman, Alcée, Bacchylide, et des autres, que quelques vers épars rassemblés par H. Estienne dans son *Recueil des Lyriques grecs*. Depuis, ils ont été encore imprimés, notamment dans les *Soirées littéraires* de l'abbé Coupé et dans le *Panthéon littéraire*, Paris, 1838.

Au bruit de ces gros vers furieux & guerriers.
Mais Dieu ne le veut pas qui couure sous la terre
Tant de liures perdus, miseres de la guerre,
Tant d'arts laborieux, & tant de gestes beaux
Qui font ores sans nom les hostes des tombeaux :
Puis il nous faut douter si le Sort a puissance
(O cruauté du Ciel) sur l'humaine science!

Mais quoy? du demeurant qu'il nous en est resté
Le plus doux (à mon gré) t'est icy présenté,
Mon Gaffot, mon demy, par mon Belleau qui ores
Te le donne & le vouë, & le consacre encores :
Et ce faisant, Gaffot, ie te puis asseurer
Qu'il te donne beaucoup, car cecy peut durer
Ferme contre le temps, & la richesse humaine
Ondoyante s'enfuit comme le temps l'emmeine,
Errant puis çà puis là sans arrest ny seiour :
Et ce present mettra ton beau renom au iour,
Sans iamais s'effacer, pour reuiure par gloire
Autant qu'Anacreon a vescu par memoire.



IN ANACREONTEM

A R. BELLAQVA GALLICÈ EXPRESSVM.

QVISQVIS *barbiton hanc Anacreontis*
Audis tam bene Gallicè sonantem,
Nè mirare : docebat hanc sonare
Gallus tam patrio madens lepore,
Quàm Græcus madet Attico lepore,
Ut iam Gallia vel migrasse Athenas,
Vel migrasse putentur huc Athenæ.

IO. AVRATVS (1)
Poëta Regius.

1. Daurat naquit à Limoges en 1510 et mérita le titre de « poëte du Roy es-langues grecque et latine. » Il devint professeur de grec au collège de France, et c'est « par son labour que se sont polis mille gentils esprits à la cognoissance des lettres, ayant esté des premiers qui a soigneusement recueilly les cendres de la venerable antiquité. » (Belleau, Comm.) « De Daurat les louanges sont telles, dit à son tour le docte Muret, qu'il est impossible de les pouvoir exprimer... »



LES
ODES D'ANACREON

TEIEN,

TRADUCTIONS DE GREC EN FRANÇOIS

PAR

REMY BELLEAU. (1)

QUE SA LYRE NE VEUT CHANTER
QUE D'AMOURS.

VOLONTIERS ie chanterois
Les faits guerriers de nos Rois,
Mais ma lyre ne s'accorde
Qu'à mignarder vne corde
Pour l'Amour tant seulement.
En essay dernièrement
le changé cordes & lyre,
Et ia commençois à dire

.1. A Remy Belleau l'honneur d'avoir, le premier, « su faire passer dans notre langue les grâces du chantre de Téos. » Depuis, les traductions d'Anacréon furent nombreuses; nous ne parlerons que de celle de notre poète, dont voici les diverses éditions :
LES ODES D'ANACREON TEIEN, traduites de grec en françois par Remy Belleau, ensemble quelques petites Hymnes de son

D'un haut stile la grandeur
 D'Hercule, & de son labeur :
 Mais toujours elle fredonne
 L'Amour qu'elle contrefonne,
 Comme celle qui toujours
 Ne veut chanter que d'Amours.
 Adieu Mars, adieu ton ire,
 Puis que mon lut ne veut dire
 Que les Amours désormais,
 Adieu Princes pour jamais.

QUE NATURE A DONNÉ VNE PARTICULIERE
 FORCE ET VERTU A CHACUN.

NATURE a donné aux taureaux
 La corne, & le vol aux oyseaux,
 L'ongle au cheual, & la vitesse
 Aux lièvres, aux poissons l'adresse
 De nager, aux lions les dens,
 Et aux hommes d'estre prudens :
 Or n'estant plus en sa puissance
 Donner aux femmes la prudence,
 Que leur a elle presenté ?
 Pour toutes armes la beauté,
 La seule beauté dont la femme
 Surmonte l'acier & la flamme.

invention, Paris, André Wechel, 1555 (aussi 1556), petit in-8°. — Le même livre, corrigé et augmenté pour la 3^e édition, plus quelques vers macaroniques (ce sont les *Petites Inventions* et le *Dictamen Metricum* que nous donnons dans ce vol.), Paris, de l'imprimerie de Rob. Granjon, 1571, in-24. — La traduction de Belleau fut encore imprimée séparément chez Gilles-Gilles, Paris, 1572 (aussi 1574), puis chez Nicolas Bonfons (et non chez Jeh. Charon, comme il a été dit par erreur), Paris, 1574, petit in-16, et encore à Lyon, in-16, chez Rigaud, 1577; puis au commencement du deuxième tome des éditions posthumes.

SONGE OV DEVIS D'ANACREON
ET D'AMOUR.

N'AGVERES en plein mi-nuit,
 Alors que l'Ourfe reluit,
 Et qu'entre les mains se tourne
 Du Bouvier, où ell' sejourne,
 Lors que les membres lassez
 En dormant font delassez,
 Amour du beau traict qu'il porte
 S'en vint heurter à ma porte.
 « Qu'est-ce qui frappe à mon huis,
 Ce dy-ie, alors que ie fuis
 En mon lit, où ie sommeille? »
 Lors Amour qui toujours veille
 Respond : « Ouure hardiment :
 Enfant fuis assurement
 Mouillé iusqu'à la chemise,
 Et bien qu'ores ne reluise
 La lune de ses beaux rais,
 l'erre seul par l'ombre espais :
 Ouure donc, & n'aye crainte. »
 Ie pris pitié de sa plainte :
 Allumant mon lamperon,
 Ie vey son double ælleron
 Et sa trouffe descouerte,
 Si tost qu'eus ma porte ouuerte.
 Alors ce petit Archer
 Vient au feu pour se facher :
 Ie rechaufe les mains fiennes
 Tout soudain entre les miennes,
 Ie pressure tout moiteux
 L'humeur de ses blonds cheueux.

Si tost que fec il se treuve :
 « Faifon (me dist-il) eſpreuue
 Si mon arc eſt point gaſté. »
 Il le bande, & tout vouſté,
 Ainſi qu'vn tan il me iette
 Droit au cœur vne ſagette,
 Puis ſe vâ mocquant de moy,
 Difant : « Hoſte, eſiouis-toy,
 Mon arc eſt bien, & t'affeure
 Qu'au cœur en as la bleſſeure. »

DE FAIRE HONNESTE CHERE PENDANT
 QV'ON VIT.

Sur tous les arbres i'ay deſir
 Le myrte & l'alifier choiſir
 Pour boire à leur ombre mouuant,
 Et veux qu'Amour d'vn fil de foye
 Trouſſe ſa robe qui ondoye
 Deſſus l'eſpaule en me ſeruant.

Auſſi bien galoppent nos iours
 Comme vn char qui roule touſiours :
 Auſſi bien ne reſtera pas
 Choſe de nous qui ſoit plus chere
 Qu'vn peu de cendre & de poudriere
 De nos os apres le trefpas.

Donc que nous ſert de parfumer
 Les tombes d'encens, & ſemer
 La terre de lis & d'odeurs?
 L'aime trop mieux durant ma vie
 Qu'on me parfume, & qu'on me plie
 Sur la teſte vn chapeau de fleurs.

Or fus donc qu'on m'aïlle querir
 Ma maïſtreſſe : auant que mourir,

Auant que ie parte d'icy,
 Auant qu'entre les morts ie balle
 Là bas fur la riue infernale,
 le veux esprendre mon foucy.

LA ROSE.

LA Rose à l'Amour sacree
 Entremelons dans le vin,
 Rose à la fueille pourpree,
 Belle, douce, propre, à fin
 D'en ourdir vne couronne
 Qui le front nous environne,
 Pour gayment rire sans fin.

Rose, l'honneur des fleurettes,
 Du Printemps le cher foucy,
 Et des Dieux les amourettes,
 Et le parfum addoucy
 De l'enfant de la Cyprine,
 Quand par la troupe diuine
 Des Graces il danse aussi.

Sus donc Bacchus, qu'on m'appreste
 Vn tortis fait de ta main,
 Et le mets dessus ma teste,
 A fin que de roses plein
 Dessous ta treille ie chante,
 Tenant fur moy languissante
 La pucelle au large sein.

QY'IL FAVT DANCER ET BOIRE.

BEVVONS, & que chacun tortille
 Pour foy, d'une façon gentille,
 De roses vn beau chapelet :

La fille portant le lierre, (a)
 Fredonnant dessus sa guiterre,
 Dance d'un pied mignardelet :
 Puis qu'un ieune garçon accorde
 Aux douces voix sa douce corde,
 Pouffant des sons les plus mignards.
 Vienne Amour ayant d'or la tresse,
 Bacchus & Venus la Deesse,
 Aux festins aimez des vieillards.

QU'AMOVR L'IMPORTVNE D'AIMER.

D'VNE branche delicate
 D'œillets freschement cueillis,
 Amour me chaffe & me haïste
 Pour le fuyure, & ie le fuis
 Par les monts, par les valees,
 Et par les eaux reculees,
 Et par le fort des taillis.
 Mais las! vne Hydre cruelle
 Me mort de morsure telle (b)
 Que soudain ie fusse mort,
 Sans qu'Amour prompt & accort
 D'une mignarde secouffe
 Mon frond de ses œlles pouffe,
 Et riant me dist adonc :
 « Tu ne veux pas aimer donc? »

a. Var. (éd. de 1574) :
Que la fille ayant le lierre...

b. Var. :
Me mordit de fureur telle...

SONGE.

DESSVS vn tapis de foye
 D'vn dous fommeil me paiffant,
 Il me sembloit que i'estoye
 Des fillettes pourchaffant,
 Courant apres de vitesse :
 Mais vne pronte ieunesse ^(a)
 De garçons me deuançoit,
 Et pour elles me tançoit.
 Puis si tost que de leur bouche
 En fommeillant ie m'approuche
 Pour les baifer, ie les voy
 S'ecarter soudain de moy.
 Ainfi pipé de menfonge,
 Ie me r'endors sur mon fonge,
 Pour affoupir mon esmoy.

LA COLOMBE ET LE PASSANT.

LE PASSANT.

Ov voles-tu, colombelle?
 D'où viens-tu, mignonne belle?
 Où prens-tu tant de senteurs,
 Tant de parfum, tant d'odeurs
 Qu'allant par l'air tu soupires,
 Et de ta gorgette tires
 Goutte à goutte, & les respans
 Par les bois & par les champs?

a. Var. :

Mais vne molle ieunesse...

LA COLOMBE.

Que t'en chaut? le fuis l'aymee
 D'Anacreon, enuoyee
 A Bathyl fon grand mignon,
 Bathyl, trop plus grand de nom
 Et de puiffance que Prince
 Qui foit en ceste prouince.

Venus pour cinq ou fix vers
 A mon maiftre que ie fers
 Me vendit, en telle forte
 Que tu peux voir que ie porte
 Ses lettres, me promettant
 Liberté, mais nonobftant
 Auec mon aëlle legere
 Ie feray la meffagere
 De fes amours pour iamais.

Que me vaudroit deformais
 De voler par les montagnes,
 Par les bois, par les campagnes,
 Et fans cefte me brancher
 Sur les arbres, pour chercher
 Ie ne fçay quoy de champeftre,
 Pour fauuagement me paiftre?
 Veu que ie mange du pain
 Becqueté dedans la main
 D'Anacreon, qui me donne
 Du mefme vin qu'il ordonne
 Pour fa bouche : & quand i'ay beu
 Et mignonnement repeu,
 Sur fa teftè ie fautelle,
 Puis de l'vne & de l'autre aëlle
 Ie le couure, & fur les bors
 De fa lyre ie m'endors.
 Voyla tout : plus babillarde

Qu'une corneille iazarde
 Tu m'as faite : de ce lieu,
 Adieu, ie m'enuolle, adieu.

D'VN IMAGE D'AMOVR FAIT EN CIRE.

VN ieune enfant portoit vendre
 Amour fait de cire tendre :
 Ie luy demande combien
 Pour payment il voudroit bien
 Receuoir de son ourage.

« Ie n'en veux pas dauantage,
 Diff-il, quand tu le prendras
 De moy, que ce que voudras.
 Seulement ie te veux dire
 Que ie n'ouure point en cire,
 Et qu'habiter ie ne veux
 Auec Amour outrageux
 Et ialoux de toute chose. »

« Or fus il faut qu'il repose
 Ceste nuit auecques moy :
 Pren cela, contente-toy.
 Mais si faut-il que ta flame
 Soudain me reschaufe l'ame,
 Amour, ou bien peu à peu
 Ie te fondray pres du feu. »

EXCVSE DE SA VIEILLESSE AVX DAMES.

Les femmes difent : « Tu es vieux,
 Anacreon : pour le voir mieux
 Pren ce miroüer & voy ta face,

Voy tes cheveux, qui de leur place
Sont tombez, restant seulement
Vn front pelé totalement. »

Or quant à moy, ie ne sçay pas
Si mes cheveux tombez en bas
Soyent ou non : mais ie sçay fort bien
Que le vieillard ne doit en rien
Perdre vn seul poinct de son plaisir,
Mais plustost haster le desir (a)
Qu'il a d'y faire son effort,
D'autant qu'il est pres de la mort.

L'ARONDELLE.

HA vraiment ie vous puniray,
Babillarde, & vous rongneray
De mes cizeaux l'une & l'autre aëlle :
Ou bien, comme la main cruelle
De Tereë a fait autrefois,
Vous tondray la langue & la vois,
Qui toufiours, las! quand ie sommeille
Deuant le poinct du iour m'efueille,
Et de son importun babil
M'arrache du sein mon Bathyl.

QY'IL VEVT FOLASTREMENT BOIRE.

Arys l'effeminé,
De rage espoinçonné,
Hurle auecques Cybelle,

a. Var. :

Mais plustost croistre le desir...

Et s'eschaufe apres elle :
 Et ceux-là qui ont beu
 Seulement vn bien peu
 De l'eau du Cler parlante,
 D'vne fureur piquante
 Du Dieu porte-laurier
 Commencent à crier :
 Et moy plein du bon Pere,
 Et des ieux de Cythere,
 Et de parfum, ie veux
 Deuenir furieux.

QY'IL EST VAINCV D'AMOVR.

Ie veux aimer à ceste heure,
 Amour le veut, & m'asseure.
 Hier à son mandement
 N'obeissant nullement,
 Fis refus : il se courrouce,
 Il prend son arc & sa trouffe,
 Et me semont en camp clos. (a)
 Pour le combatre, dispos
 D'vn corselet ie me charge,
 le pren la hache & la targe,
 Et fay teste d'assaillant
 Comme vn Achille vaillant.
 Cent & cent traits il me tire,
 En parant ie me retire :
 Puis quand il eut desempli
 De traits son carquois rempli,

a. Var. :

Et me prouoque en camp clos.

Il se transforme en fagette,
 Et despit sur moy se iette,
 Et passe tout à trauers
 De mon cœur & de mes ners,
 Et tous mes membres deslie :
 D'un bouclier la main garnie
 Pour me parer, ne peut rien.
 Las! pour neant aussi bien
 Par dehors l'on nous enferme,
 Puis qu'au dedans est la guerre.

LE DÉPRIS DE RICHESSE.

Ny Gyge prince de Sarde,
 Ny l'or, ny l'argent retarde
 Mon plaisir d'un petit point :
 De cela ne me chaut point.
 Aux Rois ie ne porte enuie,
 Seulement ie me foucie
 De parfumer de senteurs
 Ma barbe, & de mille fleurs
 Faire vn tortis à ma teste :
 C'est le soing qui plus m'arreste.
 Dés le matin iusqu'au soir
 l'ay fouci non de l'espoir
 Du lendemain, car qui est-ce
 Qui de le voir ait promesse?
 Boy donc & pren ton plaisir
 Pendant qu'en as le loisir,
 De peur qu'une maladie
 En te grippant ne te die :
 « Il vous fault mourir, or sus
 Amy, vous ne beurez plus. »

QV'IL NE VEVT CHANTER QVE DE S'AMIE.

L'vn chantera les grands faits d'armes
 De Thebes, l'autre les allarmes
 De Troye, & des Gregeois le pris :
 Mais moy, las! comme ie fu pris.
 Iamais le cheualier fur terre,
 Ny le soldat ne me fist guerre,
 Ny la galere dessus l'eau :
 Sans plus vn escadron nouveau,
 Qui fort de l'œil qui me maistrife,
 Est feul la cause de ma prise.

LA FAÇON D'VN VASE D'ARGENT,

A VVLCAN.

VVLCAN, fay-moy d'argent fin
 Non pas vn harnois, à fin
 De me trouuer aux batailles,
 Ie ne veux ny dard ny mailles,
 N'escaille, ny corcelet,
 Mais vn gentil gobelet,
 Vn gobelet à double anse,
 Creux au fond, large la panse :
 Et puis me graue à l'entour
 Non des astres le retour,
 Ny leur charrette courriere,
 Ny l'estoile pouffiniere,
 Ny d'Orion le cruel
 L'orage continuel :
 Qu'ay-ie à faire des Hyades,
 Du Bouvier, ou des Pleiades?

Taille-moy dessus le bor
 Vne vigne aux raisins d'or,
 Et d'or vn Bacchus qui pile
 Auec Amour & Bathyle,
 Patinans en vn tonneau
 A beaux piez le vin nouveau.

AVTRE FAÇON DE VASE,

A VVLCAN.

FONS-MOY d'argent vn beau vaisseau,
 Vulcan, en qui le Renouveau
 Soit engraué de telle sorte
 Que l'heure printaniere y porte
 Des roses la gentille odeur,
 Que l'aime sur toute autre fleur.

Fons-moy donc ce profond ourage
 Capable d'vn vineux breuuage,
 N'y burinant rien d'estranger :
 Je n'y veux image ranger
 Qui porte defastre ou tristesse,
 Seulement ie veux qu'on y dresse
 Bacchus, race de Iupiter :
 Il me plaist aussi d'y bouter
 Les Graces & Venus la gaye,
 Venus qui des nopces s'esgaye.

Après, les Amours desarmez,
 Au ieu doucement animez,
 Et toutes les Graces riantes,
 A l'ombre des vignes ployantes,
 Dessous le raisin pourprissant
 Et sous le pampre verdissant :
 Mais si Phebus ne s'y rencontre,

Fay qu'une brigade s'y montre
De ieunes enfans bien appris
Dessous l'ombre de ce pourpris.

QY'IL FAVT BOIRE PAR NECESSITÉ.

LA terre noircissante boit,
Et les arbres boient la terre,
La mer boit les vents qu'elle enferme,
La mer le soleil qui tout voit,
De luy la lune se desfoie :
Pourquoy donc empeschez-vous tous,
Veu que tout boit, que ie ne boie,
Mes compagnons, de ce vin dous?

QY'IL SE VOYDROIT VOIR TRANSFORMÉ EN
TOVT CE QVI TOVCHE SA MAISTRESSE.

IADIS la fille de Tantale
En roch changea sa couleur palle
Dessus le sable Phrygien,
Et se changea la fille belle
De Pandion en arondelle,
Comme dit le peuple ancien.

Hà que pleust aux Dieux que ie fusse
Ton miroir, à fin que ie peusse,
Te mirant dedans moy, te voir :
Ou robe, à fin que me portasses,
Ou l'onde en qui tu te lauasses,
Pour mieux tes beutez concevoir.

Ou le parfum & la ciuette
Pour emmusquer ta peau douillette,

Ou le voile de ton tetin,
 Ou de ton col la perle fine
 Qui pend fur ta blanche poitrine,
 Ou bien, Maistresse, ton patin.

O D E.

OR fus, filles, que l'on me donne,
 Dedans ce crystal qui rayonne,
 A longs traits de ce Dieu gaillard :
 Je suis tant alteré, qu'à peine
 Puis-je retirer mon haleine,
 Pour la grande chaleur qui m'ard.
 Versez-moy ceste humeur sacree,
 Et d'une couronne pampree
 Couvrez de mon front la chaleur :
 Las! je couvre bien d'autre forte
 La chaleur d'Amour que je porte,
 Las! je la couvre de mon cœur.

CE QY'IL VEVT PRES L'IMAGE DE SON
 BATHYL.

(L'Ode est manque au Grec.)

FAY-MOY pres ce iouenceau
 Vn ombrageux arbrisseau,
 A fin que sa tresse blonde
 Soit au branle vagabonde
 De ses rameaux tendrelets :
 Fay pres de luy crespellets
 Les replis d'une fontaine

Doux-coulant parmy la plaine.
 Voyant cest heureux pourpris,
 Dieux! qui n'en feroit espris?

QVE LA RICHESSE NE PEVT RIEN
 CONTRE LA MORT.

Si l'or & la richesse
 Retardoyent la vifteffe,
 La vifteffe & le cours
 De nos beaux iours,

Je l'aurois en referue,
 Afin de rendre ferue
 La mort, tirant à foy
 L'argent de moy.

Mais las! puis que la vie
 A tous viuans rauie
 Ne se peut retarder
 Pour marchander,

Que me fert tant de plaintes,
 Tant de larmes contraintes,
 Et sanglots ennuyeux,
 Pouffer aux cieux?

Puis que la mort cruelle
 Sans merci nous appelle,
 Que nous seruiroit or?
 L'argent & l'or?

Auant que mort descendre
 Là bas, ie veux despendre
 Et rire, à table mis
 De mes amis,

Tenant ma Cytheree
 Mollement enferree,
 Auant le mien trespas,
 Entre mes bras.

DE VIVRE GAYEMENT.

IE suis né pour prendre fin,
 Et pour faire le chemin
 De ce trop soudain voyage :
 Je cognois combien i'ay d'âge,
 Mais, las! ie ne puis sçauoir
 Les ans que ie dois auoir.
 Loin de moy fuyez tristesse,
 Fuyez ennuis & détresse,
 Loin de moy fuyez vous tous,
 Je n'ay que faire avec vous!
 Pendant que vif ie soupire,
 Je veux dancer, ie veux rire,
 Ayant tousiours compagnon
 Le bon Bacchus mon mignon.

DV PLAISIR QV'IL A DE BOIRE.

QVAND ie boy la tasse pleine,
 Tout trauail & toute peine,
 Et tous chagrineux despis
 En moy dorment affoupis.
 Qu'ay-ie affaire de me plaindre,
 Puis que mort me doit estraindre
 Et en despit de mon vueil
 Me coucher en vn cercueil?

Faut-il que ie me soucie?
 Faut-il que l'erre en ma vie?
 Non non, ie beuray d'autant,
 Compagnons, or fus auant,
 Puis qu'en beuuant tasse pleine,
 Tout trauail & toute peine,
 Et tous chagrineux despis
 En moy dorment affoupis.

LE MESME.

Aussi tost mon esmoy
 S'endort, que dedans moy,
 Dedans moy est entree
 Ceste liqueur sacree :
 Gaillard ie veux chanter,
 Et riche me vanter
 D'egaler en puissance
 De Crœse la cheuance.
 Tout à plat ie m'estens
 Sur le ventre, & ie prens
 Vn tortis de lierre,
 Puis le foing qui me ferre,
 Pour ne l'auoir iamais,
 Sous le pié ie le mets.
 S'arme, qui a vouloir
 S'armer, pour le deuoir
 D'acheter vne gloire,
 Quant à moy ie veux boire :
 Sus donc, page, soudain
 Donne ce verre plein,
 Mieux vaut se coucher yure
 Que mort fans plus reuiure.

LE MESME.

BACCHVS race de Iupiter,
 Le deli-foing, le chaffe-peine,
 Si tost qu'ay la poitrine pleine
 De luy, il m'apprend à fauter :
 Ce qu'en plaisir me fait passer
 Le fil des ans : puis ma mignonne,
 Quand ie suis las, plaisir me donne,
 Et puis ie retourne dancier.

LE POVRTRAIT DE SA MAISTRESSE. (1)

Svs donc, peintre, fus donc auant,
 Peintre gentil, peintre sçauant,
 A ce tableau que l'on me trace
 Au vif le pourtrait & la grace
 De ma mignonne, que ie voy
 Maintenant absente de moy,
 Mais comme i'ay la fouenance
 De ses beautez en son absence.
 Fay-luy le cheueu noircissant,
 En longues tresses finissant,
 Et si peux parfumer la table,
 Fay que son cheueu delectable
 Soupire vn flair delicieux :
 Puis sous le noir de ses cheueux
 Fais-y, peintre, vn beau frond d'yuoire,
 Le siege de honte & de gloire,

1. Cette ode et la suivante ont été imitées par Belleau et se retrouvent dans la première Journée de la Bergerie sous le titre de : *Le Portrait de sa Maïstresse.*

Melé d'un rougissant vermeil,
Du tout au visage pareil.

Mais sur tout garde-moy la grace
Du fourcy, laissant bonne espace
Entre deux, sans les affemler,
Et qu'on les face ressembler
Et si bien perdre leur vouture,
Qu'ils trompent l'œil & la nature.

Noire la paupiere, & les yeux
Semblent un flambeau radieux,
L'un verd, de Pallas l'afseuree,
L'autre mignard, de Cytheree :
Et pour rendre son teint parfait,
Messe les roses dans le lait.

Pein-moy sa léure doucelette,
Fort attrayante, un peu grosselette,
Le menton douillet, & le col
Où toutes les Graces d'un vol
Dressent leurs aëles esbranlees
En mille doucettes volees.

Au surplus, un accoustrement
De crespé, mis si proprement
Que du trauers de sa vesture
Les flots de sa blanche charnure
L'on entreuoye, & que les plis
Monstrent ses membres accomplis.

Il suffit, ie la voy, c'est elle :
Et possible est que la cruelle,
Par la peinture que ie voy,
Parlera doucement à moy.

LE POVRTRAIT DE BATHYLLE.

FAY-MOY d'une façon gentille,
 Peintre, en ce tableau mon Bathylle,
 Mon mignon : fay-luy le poil blond,
 Parfumé, noircissant au fond, (1)
 Le bout iaunissant en la forte
 Que le poil d'or que Phebus porte.
 Laisse libre son poil mêlé,
 Frizé, retors & crespelé,
 Comme il voudra errer en ondes,
 A l'entour du col vagabondes :
 Puis fay que le tendre cerceau
 Du fourci, plus noir que la peau (2)
 Des dragons, son beau front couronne,
 Son front roufoyant, puis façonne
 L'œil brun, doucement rigoureux,
 Trampé d'un appast doucereux :
 L'un retirant à Mars rebelle,
 Et l'autre à la Cyprine belle,
 Diuersement, à fin aussi
 Qu'estant tous deux mêlez ainsi,
 Ceilladant le doux, on espere,
 Et craignant l'autre, on desespere.
 Puis respan dessus le vermeil
 De son teint vn poil tout pareil
 A cil qu'on voit, quand sur la branche
 Au matin la cognace franche
 Iaunoye en son coton nouveau
 Par dessus sa iaunastre peau,
 Mêlant vne honteuse grace

1. L'édit. de 1674 imprime par erreur : « Noircissant au front. »

2. Ce vers est omis dans l'édition de Lyon.

Tant que pourras deffus fa face.

Mais, mon Dieu, ie ne çay comment
 Tu pourras peindre proprement
 L'honneur de fa bouche riante :
 Fay-la doucement attrayante,
 Brief si bien la contrefaisant
 Qu'elle deuise en se taisant.

Fay-luy grand front : hé, ma memoire
 Outrepaffoit le bel yuoire
 De fon col, femblable à celuy
 Du bel Adonis : puis fay-luy
 L'estomach mefme & la iointure
 Des deux mains du facond Mercure,
 Le ventre rond & potelé
 Comme celuy du cuiſſe-né.

Du beau Pollux fay-luy la cuiſſe,
 Fay-luy fon aine qui rougiſſe,
 Son aine tendrette, où ſoit veu
 Entre les deux vn petit feu :
 Puis fay-luy fon, qui ne face ores
 Que bien peu commencer encores
 A ſe chatouïller du deſir
 De Venus, & de fon plaifir.

Hà Dieu, que ton art porte enuie
 Aux plaifirs de ma pauure vie,
 Me celant par fa cruauté
 De fon dos la tendre beauté!

Quant au ſurplus ie n'ay que faire
 T'enſeigner comme il faut pourtraire
 Ses deux piés : voila ton payment,
 Et te pry change promptement
 Ceſt Apollon à ton ourage,
 Et ſi tu fais iamais voyage
 En Samos, ſur ce meſme trait
 Pein-moy d'Apollon le pourtrait.

QY'AMOVR EST PRISONNIER DE LA BEAVTÉ
ET SERVITEVR DES MVSES.

Les Mufes lierent vn iour
De fleurettes l'enfant Amour,
Et le menerent garroté
Dans les prisons de la Beauté :
Puis Venus pour le racheter
A la Beauté vint presenter
Sa rançon, mais il ne peut pas
Sortir affranchi de ses las,
N'en pouuant sortir deormais,
Estant fon esclau à iamais. (a)

QY'IL NE VEVT D'AVTRES ARMES QVE
LE VIN.

Or sus permettez que ie boiue
A longs traits, & que ie deçoïue
Mes ennuis, auffi bien ie veux,
le veux deuenir furieux.

Le tu-mere trop manifeste
Alcmeon le fut, & Oreste,
Le meurdrier Oreste au pié blanc :
Mais moy, ie n'aime point le sang,
l'aime bien ce claiet breuuage,
Et puis entrer en douce rage :

a. Var. :

*Et tousiours y demourra pris,
Estant à seruir bien appris.*

Hercule y entra quelquefois,
 Branlant en main de son carquois
 La pesante charge indontee,
 Ensemble son arc Iphytee :
 Ajax aussi y entra or,
 Quand contre le bouclier d'Hector,
 Colere au milieu des alarmes
 Il faisoit craqueter ses armes.

Et moy branlant ce verre plein,
 Sans arc & fans espee en main,
 Portant la couronne fleurie,
 L'ay vouloir d'entrer en furie.

LE NOMBRE INFINI DE SES AMOVRS.

Si tu contes des bois vers
 Toutes les fueilles ensemble,
 Ou le fablon qui s'assemble
 Aux bords de toutes les mers,
 Seul me feras le discours
 Du nombre de mes amours.

Conte vingt Atheniens,
 Et puis en adiouste quinze,
 Et la troupe bien apprise
 Des amours Corinthiens,
 Ceux d'Achate, où la fleur
 Des beautez a la faueur,
 Contant les amours nouveaux
 De Lesbos, en Ionie :
 Ceux de Rhode & de Carie,
 Ce sont deux mille amoureux.
 Puis tu me diras : « O Dieux,
 Aimes-tu en tant de lieux? »

Je n'ay dit le Syrien,
 Ny ceux-là que ie fouhaite
 Et en Canobe & en Crète,
 D'Amour le siege ancien.
 Veux-tu conter par les dois
 Les Bacchiens, les Indoïs,
 Et tous les feux de Gadire?
 Helas! ie ne te puis dire
 L'Amour qui s'est fait vainqueur
 En tant de lieux de mon cœur.

L'ARONDELLE.

HA Dieu, tu reuiens tous les ans,
 Tu reuiens tous les ans, mignonne,
 Et puis ton petit bec maçonne
 Ton nid, au retour du Printems.
 L'Hyuer venu, tu t'en retournes,
 Ou dessus Memphis tu feiournes,
 Ou sur le Nil : las! mais Amour,
 Amour cruel, Amour sans cesse
 Son nid en ma poitrine dresse,
 Y faisant eternal feiour.
 L'un de ses petits sur le dos
 A le duet, & branle l'æle,
 L'autre est en sa coque nouvelle,
 Et l'autre est à demi eclos :
 Puis ceste amoureuse nichee
 Toufiours demande la beçee,
 Toufiours crie & toufiours a faim,
 Les plus grands les petits nourrissent :
 Ainfi iamais ils ne perissent,
 En recouuant d'autres soudain.

D'ANACREON.

39

Qu'est-ce, Dieux, que faire ie doy?
Helas! ie ne puis, ce me semble,
Tel nombre d'Amoureux ensemble
Couuer & nourrir dedans moy.

A SA MAISTRESSE.

POVRTANT si i'ay le poil grifon,
Ne me dedaigne pas, maistresse,
Ores que tu fois en ieunesse,
Et en ta plus verte faifon.
Voy-tu pas que les lis meffez
Auecques la rose vermeille,
Seruent de grace nompaille
Aux replis de tes chapelez?

SVR VN TABLEAV DV RAVISSEMENT
D'EVROPE.

Ce toreau qui porte en crope
La Sidonienne Europe,
Et qui passe la grand' mer,
Ie croy que c'est Iupiter.
Voyez comme il coupe & fonde
Les flots de la mer profonde
De l'ongle, puis du troupeau
Iamais on ne vit toreau
Trauerfer l'humide espace,
Si ce n'est luy qui le passe.

QY'IL NE VEVT APPRENDRE QV'A BOIRE,
ET NON DE SVIVRE LE BARREAV.

Hé pourquoy m'apprens-tu l'vfrage
Du iargon rhetoricien?
Hé que nous fert tant de langage
Qui ne nous profite de rien?
Appren-moy gouter la liqueur
De ce bon Pere qui m'agree,
Et avec Venus la doree
Appren-moy d'egayer mon cœur.
Ie grifonne : Page, de l'eau,
Du vin, que l'endorme mon ame.
Bien tost ie feray sous la lame :
Que desire vn mort au tombeau?

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

Voyez comme à l'entree
Du Printemps gracieux,
La brigade sacree
Des Graces & des Dieux,
Le giron & le fein
Porte de roses plein?
Voyez comme les ondes
De l'ecumeuse mer,
Et les rides profondes
Commencent à calmer?
Et cent fortes d'oifeaux
Se iouent dans les eaux?
Voyez comme la grue

Est desia de retour?
 Et le soleil sans nue
 Nous allume le iour,
 Et chasse l'ombre epais
 Du trait de ses beaux rais?
 Voyez en apparence
 Nos journaliers labeurs,
 Comme la terre auance
 Et enfante ses fleurs?
 Voyez arbres fruitiers
 Poindre, & les oliuiers?
 Voyez comme on couronne
 La vineuse liqueur,
 Quand l'attente fleuronne
 Du grain, en sa verdeur,
 Sous les ombres issans
 Des rameaux verdissans?

QV'IL BOIT MIEVX VIEILLARD QVE LES
 IEVNES.

Is suis viel, & si boy mieux
 Que la gaillarde ieunesse :
 P'ay, si ie suis en lieffe,
 Pour sceptra vn flacon vineux,
 Le tyrsa rien ne me vaut,
 Et si quelcun veut s'esbatre,
 Aille guerrier pour combatre
 Dans vn camp, il ne m'en chaut.
 Donne-moy de ce vin doux ;
 Garçon, dedans ce grand verre,
 A fin que fautelant i'erre
 Comme vn Silen, deuant tous.

DV PLAISIR DE BOIRE. (1)

QVAND ie boy de ce bon vin,
 Soudain ie fens ma poitrine
 Qui veut commencer vn hymne
 Aux Muses, troupeau diuin :
 Tous mes ennuis & mes maux,
 Et mes plaintes langoureuſes,
 Par les rides poiſſonneuſes
 S'efcoulent au fond des eaux.

Tout auffi toſt ce bon Dieu,
 Par les haleines fouflantes
 Des doux Zephyrs, odorantes,
 Me rauift quand l'ay bien beu :
 l'ourdis vn chapeau de fleurs,
 Et fur mon chef ie le plante,
 Puis fur ma lyre ie chante
 De la vie les douceurs.

De parfum & d'odours plein,
 Ie chante ma Cytheree,
 Tenant mon cœur, ma ſucree,
 Eſtroitement dans mon ſein.

l'aime les filles alors,
 Et fous la largeur d'vn verre
 Tous meã ennuis ie deferre,
 Et loing ie les pouſſe hors.

Quand ie boy, c'eſt le ſeul gain
 Que ie pretens de la vie,
 Puis qu'à tous elle eſt rapie
 Par la Parque ſi foudain.

1. Manque dans l'édition de 1574.

D'AMOVR PICQYÉ D'VNE MOVCHE A MIEL.

AMOVR ne voyoit pas encloſe
 Entre les replis de la roſe
 Vne mouche à miel, qui foudain
 En l'vn de ſes doigtſ le vint poindre :
 Le mignon commence à ſe plaindre,
 Voyant enſer ſa blanche main.

Auſſi toſt à Venus la belle,
 Fuyant, il volle à tire d'ælle :
 « Mere, diſt-il, c'eſt fait de moy,
 C'en eſt fait, & faut qu'à ceſte heure
 Nauré iuſques au cœur ie meure,
 Si ſecouru ne ſuis de toy.

» Nauré ie ſuis en ceſte forte
 D'vn petit ſerpenteau, qui porte
 Deux ailerons deſſus le dos,
 Aux champs vne abeille on l'appelle :
 Voyez donc ma playe cruelle,
 Las ! il m'a picqué iuſqu'à l'oſ. »

« Mignon (diſt Venus), ſi la pointe
 D'vne mouche à miel telle atteinte
 Droit au cœur (comme tu diſ) fait,
 Combien ſont naurez dauantage
 Ceux qui ſont eſpoids de ta rage,
 Et qui ſont bleſſez de ton trait? »

HYMNE A BACCHVS.

BEVVONS gaillards de ce bon vin,
 Et chantons vn hymne diuin
 A ce bon Perè porte-lance,

A ce bon Bacchus trouue-dance :
C'est luy qui porte aide & faueur
A cil qui chante en son honneur,
C'est luy qui de façon refemble
A l'Amour, l'amoureux ensemble,
Le mignon & le fauorit
De Venus qui tousiours luy rit.

Par luy nous vint la cognoiffance
De boire, & par luy prit naissance
La grace, & par luy les douleurs,
Et par luy s'estanchent les pleurs :
Car si tost qu'une ieune troupe,
Disposée, nous donne vne coupe,
Nos maux, nos ennuis & tourmens,
S'enuolent compagnons des vents.

Çà donc ce verre, & que ie noye
Le foing qui de nous fait la proye.
Que nous fert de nous tourmenter ?
Dieux, que nous fert de lamenter,
Puis que la vie est incertaine
Aux viuans, & chose trop vaine
De se promettre le futur ?
De boire & danfer c'est mon heur,
Et dans le giron de ma dame
Appaiser l'ardeur de ma flame.

Que les hommes s'attristent tous
Tant qu'ils voudront, quant est de nous
Beuons gaillards de ce bon vin,
Et chantons vn hymne diuin
A ce bon Pere porte-lance,
A ce bon Bacchus trouue-dance.

COMME IL VEVT VIVRE.

I'AIME la dance & le ieu
 Du bon Denys, ce bon Dieu :
 l'aime avec vne ieunesse,
 Sous ma lyre chanteresse,
 Aux doux accens de ma vois,
 Boire de ce vin Gregeois :
 Mais ce que plus ie defire,
 C'est de chanter & de rire,
 D'œillets ayant le chapeau,
 Avec vn ieune troupeau.
 Je ne porte enuie aucune
 Dedans mon cœur, ny rancune,
 l'euite les traits legers
 Des hommes trop langagers :
 Plus que mort ie hay le trouble,
 Qui tousiours separe & trouble,
 Par faits & propos mutins,
 Le doux honneur des festins.
 Passon donc nos iours tranquilles
 Avec vn troupeau de filles,
 Dançans sous les chants mignons
 De ma lyre & de mes fons. (a)

LA CIGALLE.

HA que nous t'estimons heureuse,
 Gentille cigalle amoureuse!

a. Var. :

*Dançans sous les chants diuers
 De ma lyre & de mes vers.*

Car auffi tost que tu as beu
 Deffus les arbriffeaux vn peu
 De la rosee, auffi contente
 Qu'est vne Princeffe puisfante,
 Tu fais de ta doucette vois
 Tresfaillir les monts & les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
 Tout ce qu'apporte la montagne,
 Est de ton propre : au laboureur
 Tu plais sur tout, car son labeur
 N'offenses, ny portes dommage
 N'à luy, ny à son labourage.

Tout homme estime ta bonté,
 Douce prophete de l'Esté!

La Muse t'aime, & t'aime auffi
 Apollon, qui t'a fait ainsi
 Doucement chanter : la vieilleffe
 Comme nous iamais ne te blesse.

O sage, ô fille terre-nee,
 Aime-chanfon, passionnee
 Qui ne fus onc d'affection,
 Franche de toute passion,
 Sans estre de fang ny de chair,
 Presque semblable à Iupiter.

SONGE DE L'AMOVR.

N'AGVERES estant en repos,
 Refuant, ie me mis hors d'haléine,
 Pensant courir parmi la plaine,
 Portant deux ailes sur le dos.

Lors Amour se met en carriere,
 Or que sa plante prisonniere

Fust d'un plom pendant : toutesfois
 Il me deuançe, il me surmonte,
 Et en fin tellement me domte,
 Qu'esclau me fist de ses lois.

Mon Dieu, que veut dire ce fonge?
 Je sçay qu'Amour m'a mis au plonge
 De cent cruautez, mais helas!
 De la plus part il est possible
 D'en eschapper, mais impossible
 Que ie ne meure entre vos bras.

LES FLECHES D'AMOUR.

Le mari de la Cyprienne,
 Dedans la forge Lemnienne,
 De fin acier forgeoit vn iour
 Des fleches pour l'enfant Amour :
 Puis aussi tost Venus la belle
 En trempoit la pointe cruelle
 L'une apres l'autre de doux miel.
 Mais Amour les mouilloit de fiel :
 Quand Mars reuenant des alarmes,
 Branlant vne grand' hache d'armes,
 En se mocquant les efforçoit.

Lors Amour qui les amorçoit :
 « Je te supply (dist-il), essaye
 Si celle-cy feroit bien playe,
 Et s'elle a bonne pefanteur
 Pour trauerfer vn braue cœur. »

Venus sourit & l'enfant tire,
 Mars la receut, puis il soupire,
 Disant : « Ell' poise, oste-la moy. »
 Lors Amour luy dist : « C'est pour toy. »

QUE C'EST GRAND MALHEUR D'AIMER
ET DE N'AIMER POINT.

C'EST malheur que de n'aimer point,
Et malheur grand que d'aimer ores,
Et trop plus de malheur encores
De n'auoir ce qui le cœur point.

La race en amour ne peut rien,
On met sous le pié la noblesse :
De vertu, de meurs, de sagesse,
Il en a trop qui a du bien.

Que puisse mourir l'vfurier
Vilainement, qui mist en proye
Aux hommes l'auare monnoye,
Et qui l'estima le premier.

Par elle ont auancé leur cours
La guerre & les morts execrables : (a)
Qui pis, les amans miserables
Par elle finissent leurs iours.

ODE.

I'AIME la gaillarde vieilleffe,
I'aime la folastre ieunesse :
Hél le vieillard qui librement
Folastre en dançant ieunement,
Est-il pas de cheueux & d'âge
Grifon, & ieune de courage?

a. Var. :

*Par elle-mefme a pris son cours
La guerre, les morts execrables...*

ODE.

DONNEZ-MOY la lyre d'Homere
 Dont la corde n'est point meurdriere,
 Ny reteinte au sang des Gregeois,
 Et puis ce pot pour rendre esteinte
 Et pour moderer la contrainte
 Et la grand' rigueur de nos lois.

A fin qu'yure de ce breuage,
 Espoinçonné de douce rage,
 Dessous les accords babillards
 Et sous les fredons de ma lyre,
 Je dance, & ie vous puisse dire
 En beuuant cent contes gaillards.

LE POVRTRAIT D'VN PAYSAGE.

(Ceci est corrompu au Grec.)

TRACE-MOY, peintre, vn beau payfage (a)
 Où les citez' portent vilage
 Gaillard, honnesté & valeureux :
 Et si la table permet ores,
 Trace les passions encores
 Et les arrefts des amoureux.

ESIOVISSANCE DE LA PROCHAINE
VANDANGE.

ENFANS, voyci le Dieu
 Qui reuiet à ceste heure,

a. Var. :
Sus, peintre, fay-moy vn payfage...

Le Dieu qui nous aſſeure,
 Et nous arme en tout lieu :
 Le Dieu qui nous rend forts,
 Gais, gentils, & qui dreſſe
 A baller la ieuneſſe,
 Et qui nous rend accorts.
 C'eſt breuage amoureux,
 C'eſt charme qui nous donne,
 C'eſt germe qui fleuronne
 D'un beau ſep plantureux.
 Sous le grain nourriſſant
 Il le cache & le garde,
 Et ſous la fauuegarde
 D'un rameau verdiſſant.
 Puis on le coupe, à fin
 Que paſſions noſtre vie
 De douleurs affranchie,
 Par le ſecours du vin.
 Bref, que ſoyons ſans maux,
 Juſqu'à tant que l'année
 En ſon ply retourne
 Nous remette aux nouveaux.

LA FAÇON D'VN BASSIN D'ARGENT, OV VENVS
 ISSANT DE LA MER ESTOIT ENLEVEE.

DONCQUES quelqu'un a peu grauer
 Les flots de la profonde mer?
 Et la fureur induſtrieuſe
 A peu ſur l'eſchine écumeuſe
 De la grand' mer, verſer de l'eau
 Dans le creux d'un petit vaiſſeau?
 Puis cil qui oïa entreprendre

D'y grauer la Cyprine tendre,
Mere du vieil tige des Dieux,
Estoit-il pas audacieux?

Voyez comme il la monstre nue,
Cachant dans le sein d'une nue
De flots, ce qu'il ne faut point voir?
Voyez comme ell' fait son deuoir
Les donter, sur eux apparante
Comme vne écume blanchissante
Au milieu des replis marins,
Quand plus ne paroissent mutins?

Ainsi tire & repousse l'onde
Auecques les flots vagabonde,
Ia ia le tetin pourprissant,
Et ia l'yuoire blanchissant
De son col, la vague surpasse,
Et paroist dans l'humide espace
Comme les lis entortillez
Entre la rose & les ceillets.

Voyez les dauphins qui se iotent,
Et dessus leur espine noient
Amour & Cupidon tous nus
Pour tenir escorte à Venus,
Se mocquans des fraudes meschantes
Au cœur des hommes residantes?

Voyez vne grand' fuitte apres
De dauphins courbez, qui de pres
La suyuent pour luy faire hommage?
Puis elle, approchant le riuage,
Esgaye son cœur gentement
En fouriant folastrement?

DESCRIPTION DES VANDANGES.

FILLES, garçons, à paniers pleins
 Portez de toute vostre force
 Le raisin à la noire escorce
 Sur vostre espaule & sur vos reins.

Sus verfez-le dans le tonneau,
 Et des pieds seulement y foulent
 Les hommes nuds, & qu'ils escoulent
 Des grappes le germe nouveau. (a)

Chacun honore ce bon Dieu
 D'une belle hymne de vandanges,
 Chacun chante tant de louanges
 Qu'on en remplisse tout le lieu.

Qu'on aille voir ce Dieu coulant,
 Ce Dieu qui rit dedans la tonne,
 Ce Dieu nouveau qu'on emprisonne,
 De colere encor tout bouillant.

Si tost que le gentil vieillard
 A pris de ce Dieu qui l'enteste,
 Tremblant des pieds & de la teste
 Aussi tost il dance gaillard.

Et lors quelque ieune garçon
 Amoureux, de pres eschauguette
 Le teton de la bergerette,
 Qui dort à l'ombre d'un buisson.

Puis Amour voyant le deffein,
 D'une allechante mignardise,
 Donne faueur à l'entreprise,
 Et luy met le feu dans le fein.

Le mignon vient, ell' se defend,
 Ell' se courrouce, il n'en fait conte,

a. Var. : *Des grappes le bon vin nouveau.*

Mais en fin tellement la donte
 Que douce entre ses bras la rend.
 Ainfi Bacchus qui fait le ieu,
 Ofé quelquefois entreprendre
 De fuborner & de fuprendre
 La ieunefse, quand il a beu.

LES LOVANGES DE LA ROSE.

Amy, ie veux chanter l'honneur,
 L'honneur de ceste heureufe fleur,
 De ceste Rose printaniere,
 De ceste Rose familiere
 Et compagne du temps fleuri,
 Si de toy ie fuis fauori.
 O Rose à la fueille pourpree,
 Rose qui la bouche sacree
 Et la douce haleine des Dieux
 Combles d'vn parfum gracieux :
 Rose des hommes les delices,
 Des Graces les douces blandices,
 La fauorite des Amours
 Fleurifans en leurs plus beaux iours :
 Le baifer & la mignardife
 De Venus, la feule entreprife
 Et le foing des poetes vanteurs,
 La plante & faueur des neuf Soeurs :
 Mefme c'est chose gracieufe
 Par dedans la ronce efpineufe
 De la cueillir, & dans la main
 Luy voir espanir fon beau fein.
 C'est elle entre autres qui fleuronne
 Sur les tortis d'vne couronne :
 C'est elle feule des festins

L'honneur, & des sacres diuins
De Bacchus : bref fans la fleur d'elle
Nulle chose ne se dit belle.

L'Aurore a de roses les dois,
Les Nymphes des eaux & des bois
En ont les bras, & la Cyprine
En porte la couleur pourprine.
Elle profite aux langoureux,
Aux malades & aux fiéureux,
Mefme à ceux que la mort cruelle
A mis en la nuit éternelle.

Elle donte & force le temps,
Et retient en ses plus longs ans
L'odeur de sa fraîche iouuance.

Or fus donc chantons sa naissance,
Et comme elle a premierement
En terre pris accroissement.

Quand Venus encor roufoyante
Deffus l'écume blanchiffante
Apparut au milieu de l'eau,
Et quand Pallas hors du cerueau
De Iupiter, toute animee,
De teste en pied faillit armee,
La terre fort feconde alors
Heureusement pouffa dehors
Le germe sacré de la Rose
Qu'elle auoit en son sein enclose :
Industrieux enfantement !
Puis tous les Dieux ensemblément
L'arroferent du saint breuusage
Qu'ils ont aux cieus pour leur vfage.

Ainsi le celeste troupeau
Tira de l'efpineux rameau,
Et fit naiftre en robe pourpree
La Rose à Bacchus confacree.

DE SOYMESME.

Aussi tost que ie tiens propos
 A Seulet auecques ma maistresse,
 Aussi tost i'entre en allaignesse,
 Et vieillard ie dance dispos.

Cybelle demeure auec nous, (a)
 De roses que l'on me couronne,
 Loing de moy vieilleffe grifonne,
 Dieux, ie raieunis entre vous!
 Donnez-moy de ceste liqueur,
 De ceste liqueur pressuree
 Du grain de la vigne pampree,
 Pour voir vn vieillard de bon cœur,
 Vn vieillard encor bien appris
 De bien parler & de bien boire,
 Et qui de fureur & de gloire
 Encor quelquefois est épris.

QY'ON COGNOIST LES AMOVREUX.

Les cheaux, pour les mieux cognoistre,
 Bien souuent à la cuiffe dextre
 Portent vne marque de feu :
 On cognoist le Parthe barbare
 A la façon de sa tiare :
 Et moy aussi tost que i'ay veu
 Vn amoureux, ie le deuine,
 Car il porte dans sa poitrine
 Vn signal qui paroist vn peu.

a. Var. : *Cy, belle, demeure...*

TRADUCTION D'UNE ODE

DE SAPPON.

NVL me semble egaler mieux
 Les hauts Dieux,
 Que celuy qui face à face
 T'oit parler, & voit la grace
 De ton fouris gracieux.

Ce qui va iusqu'au dedans
 De mes sens,
 Piller l'esprit qui s'efgare :
 Car voyant ta beauté rare,
 La voix faillir ie me fens.

Ma langue morne deuient,
 Et me vient

Vn petit feu, qui furette
 Deffous ma peau tendrelette,
 Tant ta beauté me retient!

Rien plus de l'œil ie ne voy
 Pres de toy,

Toufours l'oreille me corne :
 Vne fueur froide & morne
 Soudain coule dedans moy.

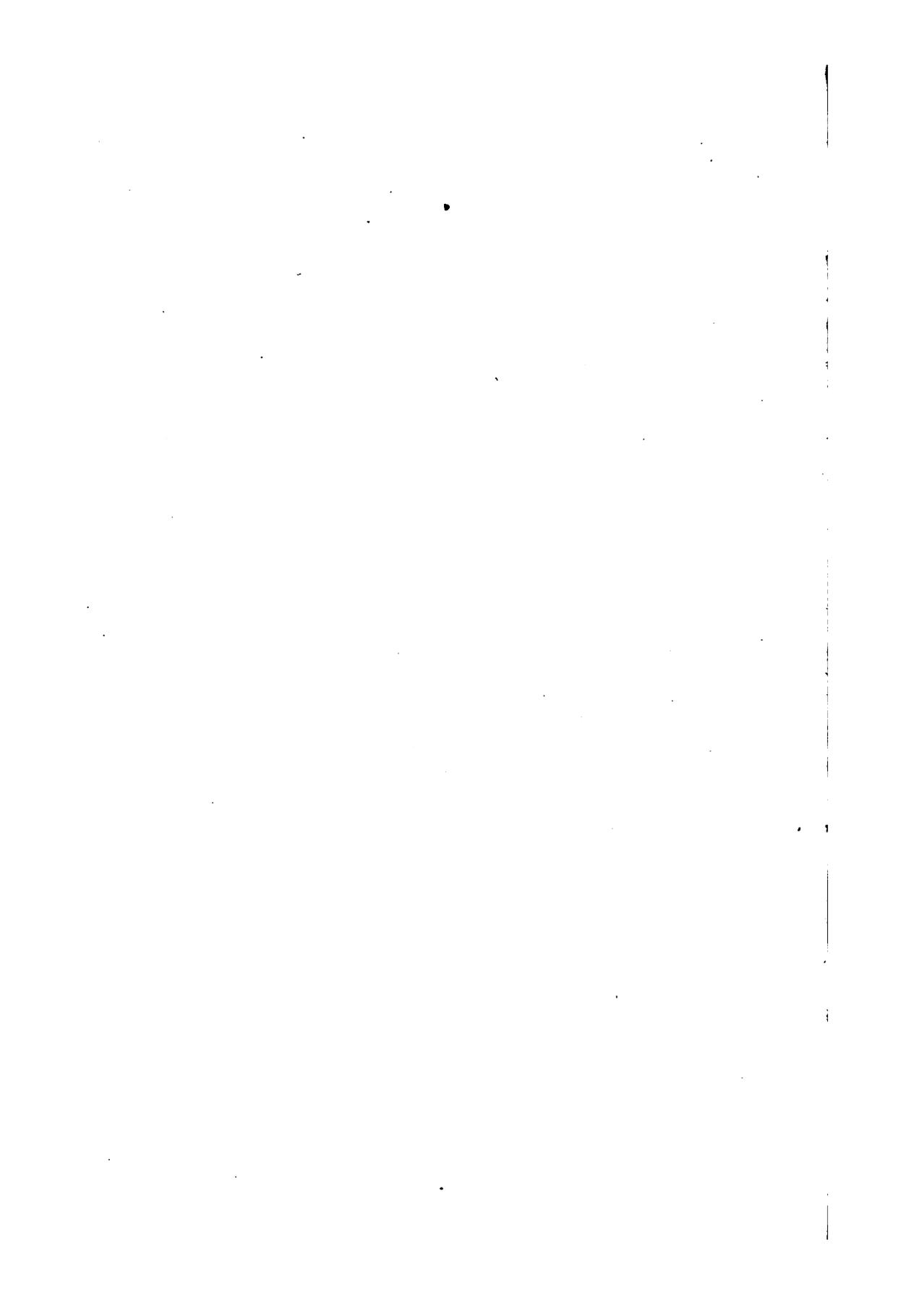
Ie fuis en chaffe à l'horreur,
 A la peur,

Ie fuis plus palle & blefmie
 Que n'est la teste flestrie
 De l'herbe par la chaleur.

Ia peu s'en faut que la mort
 Sur le bort

De fa barque ne m'enuoye,
 Et soudain que l'on me voye
 Soufler l'esprit demy mort.

PETITES INVENTIONS
ET AVTRES POESIES
DE
REMY BELLEAV.





PETITES INVENTIONS
ET AVTRES POESIES

DE
REMY BELLEAV.

L'HEVRE.

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD. (1)

DIEU te gard, Fille heritiere
De ce Faucheur orgueilleux,
Et la fidelle portiere
De l'Olympe fourcilleux,
Qui retiens sous la cadance
De tes pas la violance
De ce grand tour merueilleux.

Dieu te gard, gente Deesse
Au pied lentement glissant :
O qu'heureuse est ta paresse,
Qui ne va point finissant!

1. Dans les premières éditions, cette pièce est dédiée à Baif.

O Dieu qu'heureuse est ta fuite,
 Au regard de l'entrefuite
 De nostre âge periffant!

Bien que tu fois paresseuse
 La plus qui soit dans les cieux,
 L'on te tient la plus heureuse
 Qui soit entre tous les Dieux :
 Car tu n'es iamais fuiette
 Faire ainsi qu'une planette
 Vn grand tour laborieux.

O que ta course est fuitive
 Que le temps n'attrape pas!
 Mais à l'homme trop hative
 Pour luy donner le trespas,
 Qui soudain le mets au monde,
 Puis soudain dans la noire onde
 Le fais ombre de là bas.

Toute la force & la grace
 Du ciel se remire en toy,
 Et la violante audace
 Du temps ne gift qu'en ta foy,
 Qui te rend obeissance,
 Pour cacher son inconstance
 Sous la rigueur de ta loy.

C'est ton vol lent qui rapporte
 Sur ses aëles le bon heur
 Du ciel, c'est luy qui rend morte
 Peu à peu nostre douleur,
 Nous contentant d'assurance,
 Ou repaissant d'esperance,
 Pour franchir nostre malheur.

Toute la troupe admirable
Des feux brillans dans les cieux,
Point ou peu se rend traitable
Et familiere à nos yeux,
Comme toy qui nous ordonnes
Tout en tout, & qui nous donnes
Nostre pis & nostre mieux.

Comme toy, qui aux clostures
D'un yuoire ou d'un crystal,
Tranches les iours par mesures
Sous un moueuement egal,
Tant fut l'ame curieuse
Et la main ingenieuse
Pour animer un metal.

Comme toy qui du bocage
Retires le bucheron,
Le pasteur du pasturage,
Des vignes le vigneron,
Le peintre de la peinture,
L'ecriueur de l'escriture,
Des forges le forgeron.

Comme toy, qui tousiours veilles
Proche du liſt de Ronfard,
Et sans cesse le reueilles,
A fin que d'un nouuel art
Et d'une nouvelle adresse
Il flechisse la rudeſſe
De la Caſſandre qui l'ard.

Sois luy doncques fauorable,
Lente Deesse aux pieds mous,
Rend luy Caſſandre traitable :

« Amour fauorife à tous,
 » Pourueu qu'on le puiſſe prendre
 » Sus l'heure qu'il veut entendre
 » A nous rire d'vn œil dous. »

Retien la courſe amoureuſe
 De ſon âge dous-coulant,
 De ta main induſtrieuſe
 Qui au cheual pié-volant
 Donne le frein & le donte,
 Quand diſpos le Soleil monte
 Dans ſon char eſtincelant.

Mais pendant que ie te chante,
 Ie grifonne & pers la vois :
 Et toy mille fois mourante,
 Tu renais autant de fois
 Sans qu'en la mort tu ſeiournes,
 Car en mourant tu retournes,
 Et ſans retour ie m'en vois.

LE PAPILLON.

AV DIT SEIGNEVR DE RONSARD.

O que i'eſtime ta naiſſance
 Pour de rien n'auoir connoiſſance,
 Gentil Papillon tremblotant,
 Papillon touſiours voletant,
 Griuolé de cent mille fortes,
 En cent mille habits que tu portes,
 Au petit muſe elephantin,

Ioüet d'enfans, tout enfantin,
Lors que de fleur en fleur fautelles,
Couplant & recouplant tes ælles,
Pour tirer des plus belles fleurs
L'email & les bonnes odeurs.

Est-il peintre que la nature ?
Tu contrefais vne peinture
Sur tes ælles si proprement,
Qu'à voir ton beau bigarrement,
On diroit que le pinceau mesme
Auroit d'vn artifice extrême
Peint de mille & mille fleurons
Le crespé de tes ællérons.

Ce n'est qu'or fin dont tu te dores,
Qu'argent, qu'azur dont tu colores
Au vif vn millier de beaux yeux,
Dont tu vois : & meritois mieux
De garder la fille d'Inache
Qu'Argus, quand elle deuint vache.
Tu ne vis qu'vn gaillard printemps :
Jamais la carriere des ans
N'offense ta crespé ieunesse
D'vne chagrineuse vieillese.

Au poinct du iour, quand le Soleil
Colore d'vn pourpre vermeil
Ses rayons, tu fors de ta couche :
Et puis au soir quand il se couche,
Plongeant ses limoniers fumeux
Au fein de Tethys écumeux,
Dessus le tapis de la pree
En cent parures diapree,
Tu te couches, fans auoir peur
De la Nuit, ny de son horreur :
Et quand l'Aurore rayonnante
A mouillé l'herbe roufoyante,

Tu te pais de manne & de miel
Qui lors se distille du ciel.

« O vie heureuse, & plus celeste
» Que celle des hommes moleste
» A suyure les affections
» D'impatientes passions!
» Tantost le ciel de son audace
» D'un regard triste nous menace,
» Tantost vn orage cruel
» D'un broüillement continuel,
» L'Hyuer, l'Esté ne nous contente,
» Mais plustost vne sottie attente
» Nous repaist d'esperer en mieux :
» Bref, rien n'est ferme sous les cieux
» Pour la pauvre race des hommes,
» Sous les cieux courbez où nous sommes. »

Or vy donques bien fortuné,
Mon mignon, sans estre estonné
Des trauerfes de la fortune :
Et pendant que l'heure opportune
Te femont à voler, il faut
Par la bouillante ardeur du chaud,
Que le teint du lis & des roses,
Et de mille autres fleurs écloses,
Tu pilles, pour rendre mieux teint
De ma maistresse le beau teint.

Puis m'apportant dessus tes œilles
Le beau fard de ces fleurs nouvelles,
L'appendray sur ce ruisselet,
Qui doucement argentelet
Coule de la roche pierreuse
Au long de ceste riue herbeuse,
Et mon bonnet & mon chapeau,
En ton honneur, à cet ormeau :
Et chantant au frais de l'ombrage,

l'empeschera que nul outrage
 Ne te soit fait sur le mi-iour
 Par les enfans, quand de retour
 Ils font des champs, & que leur chasse
 A coups de chapeau te pourchasse,
 Et tous échaufez à grans pas
 Courent pour t'atterrer en bas,
 Hastant & rehastant leur fuite
 Apres ton inconstante fuite,
 Pour ton voller trop incertain
 Qui trompe leurs yeux & leur main.

Et si tu fais que la nuit sombre
 Te puisse tirer de l'encombre
 Des enfans, encor qu'il fust tard,
 Va-t'en, mignon, à mon Ronfard,
 Que l'aime mieux que la lumiere
 De mes yeux, & dont se tient fiere
 Ma Muse : car il daigne bien
 Lire mes vers qui ne sont rien.
 Tu le trouveras dessus Nicandre,
 Sur Callimach, ou sur la cendre
 D'Anacreon, qui reste encor
 Plus precieuse que n'est l'or,
 Tout recourbé, moulant la grace
 De ses traits à l'antique trace,
 Sur le patron des plus secrets
 Poetes Romains & poetes Grecs,
 Pour nous reclarcir leur vieil âge :
 Puis t'asseant sur son ourage,
 Tu luy diras que son Remy,
 A qu'il a donné son Fourmy,
 Son Fourmi, & depuis encore
 Vn double present qu'il honore
 D'une Grenouille & d'un Frelon,
 Pour recompense, vn Papillon,
 I.

Vn gay Papillon luy renuoye,
 A fin qu'en pareille monnoye
 Reçoiue le payment entier
 D'un artisan de fon mestier.

S'il te reçoit en sa demeure,
 Papillon mon mignard, ie meure
 Qu'autant heureux ou plus qu'un Roy
 Viuras sans peine & sans é moy
 En ta franchise coustumiere :
 Car soigneux qu'ell' te reste entiere,
 Assure toy qu'il gardera
 Que l'huile ne t'offensera,
 Ny qu'au feu des tardes chandelles
 Tu grilles le bort de tes selles.

 LE CORAL.

A SA MAISTRESSE.

DONCQUES c'est toy, bouche cousine
 De ceste branche coraline,
 Qui me commandes la vanter ?
 Las ! feray-ie toujours esclae,
 Bruflant sous ta parole graue
 D'un feu qui ne peut s'alenter ?

Sus donc, puis qu'il faut que ie chante
 L'honneur de ceste heureuse plante,
 Muse, dy moy premierement
 Comme en Coral ell' se transforme,
 Raportant le tige & la forme
 D'une herbe en son accroissement.

Ell' naist en rameaux verdissante,
Dessous l'écume blanchissante,
Ou contre le roch qu'elle fuit,
Ou choisist sa terre propice
Sur la rive, maigre nourrice
Et de bonne herbe & de bon fruit.

Puis ayant passé sa jeunesse,
Courbe dechet en sa vieillesse,
Teste & racine pourrissant
Comme les corps de toutes choses
Qui sont dedans la terre enclofes,
Dont l'humeur les va nourrissant.

Confite en ceste pourriture,
Mourant, bastist sa sepulture
Molle, glissante au fond des eaux,
Mais trois fois heureuse demeure
Qui fait que iamais ne se meure
Le sang pourpré de ses rameaux.

Car si tost que le ciel s'irrite,
Et la mer aigrement dépite
Caue les flancs des rochers durs,
Ceste herbe aux rives escoulee,
Dessous vne écume mellee,
Emprunte du ciel ses couleurs :

Et s'enroidist en corps folide,
Si tost que du feiour humide
Aux bords elle peut s'efflancer.
Miracle estrange! au cœur de l'onde
Defia morte, vne ame feconde,
Soupirant tire de nostre ær :

Et foudain paroist toute telle
Qu'elle estoit en sa fleur nouvelle,
Et en sa premiere verdeur :
Eil' porte son fruit, sa racine,
Sans plus à la couleur fanguine,
Et le ferme de sa rondeur.

Car en flottant elle s'approche
Des piés rongés de quelque roche,
Où foudain se vient empierrier :
Et restant encor demy molle,
Si ferrément elle s'y colle
Qu'à peine l'en peut-on tirer.

O Seigneur, que tu nous decoœures
De grands secrets, voyant ces œœures,
Petit ourage de tes mains !
Voyez comme vne herbe feftrie,
Au fond de l'eau toute pourrie,
Se fait vn miracle aux humains ?

Ce n'est pas la force épanchee
Du sang de la teste tranchee
De Meduze, qui l'arrofa,
Quand Perfe aux riues ondoyantes,
Sur vn lit d'herbes verdoyantes
Encor tremblante la posa.

C'est le Coral de ma maistresse,
Qui tient plustost de la rudesse
Du sang de ce monstre hideux :
Car tant soit peu qu'el' le desferre
Pour soupirer, elle m'empierre,
Restant muet deuant ses yeux.

L'HVISTRE.

69

Doncques δ branche coraline,
Puis que tu portes medecine
De quelque rafraichissement,
Appaife l'amoureuse flame
Qui me va bruslant iusqu'à l'ame
Par ne fçay quel enchantement.

Estanche la playe coulante
Qu'Amour de fa darde volante
M'a faitte au branle de fa main :
Et d'vn or fin bien enchaffee,
D'vn cordon de foye enlassée,
Le t'auray toufiours dans mon fein.

L'HVISTRE.

AV SEIGNEVR DE BAIF. (1)

In croy que l'esprit celeste,
L'esprit celeste des Dieux,
Baissant l'œil, tout courbé reste
Quelquefois sur ces bas lieux,

1. Jean-Antoine de Baif, né à Venise en 1532, était fils naturel de Lazare de Baif, ambassadeur de France, qui le fit légitimer. C'est à la féconde école de Daurat que Baif puisa le goût des belles-lettres, préférant la culture de la poésie aux avantages que lui donnait sa naissance pour avancer dans le monde. Il devait promptement s'en repentir; écoutez ses regrets :

Mais dés que mon pere mourut,
L'orage sur mon chef courut :
Pauvreté mes espaules presse,
Me foule, et jamais ne me laisse.....

Ses vers sont souvent remplis de semblables plaintes, formulées

Pour se rire de l'ouvrage
Que la Nature ménage
Deffous la charge des cieux.

Au vague repli des nués
Elle attache les oyfeaux,
Dedans les forefts chenués
Les plus fauuges troupeaux,
Et la brigade muette
Du peuple escaillé ell' iette
Deffous le marbre des eaux.

Mais elle a bien autres choses
Et grandes pour enfanter
Dans son large sein enclofes,
Et qui les voudroit chanter
Oferoit-il pas encore
Grain à grain le fable More
Et les estoiles conter?

Voyez comme elle se ioüe
Contre le rocher pierreux
De cet animant, qui noüe
Entre deux cernes huitreux?
C'est, c'est l'Huifre que i'accorde
Sur la mieux sonnante corde
De mon cistre doucereux.

parfois avec amertume, souvent aussi avec une philosophie remplie de résignation. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir eu le premier la pensée de fonder une Académie de poésie; elle fut érigée par lettres patentes du roi Charles IX, mais le malheur des temps devait bientôt la faire oublier.

Baïf mourut à Paris, à l'âge de soixante ans, ne laissant d'autre héritage qu'un volumineux recueil d'œuvres diverses et plusieurs volumes de poésies légères (Paris, 1572), dont la plupart méritent d'être conservées.

Voyez comme elle est beante,
 A fin de succer les pleurs
 De l'Aurore, larmoyante
 Les roufoyantes douceurs,
 Quand de sa couche pourpree
 Elle bigarre l'entree
 Du matin de ses couleurs.

Puis si tost qu'elle est comblee
 Jusques aux bords pleinement
 De ceste liqueur, coulee
 Du celeste arrosfement,
 Soudain elle deuiet grosse
 Dedans sa iumelle fosse
 D'vn perleux enfantement.

Car fuçottant elle attire
 Peu à peu le teint pareil,
 Dont la nuë se remire
 Par les rayons du soleil :
 Si pure, elle est blanchiffante :
 S'elle est palle, paliffante :
 Si rouge, ell' prend le vermeil.

Tant sa nature est cousine
 Du ciel, qu'ell' ne daigne pas,
 Viuant en pleine marine,
 Y prendre vn feulet repas :
 Comme ayant la cognoiffance
 Que de la celeste effance
 Tout bien decoule çà bas.

O Nature trop gentille,
 Sous le couuercle iumeau
 D'vne argentine coquille

Qui fait endurcir la peau
D'une perlette d'élite,
Et la franche marguerite
Prendre couleur de fon eau.

Threfor, qui la terre ronde
Fait rougir, & fait ramer
Des quatre corniers du monde,
L'Orient & l'Inde mer :
Threfor, qui de sa merueille
Fait la delicate oreille
Des Princesses entamer.

Qui ne la diroit apprise
De quelques bons fentimens,
Quand elle fuit la surprise
Des pipeurs allechemens,
Ioignant sa coquille en presse,
Pour rampar de la richesse
Qu'elle nourrist dans ses flancs?

Vy, que iamais ne t'enferre
Le pied fourchu doublement
Du cancre, qui te desferre
Pour te manger goulument,
Et laisse ouvrir ta coquille
Sans te montrer difficile
A mon Baif nullement.

LE PINCEAV.

AV SEIGNEVR GEORGE BOMBAS. (1)

AQVI mieux doy-ie presenter
 Ce Pinceau que ie veux chanter,
 Qu'à toy qui sçais prendre la gloire
 Des neuf Sœurs filles de Memoire,
 Et mouuoir les Dieux aux attraits
 Animez dedans tes portraits?
 Qu'à toy qui pratiques l'vsage
 De mieux labourer vn visage
 Au Pinceau, que Venitien,
 Que Flamant, ou qu'Italien,
 Encore que toute la France
 Admire pluftoft l'excellance
 De quelque efranger, que la main
 De celui qu'ell' couue en fon fein?
 Pinceau à la pointe estoffee
 D'vn poil choifi, pointe animee
 Au mouuoir des artistes dois
 Qui te manient fur le bois.
 Pointe qui de façon ouuriere
 Sçait enfler l'estomach colere
 D'vn Peleide, & qui fait or
 Soupirer les armes d'Heçtor,
 Rallumant le feu deuant Troye,

1. Probablement l'un de ces artistes fameux que la belle Duchesse de Valentinois avait pris souci de réunir à la cour d'Henri II.

Dans l'édition de 1574, *le Pinceau* est dédié à Nicolas Denisot, valet de chambre du Roy, « homme entre les autres de singulieres graces, excellent en l'art de peinture. » (Muret.)

Pour auoir mis Helene en proye,
 Cause trop iuste à l'estranger,
 Pour trop iustement se venger :
 Qui fait or Hercule combatre
 Geryon, Bulyre, & abatre
 Mille monstres, mille serpens,
 Le braue labeur de ses ans.

Pointe qui fait ietter les larmes
 Au bois, quand aux feintes allarmes
 On voit nager au sang des morts
 Les cheuaux par dessus les corps.

Pointe qui de couleur sanguine
 Entame la chaste poitrine
 D'une Lucrece, sans douleur,
 Pour exemple d'un noble cueur,
 Armant sa main de hardiesse
 Et d'une dague vengeresse
 Du forfait & crime inhumain
 Que luy fist le tyran Romain.

Bref, qui fait ce que la Nature
 Nous monstre en sa viue peinture,
 Et qui plus est, ce que nos yeux
 Ne virent iamais sous les cieux :
 Nous repaisant d'un feint image,
 Ou de quelque estrange paysage,
 Et bref en cent papiers diuers
 Le globe de tout l'uniuers.

Pointe qui de gentille adresse
 Dore le poil de ma maistresse,
 Et contre-fait l'uyoire blanc
 De son front, & le double rang
 De riches perlettes encloses
 Entre les boutons de deux roses,
 Les œillets & les lis semés,
 Dessus deux tertres animés,

Le bras iuste, & la main polie
 Qui ferre ma mort & ma vie,
 Et le reste, que ie ne puis
 Concevoir, tant nauré ie fuis.

Pren donc ce Pinceau & me trace
 Les rares beautez de ma Grace,
 Fidelle amy, trace-les moy :
 Là donc, hà mon Dieu ie les voy.
 Là donc auant, ie t'en supplie
 Par la fainte amitié qui lie
 Nos deux cœurs, qui ne desliront
 Tant que les astres reluiront,
 Trace moy ces beautez naïues
 Au vermeil de ses couleurs viues.
 Mais à fin de ne les fouiller,
 Veuilles ce Pinceau remouiller
 Dedans la belle eau qui distille
 Tant doucement de ton dous ffile.

 L'ESCARGOT.

AV SEIGNEVR R. GARNIER. (1)

Pvis que ie sçay qu'as en estime
 Le petit labour de ma ryme,
 Point ie ne veux estre de ceux
 Qui font au mestier pareffeux

1. Ronsard l'appelle, en lui dédiant un sonnet, « le Prince des poètes tragicques. » Robert Garnier était presque le compatriote de Belleau, dont il devint l'ami. Né à La Ferté-Bernard en 1545, il est mort en 1601, après avoir été lieutenant-général du bailliage du Mans. On a de lui huit tragédies dont voici les titres :

Dont ils tiennent la connoissance,
 Et en cachent l'expérience :
 Vrayment ie ne veux estre tel,
 Car à l'exercice immortel
 Des Muses, i'emploiray ma peine
 Pour chercher l'immortelle veine
 Et le surgeon du clair ruisseau
 Qui roule du double coupeau
 De Parnasse, à fin que i'abrée
 Quelquefois estant sur la grée
 De mon petit Ronne (1) argentin,
 Qui flotte d'vn ply serpentin,
 Recherchant ton Loir (2), pour l'hommage
 Qu'il luy doit de son voisinage,
 Ma langue, pour mieux entonner
 Le fredon que ie veux fonner
 Sur mon lut, de la douce flame
 Qui fait vn brasier de mon ame,
 Et de l'honneur que ie te doy
 Pour l'amitié que i'ay de toy.
 Toutesfois attendant que l'heure
 T'en aura l'espreeue meilleure
 Mis en main, ie te veux tailler

Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, Antigone, les Juives et Bradamante, qui passe pour la meilleure de ses compositions. Belleau lui a adressé plusieurs odes ou sonnets, un entre autres qui n'a pas été reproduit dans les diverses éditions du poète nogentais et que nous donnons plus loin. Les œuvres de R. Garnier ont été imprimées plusieurs fois : à Paris, 1686 ; à Rouen, Robert de Rouves, 1612, etc.

1. Petite rivière qui coule à Nogent, arrosant les murs mêmes de la maison où, suivant la tradition, naquit notre poète.

2. « Recherchant ton Loir » s'applique à Ronsard, à qui cette pièce était primitivement dédiée. C'est l'Huisne, dans laquelle se jette le petit Ronne, qu'il eût fallu nommer pour désigner la rivière qui unit Nogent à La Ferté-Bernard, lieu de naissance de Robert Garnier.

Vne Limace, & l'emailler
Au compas, comme la Nature
En a tortillé la ceinture,
Comme au ply d'un petit cerceau
En bosse en a fait le vaisseau,
Le vaisseau que ie veus eslire
Pour le vanter dessus ma lyre.
C'est donc toy, cornu Limasson,
Qui veus entonner ma chanson,
C'est toy, c'est toy race cousine
De la brigade Titannine
Qui voulut écheler les cieux
Pour mettre en route les hauts Dieux.
Il t'en fouuient de l'entreprise,
Et de la victoire conquise
Contre vous, car le bras vangeur
De vostre sang fut le changeur.
Quand pour eternizer la gloire
De telle conquise victoire,
En signal du sot iugement
Qu'ils auoyent prins ensemblement,
D'oser egaler leur puissance
A l'immortelle resistance,
De leur harnois & de leurs os
Il en tira les Escargots,
Que voyez encor de la terre
Leur mere (moquant le tonnerre,
La corne droite, bien armés)
Contre le ciel naistre animés.
N'est-ce pas contre la tempeste
Que portez braue sur la teste
Le morion bien escaillé,
Bien cizelé, bien esmaillé,
Et comme race opiniastre
Qui cherchez encor à combatre

La marque des vieux fondemens
 Et les superbes baftimens?
 Grim pant amont pour faire eschelle,
 Pensant que soit la citadelle
 Dont Encelade foudroyé
 S'atterra menu poudroyé,
 Comme par l'esclat d'un tonnerre
 S'empoudre le bois & la pierre,
 Ou comme le flanc d'un rampart
 A coups de balle se depart?

Puis d'une deux-fois double corne,
 Braue, tu rampes sur la borne
 De quelque Olympe fourcilleux,
 Ou d'un Pelion orgueilleux,
 Semblant defier la menace
 De Iupiter par ton audace?

Mais, hélas! tout en un moment
 Au seul soupirer d'un doux vent,
 Tremblant de peur, ta laide trongne
 Dans sa coquille se renfrongne,
 Craignant le foudre punissant
 Que darde son bras rougissant.

O fotte race outreuidée,
 Que la fureur auoit guidée,
 Non la raison, pour aprocher
 Celui qui la fist rebucher
 D'un clin d'œil! telle est sa puissance
 Contre l'humaine outreuidance,
 Telle est la rigueur de ses mains
 Contre la force des humains.

Cela vraiment nous doit apprendre
 De n'oser iamais entreprendre,
 De n'oser iamais attenter
 Chose contraire à Iupiter.
 Où tendoit leur fotte auenture

Que pour combattre la Nature,
Qui par vn certain mouement
A fur nous tout commandement?
Auffi le fang, & le carnage
De leur fort, tefmoigne la rage,
La grand' colere & la fureur
De Bacchus braue auancoureur :
Quand à dos & teste baiffée,
En peau de lyon heriffée,
A coups d'ongles, à coups de dens,
Tout pelle-melle entra dedans,
Et de la rencontre premiere
S'attaque à l'apparence fiere
Du grand Rhete, qu'il repouffa
De tel effort qu'il l'enfonça,
Et mort estendu fur la place
Empoudra sa fanglante face,
Sans mille, aufquels pour s'approcher,
L'ame & le fang leur fist cracher.
Et c'est pourquoy, Pere indontable,
Ceste vermine miserable,
Pour plus traittrement se vanger,
Encor aujourd'huy vient ronger
L'efpoir & la vineufe attente
Du gemmeux bourgeon de ta plante.
Auffi pour te vanger ie veux
En faire vn sacrifice d'eux,
Dressant vn triomphe en memoire
De la braue & gente victoire,
Comme iadis s'enfanglanta
Le couteau du bouc, qui brouta
Le verd tendron de la ramee
Du beau fep de ta vigne ainee.
Tu feras donc vif arraché
Hors de la coque, & embroché

L'OMBRE.

A cest echallas pour trophee,
 Où pendra ta chair etouffée
 Dans la terre premierement,
 Qui produit tel enfantement
 Et telle outrageuse vermine
 Qui ronge la grappe Angevine.
 Tes armes ie les garderay,
 Et puis ie les derouïlleray,
 S'il te plaist, pour feruir d'augette,
 Garnier, à ta gente Alouëtte,
 Ou (si tu le veux ramager)
 A ton Rossignol passager,
 Qui d'vne vois doucement rare
 Pleure encor la couche barbare,
 L'outrage & le tort inhumain
 Que forfist la cruelle main
 Du traistre rauisseur Teree,
 Aux chastes feux de Cytheree.

L'OMBRE.

AV SEIGNEVR NICOLAS. (1)

ESTANT au frais de l'ombrage
 De cest ormeau reffrifé
 Sur les plis de son fueillage,
 D'vn beau sep fauorifé,

1. Secrétaire du Roi. La plupart des poètes de l'époque ont célébré ses vertus et ses bontés, et rendu hommage à la protection qu'il ne cessa d'accorder aux belles-lettres. Remy Belleau lui a dédié une de ses plus charmantes chansons (V. t. II, p. 301).

D'un beau sep qui l'entortille,
 Et qui de grace gentille
 A son tige eternisé :

Et prenant l'haleine douce
 D'un doux Zephyr voletant,
 Qui de mignarde secousse
 Un doux soupir va soufflant,
 Je suis contraint en échange
 De te chanter la louange
 De cest Ombre tremblotant.

Ombre gentil, qui moderes
 Sous vne fresche douceur
 Les plus ardantes coleres
 Du ciel, estant en chaleur,
 Et les plus chaudes haleines
 Que reçoivent point les plaines
 Du Soleil en son ardeur.

D'une couleur ombrageuse,
 Tu contrefais le portrait
 Que la main industrieuse
 De la Nature portrait :
 Tu contrefais en nuage,
 De tout aparant visage,
 D'un noir brun, le premier trait.

C'est toy qui retiens en bride
 Des heures le glissant pas,
 Et l'inconstance du vuyde
 Qui mesure aux compas :
 C'est toy qui brunis & voiles
 Le feu brillant des estoiles
 Qui rayonne contre bas.

C'est toy qui fais que la Lune
 Mene au galop ses moreaux
 Le long de la lisse brune,
 Claire de mille flambeaux :
 C'est toy qui de main maîtresse
 Pousse' auant la blonde tresse
 Du Soleil au fond des eaux.

C'est toy qui sur l'herbelette
 De ton Esté froidureux,
 Entens la douce mufette
 Et les discours amoureux
 Du berger à la bergere,
 Lors que la Chienne en colere
 Rend ses abois chaloureux.

Ombre frais ie te falûe,
 Ie te falûe, ô l'honneur
 De la criniere fueillûe
 Des bois, & de la fraicheur,
 Et des antres solitaires,
 Les plus loyaux secretaires
 De ma plaintiue langueur.

 LA TORTVE.

A NICOLAS GOVLET, (1)
 Procureur du Roy à Chartres.

Pvis que ie chante en ton honneur,
 A tout le moins presse faueur

1. Avant d'être procureur du Roi à Chartres, Nicolas Goulet,

Aux cordes fourdes de ma lyre,
 Neueu d'Atlas, qu'ell' puisse dire
 Le fort estrange, à ceste fois,
 Des nerfs animez de tes doigts
 Dessus l'escaille decharnee
 De la Tortue emmaifonnee,
 Qui seiche vne autre ame receut
 Si tost que ton œil l'aperceut :
 Change heureux ! plus noble que celle
 Qui n'estoit autre que mortelle,
 Et qui ne seruoit que d'apas
 Aux pauvres mortels d'icy bas :
 Mais qui depuis (grande merueille)
 A debouché la fourde oreille
 Des bois, des roches & des mons,
 A la cadance de ses fons.

Sus donc, Muse, qu'on s'éuertue
 A bien chanter vne Tortue,
 L'esmail & le compartiment
 De son mobile bastiment.

Gentil ourage de Nature
 En si bigearre creature,
 Au muse & au pied serpentin
 Tapi sous le caue argentin
 D'une oualle, en vouête escaillee,
 L'une en l'autre si bien taillee,
 Que le burin industrieux
 N'en peut aprocher de son mieux.

Aussi la Cyprine Deesse
 Frifant l'or de sa blonde tresse,

nogentais, avait été procureur fiscal de la baronnie de Nogent. C'est en cette qualité qu'on le voit assister à la rédaction des Coutumes du Perche, et célébrer cette grande assemblée provinciale avec Belleau, Nicolas et Gerard Denisot, Daurat et une foule d'autres beaux esprits.

Lors qu'elle se veit en naissant
 Dans les replis d'un flot glissant,
 La choisit pour barque hôtelière
 Et pour fidelle bastelière,
 Laissant rotiller au fond des eaux
 Les ancres, appuis des vaisseaux,
 Pour tenir la route en Cytheres
 Dessus les rides marinières,
 Où sans tourmente elle aborda,
 Et, Dame, son regne y fonda.

O vrayment heureuse coquille,
 Qui receus l'escumière fille
 En si piteux enfantement !
 Ayant d'amoureux sentiment
 Et de pitié plus que la mère,
 Plus que la troupe marinière,
 Plus que la croupe des daulphins,
 Et plus que tous les Dieux marins.

Je diray Venus entachée
 Du surnom d'ingrate, attachée
 S'elle ne t'a dans l'azur des cieux
 Entre les flambeaux radieux,
 Toy qui l'afranchis de la rage
 Des flots, & du cruel orage
 Des vents à l'enuy obtenez,
 Contre sa mère mutinez :
 Toy qui tiens sous la double ecorce
 D'un petit animant la force,
 Pour le plus braue & le plus fier
 De tous animaux défier.

Or qu'il ait la peau serpentine,
 L'ongle & la queue lezardine,
 Si n'a-t-il rien de venimeux,
 Ny rien que le serpent hayneux.
 Ne guarist-il pas la morsure

D'aspics noirs, de sa charnure,
Et le pipeur aveuglement
De tout magique enchantement?
Son sang éclaircist le nuage
Des yeux & polist le visage,
Son sang vermeillonne le teint
De fièvre ou de langueur esteint,
Tant sa nature est amoureuse
De nostre race langoureuse!

Pourquoy charge-elle sur le dos
L'assurance de son repos,
En sa petite maisonnette,
En sa petite boytelette?
N'est-ce à fin de nous contenter
En nostre maison, sans tenter
Mille maux que l'heure importune
A pour guidon de la fortune,
Mille maux & mille dangers
Qu'encourons es lieux estrangers?
Sans encor irriter les ondes
Des mers horriblement profondes?
Sans fouiller dans le sable encor
Des Indes, les perles & l'or?
Sans s'acheter d'une brauade
En combat, ou en embuscade,
Panché sur selle & le front bas,
Coups de masse ou de coutelas?

Aprenons de nostre maistresse,
Nostre mere, nostre Deesse,
Nature, qui ne braffe rien
Qui ne se tourne en nostre bien.
Mais las! chetive race d'hommes,
A peine sçauons qui nous sommes,
Ny quel est l'ombre des desseins
De Dieu, en l'œuvre de ses mains.

Le marcher lent de ceste beste,
 N'est-ce à fin que l'esprit arreste
 La course des affections
 De nos bouillantes passions?

Donques regardons que l'ouurage
 De Dieu, n'est pour flatter l'vfrage
 De nostre pallais desgouté
 Seulement, ains que sa bonté
 Nous graue par ces creatures
 Le pourtrait de ses escritures,
 Non pas les noms tant seulement
 Pour nous en seruir d'ornement.

Va donc sans te haster, mignone,
 Au lieu où tout l'honneur seiourne
 De ton mefnage, & tout le beau
 De ta coquille & de ta peau
 En petits astres marquettee,
 Mise sous la voûte argentee
 De ce bastiment releué
 En bosse, & dessus engraué :
 C'est dedans la maison honneste
 De mon Goulet, qui ia s'apreste
 A te dresser dans le contour
 De son iardin, vn beau seiour,
 Parmy les perlettes roulantes
 Dessus les herbes verdoyantes,
 Parmy le basme & les odeurs,
 Et l'email de cent mille fleurs.

Puis si l'aller te donne peine,
 Il te promet vne fontaine
 Viuante en crystal dous-coulant
 Dessus le sable sautelant :
 Car ton naturel est propice
 A faire l'vn & l'autre office.

Estant là, n'ayes plus de peur

De choir sur le roc, ny frayeur
 De la violente gliffade
 De l'aigle, ny de son onglade,
 Ou qu'en ta cheute le destin
 D'un autre Eſchille foit la fin.

LE VER LVISANT DE NVICT.

A GVILLAVME AVBERT. (1)

IAMAS ne se puisse laſſer
 Ma Muſe de chanter la gloire
 D'un Ver petit, dont la memoire
 Jamais ne se puisse effacer :
 D'un Ver petit, d'un Ver luifant,
 D'un Ver fous la noire carriere
 Du ciel, qui rend vne lumiere
 De fon feu le ciel meſprifant.
 Vne lumiere qui reluit
 Au foir, ſur l'herbe rouſoyante,
 Comme la treſſe rayonnante
 De la courriere de la nuit.
 D'un Ver tapi fous les buiffons,
 Qui au laboureur prophetiſe

1. Guillaume Aubert, ſieur de Maſſoignes, né à Poitiers en 1534, avocat au parlement de Paris, puis avocat général à la Cour des aides, avoit acquis dans ſes fonctions plus de réputation que de fortune. Il paſſoit, ſuivant Lacroix du Maine, pour l'un des hommes les plus ſavants et les plus éloquents de ſon temps. On a de Guillaume Aubert pluſieurs poéſies latines, puis quelques pièces dédiées à ſes amis, à du Bellay notamment ; il a traduit de l'eſpagnol le douzième livre d'Amadis de Gaule et avoit commencé, ſans avoir pu y mettre la dernière main, une Hiſtoire de France depuis l'époque des Croiſades. Il mourut en 1596.

Qu'il faut que pour faucher aguise
 Sa faux, & face les moissons.
 Gentil prophete & bien apris,
 Apris de Dieu qui te fait naistre
 Non pour neant, ains pour accroistre
 Sa grandeur dedans nos esprits!
 Et pour montrer au laboureur
 Qu'il a son ciel dessus la terre,
 Sans que son œil vaguement erre
 En haut pour apprendre le heur
 Ou de la teste du Toreau,
 Ou du Cancre, ou du Capricorne,
 Ou du Bellier qui de sa corne
 Donne ouerture au temps nouveau.
 Vrayment tu te dois bien vanter
 Estre seul ayant la poitrine
 Pleine d'une humeur crystaline
 Qui te fait voir, & fouhaiter
 Des petits enfans feulement,
 Ou pour te montrer à leur pere,
 Ou te pendre au sein de leur mere
 Pour lustre, comme vn diamant.
 Vy donc, & que le pas diuers
 Du pié passager ne t'offense,
 Et pour ta plus seure defense
 Choisi le fort des buiffons vers.

 LA CERISE.

A PIERRE DE RONSARD.

C'EST à vous de chanter les fleurs,
 Les bourgeons & les espis meurs,

Le doux gazotillis des fontaines,
Et le bigarrement des plaines,
Qui estes les plus fauoris
D'Apollon & les mieux appris :
Quant à moy, rien plus ie n'attente
Sinon chanter l'honneur de l'ente
De la Cerise & fon beau teint,
Dont celuy de m'amie est teint.

En ce fameux & bon vieil âge,
Auant que le fils eut partage
Auec le pere, & que les Dieux
Viuoient esgaux dedans les cieus,
Leur œil & leur main pitoyable
De nostre race miserable,
Rechercha les inuentions
Pour adoucir nos passions :
Car au lieu du commun breuuage
Qu'auions à la beste sauuage,
Bacchus pressura des raisins
Le germe sacré des bons vins.

Cerés changea la nourriture
De ceste brutale pasture
De glans broyez en espis vers,
Secours pour ce grand vniuers :
Car si tost que sa main heureuse
Eut renuerfé la motte oyseuse
Qui iamais n'auoit rien produit,
Soudain nous prodigua son fruit.

Encor la poutre Pelienne
N'auoit la frayeur Oceanne
Dedaigné, ny la toile aux flots
N'aux vents n'auoit tourné le dos,
Sans toy Pallas, qui la premiere
Tranchas l'eschine marinere,
Vogant l'esperance au danger

Pour tirer l'or de l'étranger,
 Rapportant la fusille sacrée
 Que ta cité tint encoffrée
 Si long temps, dont creut le bon heur
 Et de la vie, & de l'honneur.

Iupiter pour le plus propice
 A charpenter vn edifice
 Le cheſne branchu de terra,
 Et puis Apollon enſerra
 Les doctes frons de la ramee
 Verdoyante en ſa mieux aimée :
 Bref il n'y eut celuy des Dieux
 Qu'à chercher ne fuſt curieux
 Quelque bien pour l'humaine race,
 Tant alors eſtoit en ſa grace.

Quoy voyant le Dieu iardinier,
 Le foreſtier, le montagnier,
 La main ſur l'œil penſe & repenſe
 De quelle plus douce ſemence,
 Et de quel fruit plus faouereux
 Rendroit ſon iardin amoureux.

Ayant conſulté la Nature,
 Qui bouchoit encor l'ouuerture
 D'vn germeux pepinier vaiſſeau,
 Où giſoit le germe nouveau
 De toute l'eſpece des choſes
 Au fond ſecretement encloſes,
 Print la Ceriſe, & tout diuin
 La planta dedans ſon iardin,
 Et l'enta comme la ſeconde
 Pour l'entretien de ce bas monde.
 Puis auſſi toſt que ce doux fruit
 Hors de la terre fut produit,
 Les neuf Sœurs filles immortelles
 De Iupiter, femmes, pucelles,

Y coururent pour en taster,
Pour en cueillir, pour en porter
Leur plein giron, si que leur bande
En deuint tellement friande,
Que mesme lunon mille fois
S'escartant feule par les bois,
Laiifa le gouft de fon breuage
Pour en choisir à fon viage,
Pour en auoir en fa maison
En tout temps & toute faifon :
Ainsi la nouueauté martyre
Doucement le cœur qu'elle attire.

Bref ce pauure Dieu fut contraint,
Se voyant piller en ce point,
Serrer son huis, & de mettre ordre
A ce pillage, à ce defordre,
A ce foudain desbordement
Que ces Dames nouuellement,
Par ne fçay quelle friandife,
Auoyent commis en la furprife
De fon iardin. Mais l'on voit bien
Que dans ce monde n'y a rien
Que fans art la Nature ouuriere
Ne face, ou donne la maniere
De le bien faire. Or peu à peu
Ce fruit par tout le monde est creu,
Si bien qu'il meritoit l'estime
Comme premier, d'estre le prime :
Et comme l'astre de la nuit
Entre les moindres feux reluit,
Ou comme la grand' mer surpasse
Les flancs de la riuiere basse,
Ainsi le ius & la douceur,
La beauté, le gouft, la couleur
De la Cerife tant feconde,

Passe les autres fruits du monde.

Sus donc Deesses iardinieres,
Nymphes fruitieres, cerisieres,
Sus donc, des vers foupirez moy
Pour la vanter comme ie doy.

Rien ne se trouue plus semblable
Au cours de la Lune muable,
Rien plus n'imite son labeur
Que ce fruit, auant qu'il soit meur.

Tantost palle, tantost vermeille,
Tantost vers la terre fommeille,
Tantost au ciel leue son cours,
Tantost vieillist en son decours.
Quand le Soleil motille sa treffe
Dans l'Ocean, elle se dresse :

Le iour, la nuit egalement
Ell' prend teinture en vn moment.

Ainsi ce doux fruit prend naissance,
Prend sa rondeur, prend sa croissance,
Prend le beau vermeillon qui teint
La couleur palle de son teint.

O sage & gentille Nature,
Qui contrains deffous la closture
D'vne tant delicate peau,
Vne gelee, vne douce eau,
Vne eau confitte, vne eau succree,
Vne glere si bien ferree
De petits rameux entrelas,
Qu'à bon droit l'on ne diroit pas
Que la Nature bien apprise
N'eust beaucoup plus en la Cerise
Pris de plaisir, qu'en autre fruit
Que de sa grace nous produit.

A-t-elle pas en sauuegarde
De son espee, mis en garde

Le noyau dans vn offelet,
 Dedans vn vase rondelet,
 Clos, ferré dans vne vouture
 Faitte en si iuste architecture,
 Que rien ne semble imiter mieux
 Ce grand tour surpandu des cieux?

Les autres fruits en leur femence
 Retiennent vne mesme essence,
 Mesme ius & mesme couleur,
 Mesme bourgeon & mesme fleur :
 Mais la Cerise verdelette,
 Palle, vermeille, rondelette,
 La Cerise & le cerisier,
 La merise & le merisier,
 (Que l'aime autant qu'aime ma dame
 Le foing qu'elle donne à mon ame,
 Que la rose aime le matin
 Et la pucelle son tetin)
 Est en liqueur plus differente
 Que la marine en sa tourmente,
 En son teint plus que l'arc en ciel,
 En douceur plus que le roux miel.

L'une est pour adoucir doucette,
 L'autre pour enaigrir aigrette,
 Seche-freche pour moderer,
 Aigre-douce pour temperer
 L'aigreur & la douceur ensemble
 Du sieureux alteré qui tremble :
 Brief elle a mille allegemens
 A mille dangereux tourmens.

Ou soit que meure sur la branche
 En son coural elle se panche,
 Ou soit qu'en l'arriere saison,
 Cuitte se garde en la maison,
 Ou bien confite, elle recree

L'estomac d'une humeur fœcée,
 Donnant au fain contentement
 Et au malade assègement.

Mon Dieu, mon Dieu, quel plaisir est-ce,
 Accompagné de sa maîtresse,
 Librement à l'ombre se voir
 D'un cerifier, & de s'asseoir
 Dessus l'herbe encor blondissante
 D'une perlette roufoyante ?
 Et de main forte rabaïsser
 Vne branche, pour luy laisser
 Cueillir de sa léure tendrette
 La Cerise encor verdelette ?

Puis apres, de la mesme main,
 Doucement descouvrir son sein,
 Pour baiser la sienne iumelle
 De sa ronde & blanche mamelle ?

Puis luy dire en la baisottant,
 La caressant, la mignottant :
 Cachez vostre beau sein, mignonne,
 Cachez, cachez, las ! il m'étonne,
 Ia me faisant mort deuenir
 Par l'outrage d'un fouuenir
 Que i'ay de ce marbre qui tremble,
 De ceste Cerise, qui semble
 Rougir sur vn mont iumelet
 Fait de deux demi-rons de lait,
 Par qui ma liberté rauie
 Dedaigne maintenant la vie,
 Par qui ie cesse de fonner
 Celle que ie te veux donner,
 Mon Ronfard, or que redeuable
 Ie te fois, si suis-ie excusable
 Par vne extreme affection
 D'auoir changé de passion :

Mais en meilleure fouenance
Ne pouvoit tomber ma cadance,
Pour adoucir le contre-fon
De ma rude & longue chanfon.

Si l'auras-tu, mais ie t'affeure
Qu'ell' n'est pas encor assez meure,
Elle sent encor la verdeur,
N'ayant ny le teint, ny l'odeur :
Mais pour tromper la pourriture,
S'il te plaît, par la confiture
De ton saint miel Hymettien,
Et du crystal Pegasus
Qui fort de ta bouche sacree,
Tu la rendras toute sucee,
A fin que par toy meurissant
On ne la trouue pourrissant.

Si tu le fais, ie n'ay pas crainte
Ny des frimas, ny de l'atteinte
Des coups d'vn orage gresleux,
Ny da ronge-tout orgueilleux,
Ny d'vne mordante gelee,
Ny de la gourmande volee
D'vn noir escadron d'estourneaux,
Ny du bec des petits moineaux.

Telle qu'elle est, ie te la donne
D'aussi bon cœur que ta mignonne
T'en a plusieurs fois enuoyé
Pour ton estomach deuoyé
D'estre courbé dessus le liure,
Pour la faire à iamais reuiure.

LES CORNES.

OR fus, Compere, iusque ici
 Portez ombragé le fourci
 D'vn panache qu'avez en teste,
 Et puis maintenant ceste creste
 Qui vous repaissoit de plaisir
 Vous cause vn nouveau desplaisir.
 Vrayment ie voudrois bien cognoistre
 Qui est cil qui vous fait paroistre
 Que c'est vergongne le porter.
 Clairement il se peut vanter
 Estre vn grand sot, & fust-ce mesme
 Vn Platon, & vous sot extrême,
 Pardonnez-le moy, de penser
 Que cela vous puisse offenser.

Mais quoy? n'est-ce grande merueille
 Que le sourd mesme ouure l'oreille
 Au son de ce venteux honneur,
 Sans cognoistre si sa grandeur
 Soit ou d'vn homme ou d'vne beste?
 Et à ce ton esprit s'arreste
 Comme vn autre, Compere dous?

Est-ce chose estrange entre nous,
 Entre nous de porter des cornes?
 Et vrayment si peu hors des bornes
 De raison, que mesme les Dieux
 Les ont en honneur dans les cieus.

Iupiter amoureux d'Europe,
 Epris de la belle Antiope,
 Changea-il pas de poil, de peau,
 Pour l'vne se faifant toreau,
 Et pour l'autre vn cornu satyre,

Pour mieux déguiser son martyre?
Luy-même au secours Lybien
Inuoqué, pour trouver moyen
De les porter (ô cas étrange!)
En belier ce grand Dieu se change.

Quoy? la chéure qui l'alaita,
Qui le nourrit, qui le traita,
La féconde chéure Amalthee,
Auoit-ell' pas la corne entee
Sur le fuc? & le cuiffe-né
A-t-il pas le front encorné,
Encorné d'une corne iffante
Encor de son feu rougiffante?

D'une corne à la pointe d'or,
Là bas qui fist brauade encor
Au portier à trongne mafine,
Après la route Gigantine?

Le plus bel autel ancien
Que iamais eut le Delien,
Estoit-il fait d'autre artifice
Que d'un enrichi frontispice
De cornes mifes d'un beau ranc?

Et la Deesse qui respand
Et verfe aux hommes la richesse
D'une tant prodigue largesse,
Tient-elle pas entre fes dois
La riche corne d'Achelois?
Des Nymphes auffi toft facree
Qu'ell' fut bronchant deracinee
Par Hercule, qui cognoiffait
Le toreau qui la nourriffait,
Honteux qui cele encor fa perte
De ioncs & de roufeaux couuerte?

La belle emprise de lafon
Fut-elle pas pour la toifon

D'un bellier à laine frisée
Jusques à la corne dorée?

Et si tu veux lever les yeux,
Voy dedans la voûte des cieux
La Lune courbe qui chemine
D'une belle corne argentine.

Entre les signes de nos mois,
Pour le moins on en trouve trois
S'enorgueillissant d'une corne,
Le Tureau & le Capricorne,
Et le Bellier, à coups de cors,
A coups de front, qui tire hors
De cette grand' plaine estoillée
La faison de fleurs émaillée.

Regarde es humides cantons
De la marine les Tritons,
Les Dieux des coulantes rivières,
Tous n'ont-ils pas longues crinières
Tortés sur leurs fronts emmouffez?

Regarde les Dieux heriffez
Tapis en l'espace d'un bocage
Ou dans une grotte sauvage,
Les Faunes, Satyres, Cheurières,
Le Dieu fluteur, Dieu des bergers,
N'ont-ils pas la caboche armée
D'une longue & belle ramée?

Sonde, Compere, si tu veux
Jusques aux enfers ténébreux,
Pour voir une forêt branchue,
Une forêt toute fourchue
De cornes qui d'un branlement
Crolent le plus feur élément :
Et si soudain te vient en teste
Sortir hors de cette tempeste,
Voilà le Somme tout moiteux,

Tout engourdy, tout paresseux,
 Qui t'ouure vne porte secreete
 D'yuoire, & de corne prophete.
 Offroit-on les boucs, les aigneaux,
 Le fang des non tachez toreaux,
 Sur gazons faits d'herbes forcieres,
 S'ils n'auoyent les cornes entieres?

Le digne loyer des labeurs
 Qu'on donne aux tragiques fureurs,
 Est-il d'vn plus riche trophée
 Que d'vn bouc à corne etofée
 D'vn beau lierre verdoyant?

Voy vn escadron ondoyant
 De piquiers rangez en bataille,
 Est-il pas besoin qu'il se taille,
 Pour mieux garder l'ordre & le ranc,
 En cornes, en front & en flanc?

Et puis celles-là qui te croiffent,
 Choses d'estoupes te paroiffent.

L'Itale en defrobe son nom,
 La mer *Ægee* son furnom,
 Et son nom la pecune sainte
 Des animaux qui ont empreinte
 La corne sur leur front chenu,
 Sur leur front doublement cornu :
 Puis tu crois que soit peu de chose
 De l'usage qui s'en compose.

Les bouts sont encornez des arcs,
 Les bouts sont encornez des dars,
 La lanterne en est encornee,
 La patenostre en est tournee,
 Le cornet en prend sa rondeur,
 Et l'escritoire sa longueur,
 Et les pignes leur denteleure,
 Et leurs estuits leur encofreure,

Et mille autres commoditez
 Qu'on emprunte de leurs bontez,
 Que la raison ingenieuse
 A mis en main industrieuse
 Pour en façonner au compas
 Mille beautez qu'on ne sçait pas.

Et puis quelle en est la pratique
 Pour regir vne republicque,
 La cornette des aduocats,
 Et des docteurs, & des prelatz :
 Mille cornes par la campagne,
 Parmy les bois, sur la montagne,
 La cornemuse des bergers,
 La longue corne des vachers,
 Des chaffeurs la corne bruyante,
 La belle corniche regnante .
 Sur les palais audacieux,
 Et la licorne qui vaut mieux.

Bref ie croy que la terre baffe,
 Et tout ce que le ciel embrasse
 N'est qu'une composition,
 Qu'une certe confusion
 De cornes mifes en nature,
 Non les atomes d'Epicure.

Regarde au ciel, regarde en l'ær,
 Regarde en bas, regarde en mer,
 Iette l'œil sur toute la terre,
 Sur ce qui vit, sur ce qui erre,
 Et certes tu ne verras rien
 Qui puisse garder l'entretien
 De son estre, sans qu'il ne puisse
 Quelque traitt de la cornardise.

Et pourtant pour dire entre nous,
 Viuez, viuez, Compere dous,
 Viuez, viuez vostre bel âge,

Et mourez avec ce plumage
 Et ce bonnet empanaché,
 Puis que vous l'avez attaché
 A vostre front si proprement,
 Viuez, Compere, heureusement.

LE MVLET.

A MONSIEVR NICOLAS,

Secretaire du Roy.

Tv dis qu'il n'y a medecine,
 Charme, ny drogue, ny racine,
 Pour secher la fieureuse humeur,
 Qui puisse attiedir la chaleur
 Du sang qui bouft dedans tes veines,
 Ny qui puisse aliger tes peines
 Qu'vn Mulet, qui d'vn entrepas
 Doucement porte Nicolas :
 Qu'vn Mulet doux, & sans furie,
 Qu'vn Mulet pris de l'escurie
 De ce grand Roy : mais sçachant bien
 Qu'aisément on ne tire rien
 Des grands, qu'on ne l'achepte au double,
 Je te veux purger de ce trouble
 Qui te martelle, & qui veillant
 Et dormant te va trauaillant,
 N'imprimant en ta fantaisie
 Qu'vn Mulet, qu'vne frenaisie,
 Qui ne te fait imaginer
 Refuant que fantomes en l'ær
 Montez sur grands Mulets d'Auuergne.

Ou bien que ce soit pour épergne
 De trois chevaux qui coustent trop
 A nourrir, ou bien que le trot
 En soit plus doux, ou que leur amble
 Te soit agreable, il me semble
 Que pour effacer promptement
 Ce penser qui trop follement
 Te fait opiniatre attendre
 Ce Mulet que tu veux pretendre
 Auoir en don de nostre Roy,
 Pour te secourir, que ie doy
 T'enuoyer le mien que ma plume
 A ferré dessus mon enclume,
 Le mien que ma Muse a dressé,
 Qui n'est foulé, ny harassé :
 Le mien engraisié de mon stile
 Et sans bouchon, & sans estrille :
 Le mien qui pensé de la main
 Ne mange n'auoyne, ny foin,
 N'estant que l'image & la feinte,
 L'attente & l'esperance peinte
 D'un Mulet qu'on ne peut lier
 Ainsi qu'un autre au ratelier.
 Un Mulet fait de telle sorte;
 Au lieu de porter que l'on porte,
 Le vray fantosme d'un Mulet,
 Qui de laquais, ny de valet
 N'a besoin, tant la creature
 Est de gente & douce nature :
 Un Mulet gras & bien en point,
 Un Mulet que l'on ne voit point,
 Dont ne faut se tirer arriere
 Pour en euter le derriere.
 Beste gentille, en qui la peur
 N'entra iamais dedans le cuer,

Ny pour moulin, ny pour brouette,
 Pour pont de bois, ny pour charrette :
 Mulet fait de telle façon
 Qui court sans selle & sans arçon :
 Vn Mulet peint dedans le vuide
 Sans harnois, sans mors & sans bride.
 Race qui desrobbe le nom,
 Et l'estre du celeste Afnon
 Qui dessus la vase bourbeuse
 Passa la ieunesse flammeuse
 Du pere Bacchus affolé,
 Sans estre souillé ny mouillé,
 Recherchant les forests parlantes,
 Et le bruit des poïles mouuantes,
 Pour se rendre sain de l'humeur
 Dont lunon le mist en fureur,
 Ayant troublé sa fantaisie
 D'une ialouse frenaïsie.

Il n'est de ces Mulets hargneux,
 Acariaftres, & peureux,
 Ruans, mordans, tousiours en rage,
 A qui faudroit plus de cordage
 Pour tenir la teste & les piez,
 Qu'à çent nauires bien armez :
 Longs d'echine comme vne barque,
 Eflanquez, à qui l'on remarque
 Fort aisément par le trauers
 Des costes, ce grand vniuers,
 Comme on voit de nuit, allumee
 D'animaux l'escharpe animee
 Et mille flambeaux radieux
 Par l'azur crystalin des cieux :
 Ou comme au temps que l'on hyuerne,
 Par la corne d'une lanterne
 On voit la chandelle estoiler

Et les rayons estinceler.

Mulets qui ne font que momie,
 Carcasses d'une anatomie,
 Où vrayment sans fouiller les mains
 De leur sang, les profetes sains
 Pourroyent au trauers des iointures
 Predire les choses futures,
 Decourant le cueur fautelant,
 Le foye ou le poumon tremblant :
 Et par le reply des entrailles
 Prevoir les tristes funerailles,
 Et les euenemens douteux
 Deffus les peuples langoureux.
 Vieux Mulets qui deffus l'eschine
 Nourriffent plus de laine fine
 Que ne fait la peau d'un mouton,
 Plus de bourre & plus de cotton
 Qu'il ne faudroit pour l'embourreure
 De cent lodiers : mais l'encolleure,
 La grace & la beauté du mien,
 Maintenant que l'appelle tien,
 Te plaira fort, ie m'en affeure.

C'est vn Mulet qui a l'alleure
 Douce pour ne bouger d'un lieu,
 Et puis iamais on ne l'a veu
 Manger foin, paille ny aueine :
 Vn Mulet qui a longue haleine,
 Le pié seur, & ne bronche pas,
 Ne faifant iamais un faux pas.
 C'est le Mulet que ie t'enuoye :
 Puis que fortir par autre voye
 Tu ne peux de ce mal, reçoÿ
 Ce beau Mulet qui vient de moy :
 Puis chaffe la melancolie
 Et me charge la maladie

De ceste quarte, sur le dos
 De ce Mulet, pour ton repos,
 Afin qu'errante & vagabonde
 Visitant quelque nouveau monde,
 Elle s'esfrange deormais
 Et chez toy n'habite iamais.

 LE DESIR.

CELVY n'est pas heureux qui n'a ce qu'il desire,
 Mais bien-heureux celui qui ne desire pas
 Ce qu'il n'a point : l'un sert de gracieux appas
 Pour le contentement, & l'autre est vn martyr.

Desirer est tourment qui bruslant nous altere
 Et met en passion : donc ne desirer rien
 Hors de nostre pouuoir, viure content du sien,
 Ores qu'il fust petit, c'est fortune prospere.

Le Desir d'en auoir pouffe la nef en proye
 Du corsaire, des flots, des roches & des vents :
 Le Desir importun aux petits d'estre grands,
 Hors du commun sentier bien souuent les deuoye.

L'un poussé de l'honneur, par flateuse industrie
 Desire ambitieux sa fortune auancer :
 L'autre se voyant pauvre, à fin d'en amasser
 Trahist son Dieu, son Roy, son sang & sa patrie.

L'un pippé du Desir, seulement pour l'enuie
 Qu'il a de se gorger de quelque faux plaisir,
 En fin ne gaigne rien qu'un fascheux desplaisir,
 Perdant son heur, son temps, & bien souuent la vie.

L'vn pour se faire grand & redorer l'image
 A sa triste fortune, espoind de ceste ardeur,
 Soupire apres vn vent qui le plonge en erreur,
 Car le Desir n'est rien qu'vn perilleux orage.

L'autre esclau d'Amour, desirant l'auantage
 Qu'on espere en tirer, n'embrassant que le vent,
 Loyer de ses trauaux, est payé bien souuent
 D'vn refus, d'vn dédain & d'vn mauuais visage.

L'vn plein d'ambition, desireux de prestre
 Fauorit de son Roy, recherchant son bon-heur,
 Auancant sa fortune, auance son malheur,
 Pour auoir trop fondé le secret de son maistre.

Desirer est vn mal, qui vain nous enforcelle :
 C'est heur que de iouir, & non pas d'esperer :
 Embrasser l'incertain, & tousiours desirer
 Est vne passion qui nous met en ceruelle.

Bref le Desir n'est rien qu'ombre & que pur menfongé
 Qui trauaille nos sens d'vn charme ambitieux,
 Nous déguifant le faux pour le vray, qui nos yeux
 Va trompant tout ainsi que l'image d'vn songe.

 LA NVICT.

O vous Nuiçt, ó Nuiçt plus amoureuse,
 Plus claire & belle, & à moy plus heureuse,
 Que le beau iour, & plus chere cent fois,
 D'autant que moins, ó Nuiçt, ie t'esperois.
 Et vous, du ciel estoiles bien apprises
 A secourir les secrettes emprises

De mon amour, vous cachant dans les cieux
 Pour n'offenser l'ombre amy de mes yeux.

Et toy, ô fommeil secourable,

Fauorable,

Qui laiffas deux amants feulets,

Eueillez,

Tenant de la troupe laffee

L'œil & la paupiere prefsee

D'vn lien fi ferme & fi doux

Que ie fus inuifible à tous.

Porte benigne, ô porte trop aimable

Qui fans parler me fus fi fauorable

A l'entr'ouuir, qu'à peine l'entendit

Cil qui plus pres ton voisin se rendit.

Doux fouuenir trop incertain encore

S'il fonge ou non, quand celle que l'honore

Pour me baifer me retint embraffé,

Bouche fur bouche eftroitement prefsee.

O douce main gentille & belle,

Qui pres d'elle

Humble & fecrete me tiras.

O doux pas

Qui premiers tracerent l'entree!

O chambrette trop affeuree

D'elle, de l'Amour, & de moy,

Garde fidelle de ma foy.

O doux baifers, ô bras qui tindrent ferre

Le col, les flancs, plus fort que le Jierre

A petits nœux autour des arbriffeaux,

Ou que la vigne alentour des ormeaux!

O léuré douce où gouté l'ambrofie,

Et cent odeurs dont mon ame faifie

Se fentit lors d'vne extreme douceur!

O langue douce, ô trop celeste humeur,
 Qui sceut si bien les feux esteindre,
 Et contraindre
 Soudain de ramollir l'aigreur
 De mon cœur!
 O douce haleine soupirante
 Vne douceur plus odorante
 Que celle du phenix qui part
 Du nid où en mourant il ard.

O liêt heureux, l'vnique secretaire
 De mon plaisir & bien que ne puis taire,
 Qui me fis tel que ne fuis enuieux
 Sur le nectar, doux breuuage des Dieux.
 Liêt qui donnas en fin la iouissance;
 De mon travail heureuse recomanse :
 Liêt qui tremblas sous les plaifans trauaux,
 Sentant l'effort des amoureux aflaux.
 Vous, ministres de ma victoire,
 En memoire
 A iamais ie vous vanteray,
 Et diray
 Tes vertus, ô lampe secrette,
 Qui veillant avec moy seulette
 Fis part liberale à mes yeux
 Du bien qui me fist tant heureux.

Par toy doublé & par ta sainte flame
 Fut le plaisir dont s'enyura mon ame :
 Car le plaisir de l'amour n'est parfait,
 Qui fans lumiere en tenebres se fait.
 O quel plaisir sous ta clairté brunette
 Voir à fouhait vne beauté parfaite,
 Vn front d'yuoire, vn bel œil attirant!
 Voir d'vn beau sein le marbre soupirant,

Vne blonde tresse aneelee
 Crespelee :
 En double voûte le fourcy
 Raccourcy!
 Voir rougir les vermeilles roses
 Par dessus deux léures déclofes,
 Et de la bouche les presser
 Sans peur d'estimer l'offenser.

Voir vn gent corps qu'autre beauté n'egale,
 Où la faueur des Graces liberale,
 Des astres beaux, de nature, & des cieux,
 Prodiguement verferent tout leur mieux.
 Voir de sa face vne douceur qui emble
 L'vn de mes sens, à fin que tous ensemble
 Confusément cest heur ne prinrent pas
 Pour se fouler des amoureux appas.

Mais, Amour, pourquoy tes delices,
 Tes blandices
 S'escoulent vaines si foudain
 De ma main?
 Pourquoi courte la iouissance
 Traîne vne longue repentance
 D'auoir si peu goûté le bien
 Finissant qui s'escoule en rien?

Ialouse Aurore, & par trop enuieuse,
 Pourquoi fuis-tu la couchette amoureuse
 De ton vieillard, & me hastes le temps
 D'abandonner l'amoureux passetemps!
 Puisé-ie autant te porter de nuifance
 Que ie te hay : si ton vieillard t'offense,
 Cherche vn amy plus ieune & plus dispos,
 Et nous permets que viuions en repos.



DISCOVRS. (1)

CHANT DE TRIOMPHE

SVR LA VICTOIRE

EN LA BATAILLE DE MONCONTOVR. (2)

AV ROY.

CELVY qui contre son Prince
 Eleue le front trop haut,
 Et qui trouble sa prouince,
 En fin trebuche d'un faut,
 Et sent la iuste iustice
 De ce grand Dieu, punissant
 De son sceptre rougissant
 L'horreur de tout malefice.

1. Nous avons respecté les divisions indiquées par les premiers éditeurs, nous bornant à rassembler les pièces éparées classées dans un même genre.

2. Le 3 octobre 1669, entre le duc d'Anjou, frère du roi, et l'amiral de Coligny. Les poètes célébrèrent à l'envi la défaite des Huguenots; Ronsard nous dit que le duc d'Anjou apprit par cœur son hymne de victoire; celui de Belleau n'eut pas moins de succès, car, dit Colletet en faisant l'éloge de cette composition, « si je ne rapporte point icy un des vers de Belleau, » c'est que je les vois entre les mains de tout le monde, et que » je les crois aussey communs que l'eau mesme dont il porte le » nom. »

Au ciel loge vne Deesse
Pour les rebelles fureurs,
Qui de peine vangereffe
Punit les outrecuideurs,
Et fur la terre où nous sommes,
Punit ceux qui sans propos
Troublent le commun repos
Des Dieux, des lois, & des hommes.

Ce n'est legere entreprise
De s'attaquer à des Rois :
Toufiours Dieu les faourife,
Forge & trampe leur harnois :
Il les sacre, & les couronne,
De vaillance arme leur bras,
Il les anime aux combas,
Et la victoire il leur donne.

Les Rois ne font, comme on pense,
Eleuez de germe humain :
Il y a de la femence
Du fecond & large fein
Du ciel, puis Dieu sous sa targe
Les tient & clos & couuers,
Leur donnant de l'vniuers
Le maniment & la charge.

Aussi les fils de la terre
Voulans écheller les Dieux,
(Ruse nouvelle de guerre)
Entafferent iusqu'aux cieus
Monts fur monts, roches fur roches,
En grands bastions quarrez,
Pour combatre remparez,
Et mieux faire leurs approches.

Mais toute leur forteresse,
Si tost qu'on écaroucha,
Deffous la main donterresse
De Iupiter, trebucha,
Broyant menu comme poudre
Les membres de ces grands corps,
Rompus, brifez, noirs & morts
Sous les eclats de la foudre.

Ainsi les bouches mutines
De l'escadron Typhean,
Accablé fous les ruines
Des monts, au camp Phlegrean,
Souffient à chaudes haleines
Encore deffous les monts
Et le soufre, & les charbons,
Cruel tesmoin de leurs peines.

Quelle greffe, quel orage,
Dieux! quelle estrange fureur,
Quel affront, quel brigandage,
Quel massacre, quelle horreur,
Souffre nostre nourriciere
France, ia par tant d'hyuers
Portant ses deux flancs couuers
D'une vermine estrangere?

Forçant tous saincts priuileges,
Ils ont polu les saincts lieux,
Et de flammes sacrileges
Bruslé les maisons des Dieux :
Puis de cent cruautez rares
Deffous leurs glaiues bourreaux
Fait mille meurdres nouueaux,
Marque vrayment de barbares.

Ils ont de leurs mains brigantes
 Volé les temples sacrez,
 Et les ombres innocentes
 Des sepulchres empoudrez,
 Fait tradimens incroyables,
 Meurdres que ceux qui viendront
 Apres nous, point ne croiront,
 Tant ils font espouventables.

Ceste brigade animee
 Et de rage & de fureur,
 Courant fus à main armee
 Pour renuerfer le bon-heur
 Et le repos de la France,
 Pèut bien maintenant sentir
 Dedans l'ame vn repentir
 De sa folle outrecuidance.

Sus donc France ma nourrice,
 La perle & le petit œil
 Du monde, qu'on s'esfiouyffe!
 Auant, qu'on laisse le dueil,
 Qui desia par tant d'annees
 Flotte dessus ton beau chef,
 Dechiré pour le mechef
 Des cruelles Destinees.

Diray-ie les impostures
 Dont ils ont pipé les grans,
 Et les promesses pariures,
 Amorce des ignorans?
 Sans les entreprises folles
 Pour attirer l'estranger,
 Le Rhin, la Meuse & la mer
 Enyurez de leurs parolles?

Ceux qui fous l'Ourfe Germaine
 Sentent les mordans Hyuers,
 Et ces Rousseaux (1) dont l'areine
 Se renferme entre deux mers,
 Sont arriuez fecourables
 A cest escadron mutin,
 Pour auoir part au butin
 De ces troupes miserables.

Diray-ie les vieilles rufes
 De cest impudent fuyart,
 Le iargon, & les excufes
 Qu'il braffoit pour faire part
 A nostre Roy, dont la destre
 Luy fera sentir combien
 En fin on reçoit de bien
 Pour s'attaquer à son maistre.

Sus donc maintenant qu'on chante
 Les diuins honneurs des Dieux,
 Du Roy, du Frere, & qu'on vante
 Leurs beaux faiçts victorieux :
 Auec les Dieux ces deux Princes
 Ont defaiçt leurs ennemis,
 Vaincus, chaffez, & remis
 En liberté leurs Prouinces.

Le ciel se pare d'estoiles,
 Les montagnes de forefts,
 La mer de mats & de voiles,
 Et de peupliers les lieux frez :

1. L'armée des Calvinistes était en partie composée de Flamands, d'Allemands et d'Anglais : par rousseaux, le poète désigne les Anglais; on dit encore aujourd'hui les blonds habitants d'Albion.

Les Dieux n'ayment que la gloire,
Les fronts vaillants & guerriers
L'honneur des chastes lauriers,
Noble marque de victoire.

L'honneur donna la vaillance
A l'Amphitryonian,
De donter la violence
Du fier lyon Nemean,
Ieune encor, puis ses faits d'armes
Le mirent au rang des Dieux :
L'honneur guide dans les cieux
Les preux & vaillans gendarmes.

En sa ieunesse Alexandre,
Epoinçonné de l'honneur,
Courut l'Indois pour se rendre
De tout le monde vainqueur :
L'Arabe, & l'onde perleuse
Qui voit naistre le soleil,
Veit le superbe appareil
De sa main victorieuse.

Cil qui honore sa vie
Au prix d'une belle mort,
Ne porte iamais enuie
Aux ans : l'honneur est le fort
Qui rempare la proufnee.
Bref celui meurt bien-heureux
Qui ieune & cheualeureux
Verse son fang pour son Prince.

Aussi l'honneur a fait croistre
Le cœur à ce grand guerrier,
A ce grand Duc dont la destre

S'est acquise vn beau laurier,
 Pour honorer sa conqueste,
 Et couronner son beau front,
 Qui ieune a domté l'affront,
 Et l'horreur de la tempeste. (1)

Ainsi qu'on ne pouuoit croire .
 Qu'en son enfance Apollon
 Deust remporter la victoire
 Du serpent à l'œil felon,
 Qui trainoit (pesante charge)
 Vn grand ventre à dos rampant,
 Et couuroit plus d'vn arpant
 Deffous son écaille large.

Delphes reste espouuantee
 Voyant ce monstre abbatu
 Sous la ieunesse indomtee
 De ce Dieu, dont la vertu
 Fist lors clairement paroistre
 En ce combat furieux,
 Que cil qui se prend aux Dieux
 En fin tombe sous leur destre.

Ainsi nostre pauvre France
 Noire de pleurs, & de peur,
 Presque veufue d'esperance
 D'auoir iamais ce bonheur
 De voir esclarcir l'orage

1. Le duc d'Anjou comptait à peine dix-huit ans. Dans cette bataille figuraient, à la tête des deux armées, quatre princes du nom de Henri, dont le plus âgé n'avait pas dix-neuf ans : Henri de France, duc d'Anjou ; Henri de Lorraine, duc de Guise ; Henri de Bourbon, prince de Condé, et Henri de Bourbon, prince de Navarre et de Béarn, duc de Vendôme.

De ces vents feditieux,
Voit ce Duc victorieux
De ce grand monstre fauage.

Monstre qui de son haleine
Empoisonnoit l'air François,
Les eaux, les prez, & la plaine,
La mer, les monts, & les bois :
Dont la peste vniuerfelle
Desia rampoit par les champs,
Peste mesme que les grands
Nourriffoient deffous l'effelle.

Ny la vaillance Espagnolle,
Ny la main du fier Anglois,
Ny ceux qui deffous le pole
Ont endoffé le harnois,
Ny la ruse Piedmontoise,
Ny le guerrier Bourguignon,
Le Flament, ny le Breton,
Ny l'imposture Albigeoise,

N'ont iamais tenté de faire
La moindre des cruautez,
Que ce trouble populaire
A fait dedans nos citez :
Ny iamais tant outragee
Nostre France, à leur abort,
Qu'a fait le cruel effort
De ceste troupe enragee.

Entre l'une & l'autre riue,
Deffus la plaine de Gron,
De Touté & de la Diue,
Se rangent en escadron,

Enflez defia de la gloire :
 Mais, las ! ils ne ſçauoyent pas
 Que ce grand Dieu des combas
 Porte en fa main la victoire.

Là ces troupes fe font iointes :
 Mais les prophetes oyſeaux
 Ne branloyent leurs ailes peintes
 Sur le coulant des ruiſſeaux
 Pour le parti des rebelles :
 Car Dieu deſſous fa grand'main
 Conduifoit tout le deſſain,
 Et l'emprife des fidelles.

Et toy, qui es en partage,
 De Dieu, comme ſucceſſeur,
 Le bras, le cœur, & l'image
 Du pere, & l'heur & l'honneur,
 Et qui as fur la terrace
 Des murs foibles de Poitiers,
 Planté cent & cent lauriers,
 Vrais heritiers de ta race :

Qui forçant tous les deſaftres
 Du temps, braue as combatu
 Les foudres opiniaftres
 Du canon, par ta vertu :
 Puis deliurant la muraille
 De peur, de ſac, & de fain,
 Heureux te trouues foudain
 Au fort de ceſte bataille. (1)

1. L'auteur s'adreſſe ici à Henri de Guise qui ſoutint vaillamment le ſiège de Poitiers contre l'amiral de Coligny.

Où comme ce grand Achile
 Deffus le coulant des eaux
 De Scamandre, file-à-file
 Verfas hommes & cheuaux
 Dedans le fang qui ondoye
 A fiots pourprez par les chams,
 Remarquant tes ieunes ans
 D'vne chere & noble playe.

La terre tremble esbranlee
 Deffous l'effroyable horreur
 Des cheuaux, quand la meffee
 Commence entrer en fureur :
 Le ciel fremit de l'orage
 Des coups, des cris, & du fon,
 De la flamme & du canon
 Se braffe vn espais nuage.

Mars foudain laiffe la Thrace
 Pour voir ce cruel estour,
 Mais vefu d'vne autre grace
 Qu'il est pour faire l'amour,
 Quand de la léure doret
 De Venus au blanc tetin,
 Il prend vn baifer fucrin
 De fa bouchette pourpree.

La crefpine cheuelue
 De fon beau poil iauniffant
 Ne s'esgaroit crespelue
 Deffus fon col blanchiffant :
 Vn morion fur fa tefte,
 D'or fin brilloit flamboyant,
 Vn grand panache ondoyant
 Flottoit le long de la creffe :

Sa poitrine bien garnie
 D'un corcelet Lemnien,
 Le labeur & l'industrie
 Du Sterope-Eolien.
 Bref armé de telles armes
 Qu'il estoit, lors qu'il chaffa
 Du ciel & qu'il terrassa
 Les corps de ces fiers gendarmes.

Puis s'efflance sur la croupe
 Du courfier du grand vainqueur,
 Le duc d'Aniou, à la troupe
 Donnant la force & le cueur.
 « Charge (dit-il à ce Prince) :
 Les armes que j'ay au poing
 Prennent aujourdhuy le foing
 Du Roy, & de sa Prouince.

» Que les troupes blanchiffantes (1)
 De cest escadron mutin,
 Soient teintes de mains sanglantes :
 Ils vont contre le Destin.
 La cause fait les alarmes :
 Iuste, elle donne le cueur :
 S'elle est iniuste, la peur
 Du poing fait tomber les armes.

» Charge donq, le temps se passe :
 Moy qui mefnage le temps,
 Du Roy ie garde la place,

1. Mezeray rapporte que Coligny, hésitant à livrer bataille et voulant passer la Dive pendant la nuit, avait ordonné à ses troupes de revêtir leurs chemises par dessus leurs uniformes, afin de pouvoir se reconnaître; le poète fait ici allusion à cet étrange travestissement.

Et les lauriers triomphans. »
 Soudain à teste baiffée
 Il enfonce dans leurs rancs,
 Pefle-mefle entrant dedans,
 Et la troupe a renuerfée.

Comme la face doree
 De l'Aurore au char pourprin,
 Monfrant fa bouche facree
 Moitte encor du bain marin,
 Entre les autres lumieres
 Du ciel, marche flamboyant :
 Ainfi paroift foudroyant
 Ce Duc és troupes guerrieres :

Moiffonnant cefte vermine
 De Reiftres empiftolez, (1)
 Et la brigade mutine
 De leurs foldats euolez,
 D'vne main prompte & habile,
 A grans coups de coutelas,
 Ainfi que tombent à bas
 Les efpics fous la faucille.

La terre eft toute ionchee
 De corps naurez & fanglants,
 Bronchant la teste panchee,
 Effroyez des affaillants :
 Terre de fang enyuree
 Des corps nuds, qui fans tombeaux
 Seruent de gorge aux corbeaux,
 Aux chiens & loups de curee.

1. « La cavalerie françoife prenoit grand plaisir aux lances;
 » celle des reiftres aux pistolets, » lifons-nous encore dans
 Mezeray. De là l'expression : Reiftres empistolez.

Et croy que les Destinees
 Humaines ordonneront,
 Qu'apres de longues annees
 Ceux-là qui renuerferont
 Le champ qui ces corps enferre,
 Pleurant, maudiront les os,
 Qui ont banni de repos
 Le ciel, la mer & la terre.

Hors le coulant de ces ondes,
 Tiedes & rouges de sang,
 Les Nymphes aux tresses blondes
 Se montrent iusques au flanc,
 Chantant la victoire belle
 Autour de nos estendars,
 Marquant le dos des fuyars
 D'vne vergongne eternelle.

Ainsi tousiours la victoire,
 Mon Roy, sur tes estendars
 Se puiffe asseoir, & la gloire
 Sur le front de tes foudars :
 Et de son aile enuironne
 Ton Frere, ce grand guerrier,
 Et luy tresse de laurier
 Sur le chef vne couronne.

Ainsi te soyent fauorables
 Les Cieus, & les Dieux amis,
 Pour abaïsser secourables
 L'orgueil de tes ennemis :
 Ainsi tes beaux lis florissent
 Sous l'air d'vne douce paix,
 Et florissant à iamais
 Sous l'orage ne ternissent.

Pendant retourne ta face,
 Seigneur, & que ton oeil doux,
 Sous les torrens de ta grace
 Puisse escouler ton courroux,
 Retenant sous l'ordonnance
 De l'Eglise, & de ta loy,
 Le sceptre de nostre Roy,
 Ton nom, ton peuple, & ta France.

DICTAMEN METRIFICVM

DE BELLO HUGVENOTICO ET REISTORVM FIGLAMINE,

AD SODALES. (1)

TEMPVS erat quo Mars rubicundam sanguine
 spadam
 Ficcarat crocco, permutaratque botilla,
 Rôstabatque super lardum, vacuâdo barillos,
 Gaudebatque suum ad solem distendere ventrem,

1. Ce genre de poésie, assez justement oublié aujourd'hui, était fort en honneur au XVI^e siècle. Née en Italie, la poésie macaronique a conservé jusqu'au nom de son mets national (macaroni). Odaasi de Padoue passe pour en être le créateur. Après lui, Théophile Folengo, moine bénédictin de Mantoue, sous le nom de Merlin Coccaie; Antonius de Arena, gentilhomme provençal, composèrent dans ce genre plusieurs poèmes qui eurent un véritable succès. Rabelais a souvent transporté dans la prose française le style macaronique de la poésie italienne, mais c'est Remy Belleau qui se chargea de faire revivre ces facéties dans lesquelles il est resté maître. « Son poème est fort estimé par ceux qui s'y entendent, » dit dom Liron; « c'est un chef-d'œuvre du genre, » écrit le P. Nicéron; et de fait, si tout le sel dont Belleau a parsemé son burlesque récit n'est pas également fin, si de nombreux grains demanderaient à passer derechef par l'égrugeoir; si enfin, et ce serait le plus grave reproche à adresser à notre auteur, ses cyniques peintures excitent parfois

*Et conni (1) horridulum, Veneris gratare pilamen,
 Vulcanique super pileum attaccare penachium :
 Nam Iouis interea clochitans dum fulmen aguisat
 Et resonare facit patatic patatacque sonantes
 Enclumas, tornat candens dum forcipe ferrum
 Martellofque menat, celeres menat ille culatas
 Et forgeronis forgat duq cornua fronti,
 Sic tempus passabat ouans cornando bonhomum
 Artes oblitus folis, Diuumque brauadas,
 Non corcelletos, elmos, non amplius arma,
 Nil nisi de bocca Veneris Mars basia curat :*

le rire en jetant le sarcasme sur la victime, il ne sait pas moins, dans ses énergiques et mâles accents, fustiger rudement les excès des Reistres qui promenaient au nom de la religion le pillage et le meurtre à travers la France.

La charge de Belleau fut suivie d'une autre charge ayant pour titre : *Cacasanga reistro swisso Lanagenetorum*, per M. S. B. Lichardum, recatholicatum spaliporcinum poetam, farce à laquelle Et. Tabourot répondit sur le même ton.

En quelle année fut composé le *Dictamen metricum*? Probablement en 1570, alors que les Reistres, vaincus à Jarnac et à Moncontour, se débârdèrent pour se répandre dans le Poitou et l'Orléanais. Les premières impressions du *Dictamen*, in-4° et in-8°, ne portent ni lieu ni date; ce poème figure à la suite des éditions des Odes d'Anacréon, données par Robert Granjon, Paris, 1571, et par Nicolas Bonfons, Paris, 1574; on le trouve dans le deuxième tome des éditions posthumes. Réimprimé dans diverses éditions de l'Eschole de Salerne, trad. de J. de Milan (Paris, s. d., in-12, in-4°, 1653), on le voit également à la suite de la réimpression des poèmes macaroniques d'Arena (*stampatus in stampatura stampatorum*, 1670). Le *Dictamen metricum* a encore été inséré dans les œuvres du savant auteur allemand Genthe (Hall, 1829); dans celles de A. Cunningham d'Edimbourg (1801); de W. Sandys (Londres, 1831); M. Dellepierre, de Paris (1842); enfin M. Brunet, de Bordeaux, dans une remarquable étude sur Théophile Folengo (1862), ont donné de nombreux extraits du poème macaronique. N'oublions pas notre compatriote Thomassu, qui, dans ses *Recherches historiques sur Nogent-le-Rotrou* (Nogent, P. Gouverneur, 1832), a également imprimé ce poème tragico-comique.

1. *Et potta horridulum....* » dit l'éditeur de l'Eschole de Salerne (Paris, in-4°, 1653). Cette édition donne quelques variantes qui ne nous semblent pas heureuses et que nous négligeons en partie.

*Bafia quæ diuos faciunt penetrare cabaffum.
 Omnia ridebant securum, namque canailla
 Frantopinorum spoliata domumque reuerfa
 Agricolam aculeo tauros piccare finebat,
 Et cum musetta festis danfare diebus
 In rondum, umbroso patulæ sub tegmine fagi,
 Denique pastillos paruos tartafque coquebat
 Pax cælo delapsa, nouam sponsando brigatam.*

*Ceruellos hominum ecce venit piccare tauanus :
 Hunc muscam guespam veteres dixere vilani,
 Asper acerba sonans quo tota exterrita syluis
 Diffugiunt armenta : furit mugitibus æther
 Concussus, fratrum fremuerunt claustra minorum, (1)
 Ecce venit, veniensque replet tinnitibus vrbes :
 Infernus quid sit, paradifus, quidue diablus,
 Quidue fides, quid religio, quid denique cælum
 Omnes scire volunt, per psalmos, per catechismos
 Omnibus æternæ fitur spes vna salutis.
 Incagant primum Papæ, rubeisque capellis,
 Euesquis, pretris, paruos semando libellos,
 Succratis populumque rudem amorçando parollis,
 Postea sancta nimis, sed garrula predicantum
 Turba subit, qua turbidior non visitur vsquam,
 Infernum turbauit enim, cælumque solumque,
 Et dedit innumeros flammis, & piscibus escam.
 Nec pluris faciunt pantoufflam sacrosanctam,
 Quam faciunt veteres rognosa in calce sautas.
 Ah! pereat, cito sed pereat miserabilis ille
 Qui menat in Françam nigra de gente diablos
 Heu pistolliferos Reistros, traistrosque volores
 Qui pensant nostram in totum destrugere terram,
 Nunquam visa fuit canailla brigandior illa,*

1. Les trois vers qui précèdent manquent dans l'éd. de 1674 et dans celle de l'Eschole de Salerne.

Egorgant homines, spoliant, ferçantque puellas.
N'il nisi forestas (domscilia tuta brigantum)
Cherchant luce, tenent grandes sed nocte caminos.
Blasphemare Deum prlmis didicere parollis,
Arrestant homines, massacrant, inque riuieras
Nudos deiiciunt mortos, pascuntque grenouillas.
Pistollisque suis faciunt tremblare solieros.
Stellarum, mala razza virum, bona falsa diabli. (1)
Semper habent multo nigrantes puluere barbas,
Semper habent oculos colera, vinoque rubentes,
Lucentes bottas multa pinguedine lardi,
Et cum bandiera longos sine sine capellos
Nigra quibus pendet castrati pluma caponis.
Non guardant vnuquam dritto cum lumine quemquam,
Sed guardant in qua magazinum parte gubernet,
Siue ferat bursa, pourpointo, siue bragueta.
Relliquias rapiunt, mitras, crossasque doratas,
Platinaeque, cruceque, adamantas, iaspidas, aurum,
Veluceas cappas, & totum mobile Christi
De magnis festis, de viuus, deque trepassis.
Altaros, Christum spoliant, calicesque rapinant,
Eglisas fotosopra (a) ruunt, muroque ruinant,
Petra super petram vix vna aut altra remanft.
Omnia Sanctorum in pieffas stimulacra fracassant,
Permingunt fontes, benediãa, ciboria, missam,
Incagant pretris, monstrantque culamina Christo.
Dica ego suspirans, oculis lacrymantibus, omnes
Horribiles casus, quos in sacagamine vidi?

1. La version de l'Eschòle de Salerne est celle-ci :

Pistollisque suis faciunt tremblare solieros.
Stellarum mala razza virum bona falsa diabli
Semper habent.....

Solieros y est traduit par « les hommes seuls » et *stellarum* se rapporterait à *razza virum*, interprétation qui nous paraît fautive.

2. Sens dessus dessous.

*Vidi Sampietros, Crucifixos, Virgo-Marias,
Sebastianos, laceros crudeliter ora,
Ora manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.*

*Heu pietas, heu heu sacris compassio rebus!
Omnia diripiunt, vnguisque rapacibus ipsa
Condita de chaffis brulant ossamina ruptis
Aut procarefmo canibus rodenda relinquunt.
Ut solet incautos laniare famelicus agnos
Dente lupus, gaudetque satur de cæde recenti.
Coillones (1) sacros pretris, monachisque reuellunt,
Deque illis faciunt andouillas atque bodinos,
Aut ceruelassos pratiquo de more Milani.
Taillant auriculas, collo faciuntque cathenas,
Et sine rasouero rasclantque lauantque coronas,
Quam marquam vocitant maior quam bestia fecit,
Undos escoriant digitos, merdantque breuierum,
Et fœcunda premunt tractis genitoria cordis
Ut dicant vbi scutorum requiescat aceruus,
Factus de missis, de vespris, deque matinis,
De Christo, altarisque bona de messe coactus.*

*Heu poueros mortos de bieris deque sepulcris
Tirant, effossum vt possint pillare piumbum :
Spauantant homines oculis, goticisque parollis,
Et cum goth, stofh, trinh, viuos mortosque fatigant.
Hoc solamenter dicam: vidi ipse brigatam
Pretorum templi visis in limine Reistris
Concagare suas nimia formidine bragas.
Namque alij furnos, alij subiere latebras,
Marineras, caueas, puteos atque antra ferarum,
Et fugere procul, missa vesprisque reliâis,
Ut timidi fugiunt viso falcone canardi.
Nil illis troppo calidum, fredumme diablis,*

1. L'édition précitée porte *Testiculos*.

Omnia coniiiciunt carretis atque cauallis (a)
Chaudrones, pintas, plattos, rexacalda, salieras,
Landieros, brochas, lichefrittas, pottaque piffos,
Anea, cuprea, ferrea, lignem, denique totum,
Unum omnes mestierum agitant quo vita paratur,
Cun&a volant, ventremque replent de carne salata,
Edo&ti plenis animam tirare botillis
Et bene composito ri&tu imboccare barillos.
Hei mihi! quod vinum Francum tam vasta lauarit
Ora, fiti æterna flammisque voracibus vsa.
Ite ite ad Rheni fauces fitibunda propago,
Perpetuosque ignes liquidis extinguite lymphis.
Ite exficcatis vindemia chara tonellis,
Ite, nec in nostrum tam dulce recurrere vinum.
Festa dies aderat Martini semper equestris,
Cuius læua tenet chlamydem, premit altera spadam,
Hic caualierus eques gallanditer vsque cauallo
Infidet, auratis bardis, panachisque superbo,
Piaffam inter sanctos faciens, semperque paratus
Partem mantelli stropiato scindere diablò,
Hac quisque in cheram sese diffundit amicam :
N&amque omnes agitant conuiuia læta, probantque
Dolia perçando, caueis noua musta reclusis.
Istum namque diem passant genialiter omnes
Cum masquis centum, centumque momonibus auctum,
Festa sed infesti infestantur sacra mutini. (1)
N&am quis erit vere caldum qui dicet alarmum,
Cum mollinorum (populo trablante) rotantes
Plus centum tremulis flagrarent ignibus al&?

a. Var. (1574) :

Omnia coniiiciunt carrettis atque somieris

1. L'Eschole de Salerne dit *matini* (mastins).
 Ces douze vers qui précèdent manquent dans l'édit. de 1574.

*Courritur ad clochas, don don quæ sæpe frequētant?
 Toxinumque sonat, timidi trompetta villani,
 Et taborinorum plan plan, fara ramque tubarum
 Auditur per totam vrbem, fit clamor, & ingens
 Fit strepitus, populusque volās rareforqua frequentat,
 Pars animosa ruit, merdat pars altera braguas,
 Pars sentinellas ponit, guardaſque redoublat,
 Merces quiſque ſuas retrahit, ferratque botiquam,
 Eſcudos ferrat veteres, ferratque culamen,
 Merdoſas ferrantque nates animoſiter omnes :
 Sunt qui moſquettoſ, colourinas, paſſaulantes
 Supra parapettoſ, caſamattas, atque riparoſ
 Braquant, vt poſſint flammas depellere flammis.*

*Sic ita formicæ vadunt redeuntque frequenter
 Vidum portando ſpallis pro tempore fredo :
 Feruet opus, populusque niger noua grana ſoterrat.
 Briga fit armati populi, timor arma miniſtrat,
 Qui portat brocham, qui lançam, qui iauelinam,
 Hic pertuſanam, ſpadam groſſoſque petardoſ
 Veſtitoſ rouilla & cargatoſ ante mil annoſ.
 Hic barraſ aptat portis, armatque fenetraſ
 Magniſ ſaxorum cumuliſ, petriſque quadratiſ
 Et centum greſſiſ, lanterniſ, potaque piſſiſ,
 Quadrupedum quatiunt argentea ferra pauamen, (a)
 Moreque Sangeorgi courſieriſ atque roſſiniſ
 Nocturnuſ Guettuſ plateaſ galopando ſubintraſ,
 Donec fit iournuſ quo non iournalliſ alter.*

*Quod ſi iterum redeat, ciueſ iterumque laceſſat
 Seditio, inſcienciſ mutino brouillamine Françam,
 Forte quid expediat, ſocij, iam quæritiſ, iſtam
 Linquamuſ profugi patriam, natoſque, lareſque,*

a. Var. (Eſch. de Sal.) :

Quadrupedum iaciunt argentea ferra pauorem,

*Fana, lupisque rapacibus atque brigandis :
 Soulieris poudram secouemus, abire necesse est
 Quo noscumque ferant plantæ, quo pontus & Æter
 Nos vocat, ad ventum plumam iaciamus amici.
 Sed iuremus in hæc, currant prius in mare cerui,
 Et pisces boscos habitent, & flumina catti,
 Et Nostradamæ pritis altas Sequana turrets
 Exuperet, prius agna lupos, lanietque feroces,
 Quam nobis redeat redeundi sola voluntas.*

*Hinc procul, hinc igitur, procul hinc fugiamus amici,
 Inque nouas terras, Bresillum, seu Calicutum
 Emigremus subito fati melioribus acti,
 Albanos, Arabas, Parthos, gentemque Moresquam,
 Perliserosque maris campos, Indosue petamus,
 Qui procul hinc habitant extrema culamina mundi :
 Turget vbi semper muscatis vua racemis,
 Floret vbi semper muguetta, canella, giroflus,
 Magnaque formaio fresco montagna liquefcit,
 Albescunt vbi lacte nouo cita flumina semper
 Et mouchæmellis passim sua mella repandunt,
 Hic truncis vbi burra fluunt Vanuæa cauatis,
 Somnus vbi dulcis, requies vbi semper amœna,
 Prædica, nec certis, signoribus, atque prieris
 Suffarcita nouum sparfit fœcunda venenum,
 Nec catechismus adhuc nigri farina diabli,
 Seditiosa nimis, nec turba nefanda ministri,
 Qui manibus iunctis oculos ad sydera driffant
 Et male pognatam portant in pectore barbam,
 Ora melancolico pingentes illita plombo,
 Troublarunt nondum mutino troublamine gentem
 Caluinus, nec Beza sua duo vulnera terræ,
 Qui semauerunt pestem, cancrumque tenacem
 Fœlici nondum posuere cubilia terræ,
 Terræ vbi Lutheros, Zuinglieros, Anabaptistas,
 Albigeos, Nicolos, infanda nefandaque terris*

*N*omina, Huguenotico nunquam satiata veneno
*E*st audire nefas, illic namque omnia rident,
*R*idet humus, rident pueri, ridentque puellæ.
*I*llic namque canunt canones, atque sonetos,
*M*iscendo pressim lucantibus humida linguis
*O*scula, difficili faciles in amore minifros.
*H*ic lauros agitant verdos, herbasque nouellas
*V*enticuli molles, tepidi sufflaminis auræ :
*I*llic verdentes fagi, cedrique pinique
*L*argos protendant ramos, vmbraeque fugaces :
*N*on ibi villani focco; cultroque fatigant
*A*rua, iugo indomiti subeunt nec colla iuenci.
*S*emper enim non cultus ager sata læta raportat.
*N*on ibi spinosis buissonibus atra tumescit
*V*ipera, nec colubræ pando ventramine repunt :
*S*emper ibi sed grata quies & plena voluptas.
*N*on ibi bruslantur nimio calore Leonis
*A*rua, nec vrenti de sole creuata fatiscunt,
*N*ulla gregi clauelata nocet, fallaxque veneni
*H*erba, nec incanto nocet hic sorciera maligno,
*S*emper ibi ver perpetuum, semperque moratur
*A*lma quies, par imperium, forsque omnibus æqua.
*P*luraque fœlices mirabimur, hic vbi semper
*T*emperies æterna manet, cœlique solique.
*E*rgo migremus socij : nam Iuppiter illam
*S*ecreuit nobis patriam simulatque rigenti
*A*ere, dehinc multo rouillauit secula ferro.

ELECTION DE SA DEMEURE.

A AMADIS JAMIN. (1)

PUISQUE ma Maîtresse dédaigne
 L'honneur des bois (a), & la campagne,
 Puisque les terres bosselées,
 Et les ruisselets mouffelés,
 Le crystal des ondes sacrées,
 L'email des verdoyantes prées,
 La frayeur d'un antre fourchu,
 L'ombre d'un bocage branchu,
 Luy déplaisent, & que sa flame,
 Nourrice d'Amour, ne s'enflame

a. Var. (1574):

L'horreur des bois...

1. Tu n'es heureux, Jamin, pour estre seulement
 Le chéri d'Apollon et de sa chaste bande,
 Et pour estre appelé à cette faveur grande
 Que d'avoir de Ronsard le cœur entièrement...
 Mais ie te dy heureux d'autant que nostre France,
 Qui les gentils esprits bien rarement avance,
 T'ocillade, et te promet sa grace à l'avenir, etc.

Tel est l'éloge qu'en fait un de ses contemporains, Guillaume du Buys, élogé que la postérité ne s'est point refusée à consacrer.

Amadis Jamin était champenois, né à Chaource, à peu de distance de Troyes. Ses œuvres sont divisées en cinq livres et renferment, outre divers mélanges à l'adresse de Charles IX et des princes de la cour, un charmant petit poème sur la chasse.

Les vers d'Amadis Jamin ne s'élèvent pas à la hauteur de ceux du maître, mais on y trouve un rare parfum de naturel, de « douce franchise. »

Une première édition des œuvres de Jamin a été donnée par Robert Estienne (Paris, in-4°, 1575); elles furent encore réimprimées in-12, en 1579, Mamert Patisson, puis en 1582; enfin un second volume, presque exclusivement composé de poésies religieuses, parut en 1584 (Paris, in-12, Félix Le Mangnier).

En lieu folitaire & reclus :
 Quant à moy ie ne viuray plus
 Egaré loing du populaire
 Ny des citez, pour luy complaire,
 Aussi qu'en rien ne m'y desplaist
 D'autant que ie voy qu'il luy plaist.

Adieu donc garfes forestieres,
 Adieu pucelles fontaineres,
 Cheurepiés, Satyres cornus,
 Faunes, Sikains, & Dieux connus
 Non que de leur terre voisine,
 Et de l'innocente poitrine
 Du laboureur & du berger,
 Sans plus loing leur gloire estranger.

Adieu donc, puisque ma Maistresse
 Orphelins d'honneur vous delaisse,
 Detournant de vous ses beaux yeux,
 Ie croy qu'en l'obfcur de ces lieux
 Amour ne fait plus sa retraite,
 Mais que d'emprise plus secrette
 En quelque ville separé
 Loing de vous il s'est efgaré,
 Enyuré de la douce grace
 De celle qu'il fuit à la trace,
 Comme vn limier trouue difpos
 Le cerf craintif en son repos.
 Quant à ma Dame ie fçay bien
 Que plus n'y est, & fçay combien
 Maintenant elle vous dedaigne :
 Car elle s'est faiçte compaigne
 De Pallas Minerue aux yeux pers,
 Et moy l'une & l'autre ie fers.

O que i'estime estre barbare
 Celuy qui de son gré s'efgare
 Loing de ces deux diuinitez,

L'honneur des plus belles citez,
 A qui les champs maintenant plaifent,
 Maintenant les villes desplaifent,
 Seiour de l'Amour espineux,
 Et d'Apollon aux blonds cheveux.

Amour parle nostre langage,
 Amour archer n'est si fauage,
 Qu'il estoit lofs qu'il encordoit
 Son arc à peine, & s'abordoit
 Plus tost à quelque cueur champestre
 Qu'à cil qui le pouuoit cognoistre :
 Lors il n'auoit le bras archer
 Pour enfoncer, pour descocher,
 Et si n'auoit la main meurdriere
 Pour guider sa fleche legere
 A quelque cueur de blanc en blanc
 Traperçant l'vn & l'autre flanc,
 Enrouillant son arme mutine
 En sa force trop enfantine.

Il ne cognoissoit pas encor
 Qu'estoit celle à la pointe d'or,
 Et comme morne la plombée
 Restoit sur le refus courbée.
 Mais las maintenant quelle main .
 Il a pour enferrer vn sein,
 Et le troubler d'une tourmente
 Plus forte que celle qui vente
 Dessus la mer par tourbillons
 Raboteuse en mille fillons!
 Il ne va maintenant en queste
 Pour le bouvier, ny pour la beste,
 Mais bien pour triompher d'un cueur
 Braue, & pour se rendre vainqueur,
 Vainqueur non seulement des hommes,
 Mais des Dieux, dont fugets nous fomes.

Depuis qu'il commence à haüter
 Les villes & les frequenter,
 Il fent fa court, & fe deguife
 D'vn mafque artizan de feintife,
 Et n'a rien de ruftic en foy
 Qui tienne rigueur à fa loy.
 Il eft riche de courtoife,
 Ciuil, gaillard, fans ialoufie :
 Ou s'il en donne occafion,
 Pour eftaindre la paffion
 Il a la drogue & la racine
 Pour faire douce medecine,
 Et donner prompt allegement
 Par vn fecret enchantement.

Ha mon Dieu que ie reçoÿ d'aife
 Quand pour courir la viuë braife
 Et pour en cendre l'amortir,
 Je voy ma Maiftrefse fortir
 De fa maifon toute gaillarde,
 Et que d'vne alleure mignarde
 Semble me dresser les apas
 A la cadance de fes pas!
 Ou quand d'vne aiguille mignonne
 Deffus la gaze elle façonne,
 Ayant son paffereau mignon,
 Les douze lettres de fon nom,
 Ou quand par la troupe voisine
 Deuife auecques fa coufine,
 Par deffus toutes paroiffant,
 Comme on voit le premier croiffant
 Parmi le cryftal d'vne nuë
 Luire entre la troupe menuë
 Des aftres beaux : non de la voir
 Seulette aux champs, & receuoir
 Le froid, la pluye, & vagabonde

Griller sa chevelure blonde,
 Son front, sa delicate peau,
 Ses yeux, sa bouche, & son teint beau
 A la chaleur la plus ardante,
 La plus chaude & la plus botillante
 Que l'auanchien darde sur nous,
 Meu de colere & de courrous.

Ou soit que le fouillard autonome
 Nous fasche, ou que l'hyuer friffonne
 Jusque au foyer de la maison,
 Ou que la plus gaye saison
 D'vn œil roufoyant nous conuie,
 Je ne prendray iamais enuie,
 Voulant tousiours faire l'amour,
 Aux champs de faire long sejour.

Aussi Diane bien apprise
 Rougissoit du berger d'Amphryse
 Son frere, quand ell' le trouuoit
 Chargé d'vn faix qui le greuoit,
 Courant par la plaine brullante
 Apres vne fascheuse amante,
 Qui les pas en rien n'estimoit
 Du Dieu qui chaftement l'aymoit.

Combien de fois s'est courroucee
 Latone, de voir abaissée
 La maiesté de son fils beau,
 Pour estre garde d'vn troupeau?
 Voir sa perruque heriffée,
 Sa main poudreuse & creuassée,
 Bafané le fraiz de son teint,
 Du chaud ou de la bize atteint,
 Pour en vain fuyure vne cruelle,
 Farouche, rustique, & rebelle,
 Qui plus encor pour s'obstiner
 Ayma plustost s'enraciner

En laurier que d'estre suyuie
 D'un qui l'aymoit mieux que sa vie,
 Voulant pour la contenter mieux
 En faire vn autre dans les cieux?

Jamais Iunon ne fut faisie
 D'impatiente ialoufie
 Pour voir Iupiter amoureux
 En son theatre bien heureux :
 Mais bien pour le honteux eschange
 De sa grandeur en chose estrange,
 Oubliant son foudre vfité
 Tesmoing de sa diuinité,
 Oubliant sa destre puiffante
 D'éclair & de feu rougissante,
 Estrangeant l'honneur de sa peau
 En vn cygne ou en vn toreau,
 Pour pratiquer vne surprise
 Sur vne femme mal apprise.

Aussi depuis on n'a point veu
 Vn Mars, vn Iupiter efmeu
 D'amour rustiq, pour estre fable
 D'un populace miserable.
 Je sçay fort bien qu'ils l'ont appris
 Entre bouuiers, y ayant pris
 Vne premiere cognoissance
 D'Amour, dès leur petite enfance :
 Mais depuis que cette raifon
 Eut polli la rude raifon,
 Ayant fait leur aprantissage
 Au fond de quelque antre sauuage,
 Pour mieux pratiquer leurs amours
 Ils ont les villes & les courts.

Et quant à moy, puisque ma Dame
 Y fait seiour, & que sa flamme
 S'allume en moy de plus en plus,

I'y demourray tout le surplus
De mes ans, à fin que i'y serue
Amour, Apollon, & Minerus.

PRIERE A DIEU.

Sus fus, mon ame, auant, gaignons le port :
Nous sommes forts, car Dieu est nostre fort,
Bien assurez, car c'est nostre assurance,
Bien defendus, car c'est nostre defense,
Les membres siens, & luy est nostre chef
Qui nous retire & sauue de mechef,
Les enfans siens, & luy est nostre pere.
Sus donc, mon ame, auant, qu'on le reuere,
Et qu'en luy seul on fonde son espoir,
Et qu'à luy seul on rende le deuoir,
Soit du genoil, de l'œil ou de la teste,
Qu'à le seruir humblement on s'appreste :
Car à luy seul nous sommes seruiteurs,
Et à luy seul nous deuons tous honneurs.
C'est le Seigneur qui de là haut regarde
De cent flambeaux qu'il retient pour sa garde,
Et qui le ciel appelle pour tesmoin
De nos pechez qu'il regarde de loin.
Il a des yeux, & ne peut nostre offense
Estre cachee à sa grand' prouidence.
Sers-le donc feul, puis selon tes desirains
Il benira l'ouurage de tes mains,
Il benira toy, les tiens & ta race,
Et largement le thresor de sa grace
Il espandra sur la teste de ceux
Qui leur espoir cachent dedans les cieux :

Sur tous ceux-là qui sa grandeur admirent,
 Deffus ceux-là qui de bon cœur aspirent
 Deuers le ciel, gardant ses saintes loix
 En faourant le doux miel de sa voix.
 Car elle est douce & viuement empreinte
 Dedans nos cœurs : ceste parole sainte
 Feroit trembler le plus seur element,
 Ayant sur tous force & commandement.
 Elle a pouuoir d'abaiffer les montagnes
 Et de hausser les plus humbles campagnes,
 Voire amollir les costes des rochers :
 Ouy d'asseurer les timides nochers
 Pendus au dos des vagues de Neptune,
 Et de forcer les forces de Fortune :
 Ouy de pouuoir & fendre & renfermer
 Entre deux monts les grands flots de la mer,
 Et d'appaifer les ardantes coleres
 Et les arrefts des celestes lumieres ;
 Bref elle peut bouluerfer à l'enuers
 Les fondemens de ce grand vniuers.

Donc cil qui l'a au cœur & dans la bouche,
 Craindre ne doit que le malheur le touche,
 Craindre ne doit les couteaux ny les feux :
 Car il fait cheoir poil à poil nos cheueux.

Lors cognoifront tous les peuples estranges
 Que tu auras espandu tes louanges
 Le bras armé, la gloire & la grandeur
 Sous la iustice & le nom du Seigneur :
 Lors tu verras la celeste rosee
 Toufiours rouler sur la terre arrosée
 D'un beau printemps riche de cent couleurs,
 Et parfumé d'une moisson d'odeurs.
 Il haussera les cornes de ta gloire
 En tous endroits, en te donnant victoire
 Sur tous ceux-là qui feront ennemis

De toy, des tiens, & de tes chers amis.
 Loué de tous, ny mal-voulu d'aucun,
 Tu marcheras braue deuant chacun,
 Soit au fortir, soit à ton arriuee,
 Le sourci haut & la teste leuee,
 Multipliant nuit & iour à foison
 Tes biens aux champs, & dedans ta maison
 Tes boucs, tes bœufs, tes brèbis camufettes,
 Tes grains, tes fruits, ton miel & tes auettes :
 Armant tes champs de beaux épics grenus,
 Et non d'uraye ou de chardons menus,
 Il changera toute ton indigence
 En heur, en biens, & ruisseaux d'abondance.

Allant, courant, il benira tes pas :
 Il benira ton repos, ton repas,
 De iour, de nuit, & de main mefnagere
 Il fermera sur le soir ta paupiere,
 La défermant quand du marin seiour
 Le beau soleil aura tiré le iour :
 Il aura soin de ton petit mefnage,
 De tes enfans, de toy, de ton ouurage.

Doncques, Seigneur, monstre nous le sentier,
 Fay nous la voye & marche le premier :
 Sans toy, Seigneur, nous perdons esperance
 De nous trouuer sur le port d'affurance.
 Sois donc, Seigneur, la colonne de feu
 Qui conduisoit de nuit le peuple Hebreu :
 Sois nous, Seigneur, la colonne chenué
 Qui les guidoit sous l'espais de la nué
 Durant le iour, à fin que tes enfans
 Puissent entrer, du malin trionfans,
 Au beau seiour de la terré promise
 A Israël, la force de Moyse.

A L'AMOUR.

TA fleche, ton arc me desplaist,
 Ton aigre-dous plus ne me plaist,
 Amour, si i'estois en galere
 Plus d'heur i'aurois estant forcere,
 Que de voir à chaque moment
 En moy naistre vn nouveau tourment.
 Je suis lassé d'estre à la touche,
 J'ay tousiours le fiel en la bouche,
 J'ay tousiours les piez enchainez,
 Les membres rompus & gesnez
 De fuyure l'ombre de tes pas
 Sous l'amorce de tes appas.
 Plus je ne vais à tes brisees,
 Ny par tes flammes attisees,
 Affranchi de ta passion,
 Morte est en moy l'affection
 Qui brusloit la tendre ieunesse
 De mon cœur, & de sa maistresse.

Or va donc en Gnide, ou Paphon,
 Euolé plaisantin boufon :
 Va donc, & le reste empoisonne
 Du ciel, & de çà bas moissonne
 Les cœurs de la flamme qui part
 Du fer acéré de ton dard.

Mais ores me vient aux oreilles
 Je ne sçay quoy de tes merueilles,
 Je ne sçay quelle baye encor
 De fleches à la pointe d'or,
 Et mille & mille autres volees
 De rebouchantes & plumbees :
 Et bref vn discours enuieux
 D'auoir mesme esclaué les Dieux

Sous le ioug : mais si i'ay memoire,
 Voy la brauc & gente victoire,
 Quand ton pere au bras rougissant
 Sous le pié laissa languissant
 Le feu brillant de son tonnerre
 Pour faire l'amour en la terre,
 Empruntant quelque corps nouveau,
 Comme d'un cygne ou d'un toreau.
 Bref toute la troupe immortelle
 A nourry la playe cruelle
 De tes traits en pointe acerez
 Dedans leurs estomacs sacrez :
 Citoyens de l'estoillante arche
 Iusqu'à la boiteufe démarché
 De ce forgeron Lemnien,
 Et de l'Amphitryonien,
 Ce faquin d'Hercul, que l'on vante
 Avoir eu la main si vaillante.
 Je sçay que ton bras a donté
 Tout ce qui sous le ciel vouté
 S'eschaufe, s'accroist & soupire :
 Je sçay que ta chaleur inspire
 L'ame mouuante aux elemens,
 Sondant iusques aux fondemens
 De la long-bruyante marine
 Pour bruler la chaste poitrine
 Des filles de Phorce aux yeux pers :
 Bref tu tiens de cest vniuers
 La serue & tournoyante bride,
 Tu es & l'escorte & la guide
 Des feux qui roulent par les cieus,
 Et de la volonté des Dieux.
 C'est toy qui les aëles legeres
 Du Destin serues messageres
 Retranches à ta volonté :

C'est toy qui premier garroté
As d'une chaîne mutuelle
L'alliance perpetuelle
Des choses en confusion :
C'est toy qui fis feionction
Des semences de toutes choses
Au sein de ce chaos enclofes.

Tu es le repos eternel,
Et l'entretien continuel,
Et le feur appuy de Nature :
Tu trapes de miel la pointure
De nos defastres retenus
Au sein de ta mere Venus,
Auecques les Graces bien-nees,
Et les tardiues destinees.

Tu pais nos amoureux defirs
Du nectar doux de tes plaisirs :
Mais aussi j'ay bien cognoissance
Comme plus fouuent ta puissance
Se tire en sinistres deffains,
Et comme tes brigantes mains
Arrachent, vollent & tenailent,
Pillent, tourmentent & trauailent,
Nos cœurs pauurement languiffans
Sur le fil de nos meilleurs ans.

Ainsi doncques te foyent taillees
Les mains, & tes fleches rotuilles,
Si tu les forces d'aborder
Nos cœurs, & ton arc encorder
Pour les enferrer de ta fleché,
Qui nous fert d'amorce & de meche
Pour nostre bon-heur estranger
Et en furie le changer.

Mais en ce, cognoiffant tes ruses
Et le payment de tes excufes,

Je me suis tellement diftrait
 De ta vifée, que ton trait
 Mordre ne peut dessus mon ame,
 Ny la brusleure de ta flame,
 Ny la force de ta rigueur
 Seulement attiedir mon cœur.

Voy donc que i'ay laissé les armes,
 Mes yeux ne fondent plus en larmes,
 Et plus n'en sortent deux ruisseaux :
 Plus ie n'ay de soupirs nouveaux
 Ma froide poitrine eschauffee :
 Plus ne me charme une boufee
 De flots roulez en crespillons,
 Où mille & mille éuantillons
 D'Amour soufflent nouvelle peine
 Au soupir de leur douce haleine.

L'œil qui s'esleuoit à l'égal
 D'un front d'yuoire ou de crystal,
 Notant d'une douceur benine
 Dessous vne voûte ebenine,
 De ses rayons me dardoit lors
 D'une secousse mille morts :
 Mais maintenant le penser mesme
 Me cause vne douleur extrême,
 Me hayant moymesme en pensant
 Cela que i'allois pourchassant.

La bouche au dedans emperlee,
 La neige sur le sein coulee,
 Et les deux tertres iumelets,
 Le lis, les roses, les œillets,
 Et mille beautez que Nature
 Prodigue en telle creature,
 Me font comme masques ternis
 Et de ceruse & de vernis.
 Or Amour contre ta rudesse

N'ay-ie pas vne forteresse?
 N'ay-ie pas vn rempart d'airain
 Contre les efforts de ta main?
 S'onc tu trainas l'ælle pendante
 Et ta fagette languissante :
 Maintenant tu peux bien voler
 Sans armes, sans arc parmy l'ær,
 Tant ta façon est mesprifee
 Que ta trouffe est deualifee,
 Pour auoir fait estrangement
 Un si soudain eschangement.

Tu n'es celuy qu'on pensoit estre,
 Celuy qui en naissant fist naistre,
 Et qui tira en corps diuers
 Les semences de l'vniuers :
 Arrachant la masse inconnue
 Comme du ventre d'une nuë,
 La tirant d'un fort tenebreux
 Comme d'un sepulchre poudreux.
 Celuy qui les desirs modestes
 Inspira de flammes celestes,
 R'accouplant les saintes moitez
 Du fort lien des amitez.

Mais las maintenant, quel eschange!
 N'as-tu plongé dedans la fange
 D'une paillarde volupté
 Nostre muable volonté?

On ne voit plus la chaste flame
 D'une Tisbé pour un Pyrame
 S'enferrer le sein d'un couteau :
 Ny d'un mal-enfilé cordeau
 Phyllis la Rhodopelenne
 Non d'autre main que de la sienne
 S'estrangler pour un Demophon.
 On ne voit plus une Sapphon

Pour son Phaon precipitee :
 Ny fur la marine irritee
 Au bouillant des flots outrageux,
 Noüer vn Leandre amoureux :
 Bruller Didon pour vn Enee :
 Vne Ariadne forcee
 Au vent-espandre ses douleurs,
 Ny dessus l'arene ses pleurs :
 Echo n'est plus par les montagnes,
 Dedans les bois, par les campagnes,
 Beante apres ce iouenceau
 Narcisse, attiré de son beau.
 Bref tous ces actes memorables,
 Ces faits, & ces amours loüables,
 Amour, ne fortent plus de toy
 Ny de la douceur de ta loy.
 Aussi les tout-diuins poëtes,
 Des Dieux fidelles interpretes,
 Mesprisant ta diuinité,
 Ta puissance & ta dignité,
 Onc en leurs vers ne te donnerent
 Vn seul present, ne te sacrerent,
 Pour te rendre à tous immortel,
 Ny d'vn temple, ny d'vn autel.
 L'vn à Rhode, & l'autre à Candie,
 Cyllene, Epidaure, Arcadie :
 L'vn le chefne Dodonien,
 L'autre le recoy Cynthien,
 Delphes, Athenes et Tenare,
 Larisse, Deles & Patare,
 Bois, fleuves, fontaines, ruisseaux,
 Antres, rochers, fleurs, arbrisseaux :
 Mais toy tu ne fus en ta vie
 Onc heritier que de l'enuie
 De deux traits à la pointe d'or,

Et citoyen d'un nid, encor
 Emprunté des biens de ta mere,
 De Gâide, Cypre, & de Cythere.

Or maintenant ton bras archer
 Pourroit mille traits décocher
 Contre le roch de ma poitrine,
 Ma poitrine diamantine,
 Auant qu'ell' se puisse entailler
 N'en quelque sorte s'escailler.

CONTRE L'AMOUR.

IL me desplaist d'auoir iamais tenté
 De louer ta puissance cruelle,
 Cruel Amour, l'asseurant immortelle
 Et que du ciel venoit ta parenté.

Il m'en desplaist, car ce n'est qu'une erreur
 Qui glisse en nous : & comme par le fonge
 Naist un plaisir qui s'escoule en mensonge,
 Ainsi nous paist & trouble ta fureur.

Tu n'es point Dieu, & n'a rien sous les cieus
 Suget à toy, ny deffous la puissance
 De ta main forte, ores qu'à l'inconstance
 De tes effets se captiuent nos yeux.

Si tu restois auant que ce potier,
 Potier gentil à la main imagere,
 Eust destrampé l'audace mensongere
 De son larcin pour former l'homme entier :

Si tu restois auant qu'en diuers corps
Esparse fust la semence embrouillée
De ce chaos, ta sagement enrouillée,
Ton arc, ta trouffe où estoient-ils alors?

Lequel des Dieux empenna de fureur
Ton dard meurtrier à la pointe dorée?
De quelle main fut la mieux enfermée,
Et quelle trame emplomba sa vigueur?

Cela n'est rien, car le charme inhumain
Qui nous enchante, & la force indomtable
Que dis auoir sur la nature aimable,
Ne vient de toy ny de ta fiere main.

Il vient de nous, mais las! pour voiler mieux
De nostre mal, la trop folle entreprise,
Nous voulons bien que ce Dieu fauorise
Nostre malheur d'un tiltre glorieux.

O ciel, & vous saintes Diuinitez
Qui retenez la cognoissance entiere,
Comme moteurs de la cause premiere
De l'amitié, & toutes loyautéz :

Je vous supplie ne permettez iamais
Que ma nef tombe en si cruel orage,
Et ie rendray le seruice & l'hommage
Que ie vous doiy de bon cœur desormais.

DE LA BLESSEVRE D'AMOVR.

N'AGVERES ie vey ma Mignonne
 Qui façonnoit vne couronne
 De lis, de roses & d'œillets,
 Et de cent boutons vermeillets,
 Pour croistre de fueille honoree
 L'honneur de sa treffe doree,
 Et l'émailler de cent couleurs,
 La trouffant au rond de ses fleurs.

Après l'auoir bien arrosée
 D'eau de parfum, & bien posée
 Sur son chef, autour du chapeau,
 le vey ce petit Dieu oiseau
 Amour, qui tremouffant les œelles
 S'affiet sur ces roses nouvelles :
 Puis sautelant à demy-tour,
 Baifa doucetttement l'entour,
 L'entour de sa bouchette tendre.
 Mais las! en se voulant étendre,
 Abaiffant l'vn & l'autre flanc,
 Il se piqua iufques au fang
 Du bout d'une espingle attachée
 Sous les fleurs doucement cachée :
 Si bien que le fang qui couloit
 De son vifage, & qui rouloit
 Le long de sa blanche poitrine
 Et de sa léure couraline,
 Meritoit mieux de surnommer
 Vne fleur, & la renommer,
 Que celui que la dent porchere
 Tira de la cuiffe tant chere
 D'Adonis : mais quoy? voletant

Trifte, fafché, tout fanglotant,
Portant la léure déchiree,
La couleur palle, & empiree,
Volle à fa mere, & luy monftra
Sa douleur, & luy remonftra
Comme il receuoit vne iniure
Du bout d'une épingle pariure,
Pariure d'auoir traitrement
Nauré ce Dieu cruellement.
Et s'il n'en auoit la vengeance,
Il iura que par la puiffance
De fa fleche, & de fon carquois,
De fon feu, de fon arc turquois,
Que iamais ne darderoit flamme
Sur la poitrine de la femme.

Venus voyant perdre le fang,
Print en fa main vn linge blanc
Pour luy refluyer le vifage,
Et pour addoucir le courage
Du mignon qui fe courrouçoit
Outre mefure, & qui tançoit,
Se print d'une face riante
Et d'une voix doucement lente
A dire ainfi : « Hà n'as-tu pas
Sous l'amorce de tes appas,
Cent & cent fois en efchaugnette
Nauré les cœurs d'une fagette?
Et d'une fielleufe poifon
Bruflé le fens & la raifon?
Et caufé dedans nos poitrines
Vne douleur que les racines,
Ny les drogues, ny le fçauoir
Du fils d'Apollon n'ont pouuoir
De guarir, & que la pointure
De ton dard eft beaucoup plus dure

Que celle qui t'a offensé
 Sans iamais y auoir pensé,
 Et qui ne pense auoir sur elle
 Pauurette, vne playe mortelle
 Que ton arc dessus moy vainqueur
 A bien causé dedans son cœur? »
 A peine eut finy la parolle
 Qu'Amour tout irrité s'enuolle
 En quelque secret inconnu :
 Car depuis il ne s'est point veu.
 Et c'est pourquoy ma toute belle
 Humaine se monstre & cruelle.

AMOVR MEDECIN.

LA larme à l'œil, sur la bouche à ma Dame,
 Lors qu'elle estoit en son accez fiéureux,
 l'alloy cueillant vn baiser faououreux,
 Tel que celuy que le pigeon peureux
 Prend fretillard pour appaiser sa flame.

Elle des mains mises deuant sa bouche
 Le deffournoit, ne voulant qu'il fust pris,
 Craignant que deux d'une fiéure surpris,
 Comme ils estoient de mesme flamme épris,
 Ne fussent morts en si douce écar mouche,

Disant : « Mon Dieu, d'une voix foible & lente,
 N'achepte point si chèrement cest heur,
 Ce vain plaisir, ce tant peu de faueur,
 Leger payment de si griefue douleur,
 Et te repais d'une plus douce attente. »

Alors le trait de ma langue animée
 Poussant fait breche, entre & gaigne le fort,
 Tant que forcée elle endure l'effort
 De ce baiser qui vient à mon support
 Sur le rempart de ceste bouche aimée.

Restant vainqueur, ie goûté les delices
 De ce baiser qu'on m'auoit refusé :
 Car mon dessein tant fust autorisé
 Du dieu d'Amour, qu'il fust fauorisé
 Cueillir le fruit de mes douces malices.

Morte reuient, & guarist de ses peines
 Sans m'offenser de sa fiéreuse humeur,
 S'on ne disoit l'amoureuse fureur
 Estre vn chaud mal, vne fiéure, vne peur,
 Qui va glaçant le sang dedans les veines.

Depuis, Phebus ne fist la medecine :
 Mais surmonté & vaincu de l'Amour,
 De son bon gré luy quitta dés ce iour
 L'art de guarir des fiéures à son tour,
 Tant fut d'Amour la puissance diuine.

A SA MAISTRESSE.

TA bouche en me baifant me versa l'ambrosie
 Dedans le ciel voûté dont se paissent les Dieux,
 Et moy en suçottant & ta langue & tes yeux,
 Ie déroboé, larron, & ton ame & ta vie :
 Ce fut au cabinet où ie pris amoureux
 Les faueurs dont i'espere en fin me rendre heureux,

Cabinet le feiour des baiſers & des Graces,
 La retraicte d'Amour, où mourant de plaifir,
 Heureux, ie mis la main fur les mignonnes traces
 Qu'Amour pour ſe loger a bien voulu choifir.

Sus donc, approche-toy & mę baiſe, mignonne :
 Suçons & reſſuçons l'un & l'autre à ſon tour
 Le petit bout ſucré que la mere d'Amour
 A confit dans le miel des baiſers qu'elle donne.

Las! que dy-ie, mon Cœur? à peine auons pouuoir
 Vous & moy tant ſoit peu libres nous entreuoir,
 Tant y a deſſus nous de fenestres ouuertes :
 Mais ſi le feu d'Amour auffi vif que le mien
 Eſchaufoit voſtre ſang, vous auriez le moyen
 Trouuer & temps & lieu pour ſoulager nos pertes.

 D'VN BOVQVET

ENVOYÉ LE MERCREDY DES CENDRES.

Ce bouquet de menu fleurage
 Vous ſeruir de teſmoignage
 Que nos beaux iours coulent ſoudain
 Comme la fleur, & qu'il faut prendre
 Le plaifir ſans le ſurattendre
 Ny le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieilleſſe
 D'une froide & morne pareſſe
 Rende nos membres froids & gours,
 Paſſant en douceurs amoureuſes
 Et mignardifés gracieuſes
 Ce qui reſte de nos beaux iours.

Aussi bien ceste Parque fiere
 Pour nous coucher dedans la biere
 Defia nous attend sur le port :
 Mon Cœur, croyez-moy ie vous prie,
 Passons doucement nostre vie :
 On ne sent rien apres la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
 Il n'y a sang, ny poux, ny veine,
 Cœur, poulmon, ny foye, ny ners :
 Ce n'est rien qu'une ombre legere
 Sans sentiment & sans artere,
 Proye de la terre & des vers.

Vous sçavez ce que dit le Prestre
 Quand plus deudt de sa main destre
 De cendre il nous croise le front,
 Clairement nous faifant entendre
 Que nos corps sont venus de cendre
 Et qu'en cendre ils retourneront.

 DIALOGVE.

LE PASSANT.

O v est ton arc, Amour, ta fleche, ton flambeau,
 Et les replis dorez de ton pennache beau ?
 Pourquoi roule en tes mains vne triple couronne,
 Et la quatrieme encor ton beau chef enuironne ?

AMOUR.

Passant, ie ne suis nay de la folle Cypris,
 Ny du fangeux Plaisir le neuveu point ne suis :

l'allume à la vertu les ames plus modestes
 Pour les guider au ciel dans les troupes celestes.
 Car les quatre Vertus quatre couronnes font,
 Mais Prudence premiere a choisi mon beau front.

 CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE DE FR. DE GONZAGVE,

FILS DE MONSIEUR DE NEVERS. (1)

DV LATIN DE M. DV CHESNE,

Lecteur du Roy. (2)

PRINCE gentil & beau, Prince plein de douceur,
 De race genereuse, & comblé de bon-heur,
 Faveurisé du ciel, dont l'heureuse naissance
 Fait naistre quand & foy l'heureuse paix en France,
 Paix qui d'un fort lien a saintement reioints
 Deux freres pour l'absence auparavant desioints.
 Quand sera-ce, mignon, que pour ces bons offices
 Rendre nous te pourrons assez d'humbles seruices?
 Car la paix que le peuple & par vœux & par pleur,
 Que le sage Senat par aduis saint & meur,
 L'Eglise par priere, & que la force humaine,
 L'art ny l'inuention, n'ont peu rendre certaine,

1. Fils de Louis de Gonzague devenu en 1665 duc de Nevers, par son mariage avec Henriette de Clèves.

2. Leger Du Chesne, philologue et humaniste de Paris, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université. Malheureusement pour sa mémoire, le savant devint homme politique et, à ce titre, l'un des plus ardents apologistes de la Saint-Barthélemy. Il mourut en 1588.

Bailf a donné également une traduction française de ces mêmes vers latins de Du Chesne.

Par toy germe diuin apparoit à nos yeux
 Comme l'aube du iour de ton feu radieux,
 Ayant chassé la nuit & l'ombre Stygiale
 Qui couuroit le beau chef de la fleur lilliale.

Enfantement heureux & digne à l'aduenir
 Dessous le ciel François d'immortel souuenir :
 Car si ia ton enfance, en iugement petite,
 Commence à s'honorer par vn si grand merite,
 Quelle esperance apres pouuons-nous conceuoir
 Lors que tu seras grand d'esprit & de pouuoir,
 Quand tu voudras bien-né imiter de ton pere
 Les palmes, les lauriers, & la lance guerriere?

Par augure certain du ventre maternel
 Cela fut remarqué, que deuois estre tel,
 Quand d'vn fiéureux accès ta chere & douce mere
 Fut si proche de mort, que la fosse & la biere
 Beantes l'attendoyent prestes à l'engloutir
 Sans le diuin secours qui l'en vient garantir :
 Sçachant bien qu'vne fois les valeurs de ta vie
 Seroyent l'heureux repos de ta douce patrie.

Doncques le peuple bas, & l'Eglise & la Cour,
 Vont benissant l'enfant cause d'vn si beau iour :
 La France à deux genoux fait son humble priere
 Au Seigneur tout puissant, qui dessous sa main fiere
 Fait trembler l'vniuers, puis qu'en ta naissance or
 Nous voyons de retour le premier âge d'or,
 Puis que du dieu Ianus tu as fermé la porte
 De cent chaines, à fin que le trouble n'en forte,
 Qu'autour de ton beau front se ramagent tousiours
 Les Delices, les Jeux, les Ris & les Amours :
 Vn Printemps eternal sur tes léures fleurisse,
 Tousiours sur ton berceau soit la douce blandice,
 Les Graces, les attraits, & cent baisers mignars
 Autour de ton beau col pendillent fretillars.

Ainsi foyent donc heureux le Prince & la Princeffe

Qui t'ont fait voir le iour, toy en ta peïtesse
 Heureux d'estre né grand & d'illustres ayeux :
 Aïnfi la France allaigne en front victorieux
 Ayant veu son grand Duc, porte la branche viue
 De lauriers verdoyans, & toy celle d'oliue.

DE APIBUS POLONIS

ET R. BELLAQVA A. B. (1)

BELLAQVA, fama refert constans, & vera Polonam
 Dulciculi fauulos gignere mellis apem :
 At tua nectar apis fundit, sic illa palatum
 Digna tenere hominum, sed tua digna Iouis.

TRADUCTION

DE QUELQUES SONNETS FRANÇOIS EN VERS LATINS

PAR LE MESME BELLEAV.

Mouches qui maçonnez les voutes encirees... (2)

AD APES.

ARTE laboratas doctæ componere cellas
 Florilegæ volucres, doctæ fragrantia mella
 Stipare, & flores summos libare peritæ,

1. Antoine Baïf est suffisamment désigné par ses initiales comme l'auteur de ce quatrain élogieux. On n'oubliera pas, pour justifier l'épithète de Baïf, que Belleau a dédié une partie de ses œuvres au roi de Pologne (Henri III).

2. Le texte de ces divers sonnets se trouve dans la II^e Journée de la Bergerie (t. II, p. 260 et suiv.).

*Cereæ Dædaleo sub fornice fingitis antra,
 Rara fauis, laqueata, leui discrimine ducta,
 Quasque humana negat solertia, proditis artes,
 Si tamen ignoratis vbi bene fundat odores
 Terra suos, teneras quibus aut in montibus herbas,
 Quisue locus claudat diuinos nectaris amnes,
 Labra meæ Dominæ petite, hic confusa virescit
 Florum læta seges, Castæque, Crocique, Thymique,
 Hinc mellis currunt latices, hinc manat odorum
 Hesperidum quicquid vobis violaria fundunt,
 Quicquid odoriferi pestana rosaria Veris.
 Cautius at, moneo, roseis confidite labris:
 Nam flamma vt cineri, labris supposita, periculum est
 Utulet vt pennas, ipsam quæ absumeret Ætnam
 Ne dum vos, imis penitus grassata medullis.*

Quand ie presse en baissant...

Vivo tuis dum ego osculis, & mollia
 Dum mollibus labella morfunculis
 Adpeto, animæ pars melior ad tuam meæ,
 Tua ad meam fugit furore percita,
 Sic gemina spirat vnico in corpore anima
 Viuitque lucis mutæ vsuram trahens.
 Sed inquilina velut tua, impatiens moræ
 Pertæsa sedem, pristinum in locum cupit
 Statim remigrare, insequitur illam mea
 Cupidè, furensque linquit hospitem suum,
 Sic viuis inter mortuos elanguet.
 Quod si furorem, dura, non lenis meum,
 Nec labra labris conferis iam iam meis,
 Miser liquecam exanguis, & sine spiritu.
 Ergo perenne tu mihi da basium
 Dulci quod afflatu vagam reddat animam,
 Et me beato ditet infortunio.

Ce begayant parler...

BLES*A* illa mollicella verba, & blandula,
*R*isusque lenes languidique ocelluli
*T*ecum osculis dum laetor altercantibus,
(Elicere caelo sola quæ possent louem)
*P*apillulaque turgidæ, quæ lilium
*C*andore vincunt lacteo, labellaque
*M*inio, rosisque, & purpuræ certantia,
*C*omæque flauæ, eburneisque dentium
*Æ*qualis ordo, macerant me perditè.
*S*ed summa puro lingua rore perlita,
*V*inèique nexu blandiore spiritus,
*D*uplicisque linguæ impressiones mutue,
*H*inc inde lenis curfitansque anhelitus,
*M*eam omnibus felicitant mentem modis.
*N*am seu retortos diuidam capillulos,
*T*remulasue sugam bafiando pupulas,
*A*nimamque labris sentiam errantem tuis,
*T*abesco, & ossa pauidus occupat tremor,
*V*ultumque sudor salsus inficit meum,
*A*nimusque dulci amore perculsus stupet.

Si mille œillets, si mille lis i'embrasse...

AD SOMNVM.

MILLE si violas, rosasque mille,
*M*ille delicias, iocosque mille,
*A*mplector, mea vinciens decenter
*C*ircum brachia, stridus sequaci
*V*itis capreolo, tenaciore
*N*exu, qui tenerum illigat flagellum :
A me si dolor anxius recedit,
*M*ecum deliciaeque commorentur,
*S*i nox est mihi gratior nitenti

*Luce, Somne mei quies laboris,
 Acceptum tibi debeo referre.
 Tecum in æthereas domos volarem,
 Sed fallax natitans imago ocellis
 Semper delicias meas, iocosque
 Frustratur, cupidumque me relinquit,
 Fruentemque fugis beatiore
 Voto, Somne, meo inuidens amori,
 Cælestis velut æstuante cælo
 Furtim labitur ignis, & repente
 Vanescit, tenues & in fauillas
 Se se dissipat, euolans minutim,
 Aut ceu turbine seuiente nubes
 Ventorum in tenues liquefcit auras.*

Que lâchement vous me trompez, mes yeux...

QUAM me decipitis malignè ocelli,
 Fallacis memores figure ocelli!
 Heu nimisque ferox, ferumque fatum
 Voto supplice nescium moueri,
 Astrorum scelus heu nimis cruentum!
 Si fontis leuiter fluentis vndas
 Fallaci nimis ore fontis vndas
 Amaui, proprio perustus igne;
 Tabescamne ideo miser! sequacem
 Imprudens iuuenis sequutus vmbram?
 O Dij quod genus istud est furoris!
 Amans vt peream, simulque perdam
 Quem mendax vacuis imago flammis
 Membratim extenuet? propinquiore
 Flaua liquitur vt vapore cera!
 Sic flebat liquidam imminens in vndam
 Narcissus, subitum repenti florem
 Cum vidit, moriente se, renasci.

Voyant les yeux de toy, Maistresse esleue...

MELLITOS domina videns ocellos
 Meæ, quam Veneres Cupidineſque
 Lectam inter reliquas mihi dederunt,
 Statim paſco animam meam lubenter
 Cibo tam lepido, atque delicato,
 Ut illam ſolito appetentioſam
 Inſcatam animam meam relinquam.
 Namque amor face qui & ſuis ſagittis
 Cor meum laniare deſtinavit,
 Meos uſque adeo leuat dolores,
 Ut proſus vacuum obſtinatioſam
 Cura fecerit intimam medullam.
 Nec res ardua ita & laborioſa
 Eſt amare! graue haud graue eſt amare,
 Uſquequaque malum, malum ſed anceps,
 Partem mellis habens, ſimulque fellis;
 Intus vulnus hiat, foriſque clauſum eſt :
 O me terque quaterque iam beatum
 Si truci face corculo uſtulato,
 Una iam ſemel occidens ſagitta,
 Et factus tenero comes Tibullo,
 Errem myrteola vagus ſub umbra.

IMPRECATIONS

SVR LA MORT DV SEIGNEVR LOYS DV GAZ,

PRISES DV LATIN DE M. DE P. P. (1)

L'AVTHEVR donc de ta mort, du Gaz (2), est inconnu,
 Et iufques à present fous filence tenu
 L'audacieux forfait, & n'est lieu qui pareffe
 Où fe puiſſe attacher mon ire vangereffe :
 Nemeſis le ſçait bien, & le ſçait bien ce Dieu,
 Ce deuin Apollon, qui a l'œil en tout lieu :
 Mars le ſçait bien auffi, & de larmes communes
 De leur cher nourriçon pleurent les infortunes,
 Et de commun accord enſemble ont arreſté
 De ceſt acte mechant vanger la cruauté.

Mais ô Dieux! ie vous pry, ne fouillez vos ſagettes
 De ſang ſi corrompu, ny d'ombres tant infettes,
 Mais que le crimineux, l'affaffin & l'autheur
 Viue eternellement ſans ſentir la faueur
 De la mort, quant & ſoy qui tout malheur entraîne.

Quiconque ſoit celuy, qu'il ſuruiue à la peine
 De ce meurdre cruel, qu'il m'ait pour ennemy,
 Aife de ſon malheur, & mourant à demy

1. Ces initiales, qui ſe retrouvent dans diverses pièces, désignent M. de Pimpont.

Vaillant de Guelle (Germain), né à Orléans au commencement du XVI^e ſiècle. Conſeiller au parlement de Paris, abbé de Pimpont. Il devint évêque d'Orléans et mourut à Meung-sur-Loire en 1587. Scevole de Sainte-Marthe a fait ſon éloge. On a de M. de Pimpont notamment une édition annotée de Virgile.

2. Louis Beranger du Gaz ou du Guast, mignon de Henri III, né vers 1545, aſſaſſiné à Paris le 31 octobre 1575, par les ordres, a-t-il été prétendu, de Marguerite de Navarre dont il avait révélé les amours avec Bussy d'Amboiſe (Mém. de Cheverny, t. IV).

D'un œil caue & tranſi languiffant reconnoiſſe
 Vn autre Gaz en moy qui vainqueur apparoiffe
 Sauf & ſain de retour, ne ſouffrant mal ſinon
 Et viuant, & voyant, des filles d'Acheron.
 Roule viſ garroté ſur les ſelles bruyantes
 Du roûet d'Ixion, ſous les cymes pendantes
 D'un rocher esbranlé ſoit touſiours en frateur,
 Bruſlé, tari de ſoiſ, & paſmé de chaleur,
 En l'eau iuſqu'au menton, d'entrailles renaiffantes
 Paiſſe des fiers oiſeaux les bouches rauiffantes.
 Et ſi quelque ſentir aux ombres de là bas
 Reſte apres vn tardif & pareſſeux trespas,
 Soit de meſmes bourreaux, & de meſmes martyres
 Tourmenté ce meurdrier ou d'autres qui foyent pires,
 A fin de foulager les coupables damnez
 De ſupplices plus doux ſe voyant condamnez.

Des Eumenides ſœurs la garde plus cruelle
 Sur le fueil de ſon huis face la ſentinelle,
 Et les foucis mordans, le remors & la peur
 Couchent dedans ſon liſt pour le mettre en fureur.

Sus doncques Tiſiphon, induſtrieuſe appelle
 Tes ſœurs pour inuenter quelque peine nouvelle,
 Tire Mezention du profond des Enfers
 Et Perille, artizans de ſupplices diuers :
 Fay bruire ſur ſa peau vne large courroye
 Tant que le ſang meurdry de tous coſtez ondoye
 Coups ſur coups redoublez, fouettant, hachant, brulant
 Le dos de ce meurdrier de toutes parts ſanglant,
 Trauailé de priſon & de torches ardantes,
 De coups, de pois, de geſne & de lames bruſſantes :
 Ou dans vn ſac de cuir eſtroitement enclos,
 Le ſinge & la vipere alterant ſon repos
 Le tourmentent ſans fin pour auoir eu l'audace
 De priuer la patrie & d'honneur & de grace.

Au lieu le plus ſecret qui ſoit en ma maiſon,

Du Gaz, ie veux auoir ton image & ton nom
Entier & d'or massif, aux autres soit d'ellire
Te faire, si leur plaist, de bronze ou de porfire,
A fin qu'en épanchant de ce sang ennemy,
Inuoquant ta faueur, ton nom & ton amy,
Sur les autels iumeaux le Deuin & l'Auspice
Te puisse heureusement offrir son sacrifice.

le te saluë, ô Gaz, & deuôt en ce lieu

l'honore ta vertu d'vn eternal adieu :

Et si des champs heureux y a quelque esperance
Aux ombres de retour, vien voir la doleance,
Le regret memorable, & les pleurs de ton Roy,
Assiste à ma priere, & aux vœux que pour toy
le dresse en ton obsequé, à fin que ton saint ombre
S'en retourne appaisé dans le royaume sombre.
Heureux puis que la Parque a voulu retrancher
La trame à tes beaux iours, auant que trebucher
Tu veiffes ta patrie, hélas qui ne pend ores
Que d'vn petit filet & tout pourry encores!

Heureux puis que ton corps par le mesme troupeau
Des Muses fut porté iusques dans le tombeau,
Ton corps outré, nauré en cent façons cruelles,
Indignement forcé de cent playes mortelles,
Maffacré dans le liët d'vne affaffine main
Sous le faux tradiment d'vn meurdrier inhumain.
Playes dont pour iamais immortelles les rendre,
Les Muses au poinçon dessus l'escorce tendre
Des verts lauriers de Pinde, en signe de douleur,
Dépites ont graué le nombre & la grandeur,
A fin qu'en les voyant croisse la fouenance
Que tu n'as le renom d'estre mort sans vengeance.
Mais trois fois plus heureux qui as eu la faueur
D'auoir les yeux fermez, pour le dernier honneur,
Des blanchissantes mains de Maistre & de Maistresse,
Yeux pressez de sommeil, nouans en l'ombre épaisse

De l'éternelle nuit, & trois fois plus heureux
 Que ma Muse sacrée a défilé tes yeux
 Par ces vers truchemens de mon humble priere
 Pour les faire jouir de la douce lumière.

DIRÆ AD GAI MANES. P P.

Ergo tuæ cædis, Gai, est incognitus auctor,
 Et crudi pressa est etiam num audacia facti,
 Nec mea habet quo se ira vltrix immittere possit :
 Scit Nemesis, scit & omne videns deus augur Apollo,
 Scit Mauors, & vterque suum nunc luget alumnum,
 Et sceleri intentant communi fœdere letum.
 Sed tela impuro, Dij, ne fœdate cruore,
 Consciis at viuat longum, percussor, & auctor,
 Quisque nouæ superans penæ, scelerisque luelæ
 Me sibi semineci insultantem cernat, & in me,
 Viâorem, & reducem, moridundo lumine, Gaium.
 Viuentem impediaturque Acherusia vita videntem,
 Versetur viua Ixionis orbe, cadenti
 Suppositus saxo, in mediis miser areat vndis,
 Pascat aues semper rediuiuo viscere diras,
 Atque illum, si quis post funera fera superstes
 Sensus erit, repetita eadem tormenta sequantur,
 Donec pœna minor fontes solabitur umbras.
 Eumenidum infomnis seruet custodia limen
 Illius, & læto curæ stabulentur eodem,
 Tiphone vocet in pœnæ commenta sorores
 Ingeniosa suas, veteresque Perillon ad artes
 Excitet, adque nouas medio Mæxention Orco,
 Sanguineo increpitet quatiens, torrensque flagello,
 Carcere, verberibus, tædis, pice, lamina, & anguis
 Angat eum, & corio conclusus firmius vno,
 Effætam reliquo patriam ausum orbare decore.

Gai, adytis tamen in nostris tu flabis in auro
Totus (marmoreum faciet te cætera turba)
Sanguine vt hostili geminas tibi liber ad aras,
Sacra secunda, litans, & amicis nunciet auspex.
Æternum salue atque vale, mihi maxime Gai,
Siquis ab Elyfio magnis datur exitus umbris,
HENRICI interfis lacrymis, memorique querelæ,
Inferisque meis precibus, votisque supremis,
Ut placata tui Diti reddatur imago :
Fœlix quod secuere prius tua flamina Parcæ,
Quam putri caderet dependens patria filo,
Quod non conductæ flerunt tua funera Musæ,
Et corpus subiere rogo, quod mille petitum
Perfossimque locis, Pindææ & cortice Daphnes
Vulnera tot numero & modulo inscripsere dolori,
Indigné antè tuum accepit quot hiulca cadauer,
Hoc ideo, ne tu famam patereris inulti,
Ter fœlix extrema oculos in nocte natantes
Quod domini clausere manus, dominæque, resignat
Et quod eos reuocans mea Musa in luminis oras.

AD P. RONSARDVM. (1)

VNDIQUE in Oceanum volvant cum flumina lymphas,
Cumque Iris nubes hauriat Oceano,
Fluminibus, Ronsarde, tamen nil crescit ab illis,
Ut neque decrefcit nubibus Oceanus.
Sic tua laus, totum quæ late amplectitur orbem,

1. Ne se trouve pas dans les éditions précédentes. Imprimé en tête des Œuvres de P. de Ronsard (t. I, p. xviii, édit. de M. P. Blanchemain).

*Fluſibus immenſi non minor Oceani,
 Creſcere nec potis eſt, nec iam decreſcere, laude
 Omni hominum maior, maior & inuidia.
 Maiorem hic igitur magno te dicit Homero,
 Ille tibi magnum cedere Virgilium.
 Mi fatis eſt, veteri vt titulo ſe marmora iactant,
 Dicere : Ronſardi eſt hoc quoque, leſtor, opus!*

AD EVNDEM

DE FONTE D. THEOBALDI.

HÆC tua quæ ſtrepitat tremulis argentea riuis,
 Et quæ de viuo ceſpite lympha micat,
 Non illa eſt pridem qua tu Theobalde ſolebas
 Quæſitam nimio ſole leuare ſitim :
 Febre laborantes non eſt quæ pota iuaret
 Artubus, & medice quæ daret artis opem.
 Nam periit, veteresque petens fugitiua meatus
 Arentem auerſo tramite liquit humum.
 Hæc noua Parnaffi currit de vertice montis,
 Hanc ſequitur properè Pieridumque chorus,
 Migrarunt Nymphæ, ſimul & migravit Apollo.
 Et iacet obſcurus nunc ſine fonte locus.
 Nimirum pulchrè venturi præſcia vatis,
 Unda ſepulchralem quæ fluit ante domum.
 Ergo Ronſardum ſi bruta elementa ſequantur,
 Nonne putas Orphei facta habitura fidem?

ESPOIR DECEV. (1)

JEHAN surprit gentil oyseau,
 Lequel charmoit par son ramage :
 Et pour ce qu'estoit son plumage,
 Onc ne se vit rien de si beau.
 A terre il met soubz son chapeau
 Cestuy doux chantre du bocage,
 Puis s'en va, questant maint rameau,
 Pour à l'oyfel faire vne cage,
 Difant : « O cher petit moineau !
 Adonc qu'auray parfait l'ouurage,
 Iray vers farouche Ifabeau,
 Et de toy luy faisant hommage,
 Reclameray, pour tel cadeau,
 Vng doux bayser, amoureux gage :
 Et si m'en donne vng, bien & beau,
 Deux en prendray, trois, plus je gage!...
 Las ! point n'est faite encor la cage!... »
 Mais Dieu ! quel contretemps nouveau !
 Bife, qui tousiours fait rauage,
 Auoit emporté le chapeau :
 Oyfel chantoit dans le feuillage.
 Bayfers adieu ! Le pastoureau
 Plus n'en espera dauantage.

1. Cette petite pièce a été publiée, il y a quelques années, dans la *Vigie de Dunkerque*, comme étant de Remy Belleau. Nous croyons devoir l'insérer ici, quoique peu porté à en garantir l'authenticité.



ODES.

A NOGENT. (1)

TERRE, en qui i'ay pris naissance,
 Terre, qui ma premiere enfance
 Alaittas de ton cher tetin,
 Mais helas qui ne me fus guere
 Ny mere nourrice, ny mere,
 Me trainant ailleurs le destin.

Toutesfois ie m'estime encore
 Heureux, que mon labeur t'honore,
 En te rendant comme ie puis,
 Par vne si basse escriture,
 Le paiment de la nourriture
 Qu'autrefois dedans toy i'ay pris.

1. Cette ode, qui figure pour la première fois dans une édition des Œuvres de Remy Belleau, fut composée à l'occasion de la rédaction des Coutumes du Perche, qui eut lieu le 20^e jour du mois de juillet 1568, à Nogent-le-Rotrou, sous la présidence de l'illustre Christophe de Thou, premier président du parlement de Paris, le père du célèbre historien.

L'ode de Belleau se trouve en tête du recueil des Coutumes du Perche, inséré à la suite de l'Histoire du pays du Perche par Gilles Bry de la Clergerie (Paris, pet. in-4^e, Pierre Lamur, 1620).

O terre trois fois genereufe,
Terre gentille & bien heureufe,
D'escouter tant de doctes vois
Qui chantent l'honneur de ta gloire,
Et fus le marbre de memoire
Engrauent tes premieres lois,

Et te font changer de vifage,
Dépouillant ce masque fauuage,
Et ce langage forestier,
Qui sentoit encor la rudesse
De cette brutale vieillesse,
Dont viuoit le siecle premier,

Qui n'auoit esproué l'eschange
D'Achelois, ny le doux meslange
Du iust pourpré de raisins meurs,
Ny veu Cerés à tresse blonde,
Ny les flots ecumeux de l'onde,
Ny de Mars les chaudes fureurs :

Auant qu'Apollon, ou Mercure,
Eussent mis nouvelle ceinture
Aux flancs des premieres citez,
Et touchant leur lyre cornué,
D'vne musique non cognué,
Eussent les marbres enchantez :

Alors que la lyre Thebaine
Attiroit les rochers sans peine,
Et les caillous en sautelant,
Dessous le tremblement du pouce,
Dançoient de gaillarde secouffe,
En nouveaux murs s'amoncelant.

Tant fut ceste entreprise braue,
Qu'en peu de temps la mer qui laue
Le soleil mourant sur le soir,
Et celle qui le voit renaistre,
De la loy virent apparoitre
Combien grand estoit le pouuoir.

Et comme souz l'ombrageux voile,
Puis vne, puis vne autre estoile,
Puis mille & mille en vn moment,
Ou comme l'heure printaniere
Couure la terre nourriciere
De mille fleurs diuersement,

Aussi tost à ces loix ciuiles
On vit les citez & les villes
Croistre en palais audacieux,
Tant que leur superbe apparence
Sembloit porter vne arrogance
De vouloir défier les cieux.

Seule restoit nostre contree
De toutes, que la belle Astree
N'auoit imprimé de ses pas,
Ne nous reglant de sa police,
Ou pour nostre humaine malice,
Ou pour ne la cognoistre pas.

Mais aussi tost que Calliope
Eut amené sa belle troppe
Dans Nogent, & que souz le bruit
Du petit Ronne qui murmure,
Eut ballé dessus la verdure
De nos bords, aux rais de la nuit,

SVR L'IMPORTVNITÉ

Lors Nogent se fit la montagne
 De Parnaffe, & non pas Mortagne,
 Ny Bellefme, qui n'ont en foy
 L'honneur d'auoir receu les Muses,
 Ny tant de coustumes confuses
 Rangé fous l'ordre de la loy. (1)

SVR L'IMPORTVNITÉ D'VNE CLOCHE.

AV SEIGNEVR NICOLAS,
 Secretaire du Roy.

HA celuy qui t'a fondue
 Le premier, & qui t'a pendue
 Pour sentinelle dans ce coin,
 Clochette, de la mesme main
 D'vn laqs courant t'eust estranglee
 Plustost que t'auoir esbranlee
 En ces tons aigrement mutins,
 Pour rompre la teste aux voisins,
 Et pour estourdir les malades,
 Pour decourir les embuscades
 De ceux qui vont faire l'amour,
 Ou trauailler ceux qui le iour
 Attendent pour faire iournee
 Et gagner leur vie assignee
 Deffus la fueur de leurs mains,
 Le fecours des pauures humains.

1. Allusion à la rivalité qui existait entre Nogent, Mortagne et Bellefme, les trois principales villes du Perche, sur la prétention de chacune d'être la capitale du comté.

Encor si tu estois de celles
Qui sonnent des chançons nouvelles
En carillon, portant le nom
Ou de Marie, ou de Thoinon :
Mais tu n'es rien qu'une bavarde
Sans adieu, fâcheuse & bastarde,
Sans nom, sans grace & sans honneur,
La garde d'un huis & d'un mur.

Ou de celles qui font paraître
En quels mois les iours doiuent naître,
Ou courts, ou longs, en conduisant
Les iours qu'elles vont diuisant
En heures, en quarts & minutes :
Car ce n'est toy qui les aiustes,
Marchant lentement pas à pas,
Ne qui les mesure' au compas,
Comme celles-là qui partagent
Nostre vie, & qui la mesnagent,
Si bien que le Dieu radieux
En son cours ne le feroit mieux.
Car lors que sa face riante,
Et sa lumière estincelante
Ne se découvre quelquefois,
Si est-ce que leur contrepois
N'estant point suiuet aux nuages,
Ny aux brouillas, ny aux orages,
Nous montre qu'au son d'un metal
Et sous un mouuement egal
Les iours, les mois, & les années
Coulent vrayment affaifonnées
Au son des Orloges qui font
Les heures qui vont & reuont.

Or va donc fâcheuse importune
Mendier ailleurs ta fortune,
Va te pendre dans un clocher

Sans trauailler mon amy cher
 Nicolas, qui d'un mal de teste
 Pressé te craint comme tempeste :
 Nicolas que j'aime trop mieux
 Que la prunelle de mes yeux :
 Nicolas qui d'amitié sainte
 Et qui de volonté non feinte,
 Est tousiours époint d'un desir
 A l'ami de faire plaisir :
 Et sur tout, à ceux qui les traces
 Suyuent des vertus & des graces,
 A ceux qui ont ie ne sçay quoy
 De plus riche & meilleur aloy
 Que n'a le commun populaire
 Qui ne porte rien que vulgaire :
 A tous ceux en qui la faueur
 Du ciel a versé le bonheur,
 Qui sans fraude sophistiquee
 Ont l'ame ouuerte, & non masquee,
 Se monstrant tousiours à l'amy
 Entiers, & iamais à demy :
 A ceux qui de la poésie
 Ont l'ame eschaufée & faisie,
 A ceux qui sçauent bien chanter,
 Mignarder, flatter, pinceter
 Les cordes de leurs mains legeres
 D'un lut aux languettes forcieres.
 Bref à ceux qui d'un air subtil
 Ont le cœur net, l'esprit gentil,
 Le vouloir bon, tant il se montre
 D'heureuse & de bonne rencontre.
 De peur doncques de ne troubler
 Son repos, & de le combler
 D'aigreur, & de chaude colere,
 Va Clochette, & te tire arriere

Loing de nous, & pouffe tes fons
Par les bois, & par les buiffons.
Si tu ne le fais, ie coniure
Ton metal, & prompt ie te iure
Qu'à coups de pierre & de caillous
En bref ie le rendray si dous,
Que par son bruit espouventable
Il n'offensera miserable
Mon cher Nicolas, qui fieureux
D'vne quarte vit langoureux :
Autrement, Cloche, ie t'asseure
Que pour eternelle demeure
Sonnante pendras au collier
Ou d'vne vache, ou d'vn bellier,
Ou d'vn grand mouton porte-laine,
Du troupeau le grand capitaine,
Ou pour apprendre mille tours
Au col des finges & des ours.
Sinon, ie pry Dieu qu'attachee
Loing de nous tu pendes bouchee
Dè fange, de paille & d'estrain,
Pour rendre muet ton airain :
A celle fin que par ce charme
De nuit ne donnes plus l'allarme
Aux malades, qui dans le lit
Sommeillant s'euillent au bruit
De ton batail, ou que brisee
Sourde tu tombes mesprisee,
Ou que ton importun caquet
Soit fait compagnon du claquet,
Du baril & de la beface
D'vn ladre verd, ou que l'on face
Sans reposer ny iour ny nuit
Par les champs quinquailer ton bruit,
Pendant au col mal asseuree

D'un cheual de chaffemaree,
 Toufiours fonnant & brinballant,
 Carrillonnant, bruyant, tremblant
 Iufqu'à tant que tombes caffee
 En mille morceaux defpeece,
 Ou que ton chant aigrement cler
 Semé s'euanouiffe en l'ær,
 Ou renclos iamais il ne forte
 Plus loing que le fueil de la porte
 De la maifon, ou de fi pres
 Muette ne tinte iamais.

 SVR LA MALADIE DE SA MAISTRESSE.

En quelle grace plus celefte,
 En quelle beauté plus modeste,
 Pouuoit mieux loger la couleur,
 Qu'entre le lis, l'œillet, la rofe
 De ma Catin, en qui repose
 Le feul repos de ma langueur?

Faut-il qu'en fi peu de duree
 Vne grace tant affeuree,
 Vn œil, vn front, vne beauté,
 Vn rouge vermeil qui colore
 Cefte bouche que tant i'honore
 Sente vne telle cruauté?

Mais ie voy las! qu'en peu d'efpace
 Le teint de la rofe fe paffe,
 Et que la grappe fe flaitrif,

Que du lis la teste panchee
De l'ongle seulement touchee
Tombant sur terre se pourrifi.

Le peu durer ne m'est estrange,
Je scay le journalier eschange
Des choses qui sont sous les cieux,
Et que le printemps de nostre âge
Coule aussi tost que fait l'image
D'un songe qui trompe nos yeux.

Je le puis maintenant conneître :
Car cela que je pensois estre
En ma Maïtresse moins mortel,
Je l'ay veu comme vne fumee
Au vent se pert en l'air fimee,
En peu de temps se rendre tel.

Mais quoy? la beauté dont la Grece
Anima la prompte ieunesse
A sacquer les armes au poing,
Et celle dont le Peleïde
Eust meurdry le superbe Atride
Sans Pallas qui le print en foing,

A-t-elle pas de grand' foiblesse
Porté le masque de vieillesse,
La voix casse, étiques les bras,
Porté, trainé de main tremblante
La croffe mesme chancelante
Sous l'inconstance de ses pas?

Le Temps qui tout frappe à sa marque
Les chargea toutes dans la barque
De ce barbare passager,

Pour passer fous muet silence
De leur beauté la fouenance,
Passant le fleuve menfonger.

Vous doncques qui croyez ma Muse,
Tandis qu'Amour ne vous refuse
Vn seul poinct de vostre plaisir,
Voyez, voyez qu'une maistresse
Pour auoir passé sa ieunesse
Sans amy n'a que desplaisir.

DE LA PERTE D'VN BAISER

DE SA MAISTRESSE.

QUELLE fièvre despitueuse,
Quelle audace fourcilleuse,
Quel outrage, quel malheur
A si tost emblé l'honneur
Du teint du lis, de la rose,
Sur la bouchette déclose
De ma Dame, où le baiser
Qui me fouloit appaiser
Estoit en garde aßeuree
Dedans sa léure succree?
Le baiser qui mille fois
A fait l'aile de ma vois
Cesser vn vol pour élire
Vne corde sur ma lyre?
Car si tost qu'elle tendoit
Sa bouche qui m'attendoit

Pour me darder vne flame,
Qui brusloit l'vne & l'autre ame,
Pour foupirer dedans moy
Le traict d'amoureux é moy,
Auec vne douce haleine,
Vne haleine toute pleine
De miel, de manne, d'odeurs,
De parfum & de senteurs,
En quel heur estoit rauie
L'esperance de ma vie?

Tout aussi tost ie sentoie
Glisser vne douce vois
Begayant dedans ses roses,
Et par ses léures decloses,
Errante pour deceuoir
Mon cœur volant pour la voir.

Mais las! ores que ie cuide
Presser sa bouchette humide
Contre la mienne, & baifer
Ce qui souloit m'appaifer,
Ie ne trouue plus les traces
Ny des Amours ny des Graces,
Helas ie ne trouue plus
En tout qu'vn tombeau reclus
Fait de la léure blefmie
De la bouche de m'amie.

Et si croy assurement
Que Venus furtiuement
L'a pillé comme effrontee,
Et comme femme éhontee
En sa foy : car ie scay bien
Que ialouse est de mon bien
De long temps, & pour mieux faire
Son larcin, veut contrefaire
L'amoureuse en mon endroit,

Et se vante auoir le droit
En ce baiser, d'heritage.

Car autre chose en partage
De son Adon ne receut,
Après que mort l'apperceut,
Sinon de soigneuse prendre
Au bord de sa léure tendre
Le baiser qui pallissoit
Sur l'amant qui finissoit.
Et dist qu'ell' le mist en garde
Sur la bouchette mignarde
De ma Dame, mais mon Dieu
Elle a remis en son lieu,
Et l'a derobbé à celle
Qui la rendoit immortelle,
A celle qui l'aimoit mieux
Que le rayon de ses yeux.

Et c'est pourquoy ma mignonne
La faueur plus ne me donne
De ses baisers amoureux,
Trempez d'appas doucereux :
Car la bouche pilleresse,
Et l'audace larronneffe
De Cytheree a repris
Le baiser qui m'auoit pris.

Adieu donc léure grosseffe,
Adieu rose, adieu perlette,
Adieu des plus riches fleurs
Et la grace & les odeurs :
Adieu branche coraline,
Adieu bouchette orpheline
Du baiser, qui de son beau
Faisoit briller le flambeau
D'Amour, entre la closture
De ceste riche ouuerture,

Qui monstroit mieux sa beauté
 Que le cœur sa loyauté.
 Adieu larron de mon ame,
 Baifer, nourriçon du bafme,
 Adieu, tant que l'aimeray
 Sans toy ie ne baiferay.

SVR DES GRAINES

SEMEES PAR VNE DAMOISELLE, QVI NE
 POUVOIENT LEVER NY CROISTRE.

CROISSEZ, croissez en ce doux mois,
 Herbes, croissez à ceste fois
 Que lunon est bien disposee :
 Toufiours Zephyr ne soufle pas,
 Ny toufiours ne s'ecoule en bas
 Sur nous l'argentine rosee.

Est-ce l'humeur qui vous pourrist?
 Est-ce le chaud qui vous flaitrist,
 Ou la bise qui vous englace?
 L'humeur qui donne accroissement,
 La chaleur le nourrissement,
 Le vent, la douceur & la grace?

Ne cachez plus vostre beauté,
 Ne monstrez vostre cruauté,
 Contre la douceur de la fille
 Qui vous arrose doucement,
 Et vous œillade humainement
 Au matin quand elle s'habille.

Ce malheur vient-il de sa main,
 Qui vous a mise dans le sein
 De nostre mere, en sa grossesse
 Qui semble n'auoir de plaisir,
 Qu'en nous montrant l'ardent desir
 Qu'elle a d'enfanter sa richesse.

Il vient de son œil flamboyant,
 Toujours chaudement larmoyant
 Dessus la couche ensemencee :
 Il vient d'un soupir amoureux,
 Ou d'un regard trop rigoureux,
 Ou d'une trop froide pensee.

Car le trait que dardent ses yeux
 Est plus chaud & brulle trop mieux
 Que les rais du fils de Latone :
 Puis ses larmes qui vont roulant
 Et ses soupirs qui vont coulant
 Caufent vn froid qui les estonne.

Les prez s'emaillent de couleurs,
 Les iardins s'emperlent de fleurs,
 Cherchant d'eux-mesmes nourriture :
 Sans art le laboureur rend bien
 Les champs armez d'un petit rien,
 Sans ayde que de la nature.

Laisse-les donc à la faueur
 Du ciel, leur pere, & le bonheur
 Des champs, des bois, & des prairies :
 Car ton œil, tes pleurs, ton soupir,
 Les feroient en terre croupir
 Plus tost que les rendre fleuries.

SVR LES RECHERCHES

DE E. PASQUIER. (1)

CELVY qui docte se propofe
 Baftir aujourd'uy quelque chofe,
 Eft né fous vn ciel malheureux :
 Car toute œuure laborieufe,
 Qui part de main induftrieufe,
 Demande vn fiecle plus heureux.

Vn fiecle pour le moins qui prife
 L'ourier, & qui le faourife,
 Sans le frauder de fon honneur :
 Siecle ingrat, qui deffous la poudre
 Laiffes trop vilement diffoudre
 L'ourage d'un gentil labeur!

Tu te ris, fi l'on te retrace
 Quelque trait à l'antique grace,
 Tu prens toute chofe à defdain :
 Tu ne fais cas que des efranges,
 Defrobbant les iuftes louanges
 De ceux qui naiffent dans ton fein.

1. « Etienne Pasquier, auocat fameux à la court de Parlement de Paris, fort docte et de gentil esprit, et du nombre de ceux qui meritent bien entreprendre la charge d'une belle histoire, comme y eftant des mieux versez de nostre siecle, et l'un des plus curieux à rechercher les precieux tresors des antiquitez de nostre France. » (MURET.)

Les *Recherches de la France*, dont le premier livre parut en 1560, sont regardées à juste titre comme l'œuvre capitale de Pasquier, et obtinrent un légitime succès qui n'est point éteint aujourd'hui. (Voir en tête de ce vol., dans la notice de Colletet, le jugement d'Est. Pasquier sur Belleau.)

Tu ne veux qu'une maison grande,
Sans sçavoir que le temps commande
Sur les desseins de ton cerueau,
Enterrant la fourde memoire
Et de ton nom, & de ta gloire,
Sous l'oubly d'un mesme tombeau.

La vertu te fert de rifee,
Et la science mesprisee
S'escoule, & te vient à mespris :
Rien ne te plaist que l'ignorance,
Dessous le masque d'arrogance,
Qui fait rougir les mieux appris.

Si faut-il confesser encore
Que le faint labeur qui redore
L'honneur de ces siecles derniers,
A trouué l'argentine courbe
De la fontaine, dont la source
Enyura les siecles premiers.

As-tu pas eu la cognoissance
D'une brigade, dont la France
Heureuse se doit estimer,
Qui vint, comme à la saison belle
Les arrondeaux à tire d'ælle
Viennent en foule d'outre-mer?

Ou comme par la nuit muette
On voit une estoile feulette,
Puis mille & mille en un moment?
Ou dans la marine troublee
La vague en cent flots redoublee,
Qui n'enfle que d'un petit vent?

Mais cette troupe non mortelle
 N'a pas trouué la faueur telle
 Du ciel, qu'elle eseroit auoir :
 Car son odeur s'est tost perdué,
 Comme au vent se pert vne nué,
 Ou la lumière sur le soir.

Le laurier, qui le chef enferre,
 Fait l'vn heritier d'vn caterre,
 Plus tost que de le rendre fain :
 L'autre se collant sur le liure
 Trompe la mort, pour apres viure,
 Et n'a pas pour tromper sa faim.

L'vn se peint vn visage blefme,
 Et l'autre, aux despens de foymefme
 Enrichift de France le nom :
 Encores la playe est ouuerte
 De mon Du Bellay, dont la perte
 Fait perdre aux Muses le renom.

Mais Pasquier despitant l'enuie,
 Et le fort dont elle est fuiuie,
 Maugré l'iniure de ce temps
 Donne le iour à son ouurage,
 N'esperant tirer dauantage
 De luy que la rotille des ans,

Encor qu'on y voye descritte
 L'ocasion de l'entrefuite
 Des republicues de nos Rois,
 Et comme doiuent les prouinces
 Baiffer le chef deffous leurs princes,
 Et fous la rigueur de leurs lois.

A MONSIEUR GARNIER. (1)

GARNIER, qui d'une voix hardie
 Vas animant la Tragedie,
 Aspiré des saintes fureurs
 D'Apollon, qui chaud de sa flame
 Va brulant & pouffant ton ame
 Au sacré labeur des neuf Sœurs :

Qui d'une grace douce & fiere,
 Sçais enfler l'estomach colere,
 Et rabaïsser le front des Rois :
 Et qui de vers hautains & braues,
 De mots, & de sentences graues
 Fais rougir l'eschaffaut Gregeois :

Qui de complaints non communes
 Vas lamentant les infortunes,
 Malheur ordinaire des grans,
 Pleurant la douleur échaufée
 De celle qui viue étouffée
 Aualla des charbons ardans : (2)

Qui des premiers en nostre France
 Tiras sous la docte cadance,
 Et sous les accens de tes vers,
 Vne amour chaste, vne amour folle,
 Rendant la voix & la parole
 Aux ombres mesmes des enfers : (3)

1. V. notre note p. 75 de ce vol. Cette ode est adressée à Garnier à propos de sa *Cornélie*; elle se trouve en tête de cette tragédie.
2. Allusion à la tragédie de *Porcie*.
3. Tragédie d'*Hippolyte*.

Soupirant de voix amollie
 Les iustes pleurs de Cornélie,
 Qui veit le riuage écumer
 Et rougir du sang de Pompee,
 Et Scipion d'un coup d'espee
 Nauré se plonger dans la mer:

Je ferois d'ingrate nature,
 Ayant succé la nourriture,
 Et le lait tout ainsi que toy,
 Sous mesme air, & sur mesme terre,
 Si l'amitié qui nous tient ferre
 Ne n'estimois comme je doy.

Auffi l'on verra les riuieres
 Trainer leurs humides carrieres
 Contremont, lors que s'oublira
 La memoire, & l'amitié faincte,
 Qui tient nos cœurs de ferme estrainte,
 Et que le nœud s'en deslira.

 SVR LES CANTIQUES

DE NICOLAS DENISOT. (1)

CELVY qui fait de ses dois
 Rougir mesme la nature,
 Soit pour animer vn bois,
 Ou bien la morte peinture,

1. Bien que né au Mans, en 1616, Nicolas Denizot était issu d'une famille toute percheronne à laquelle appartient aussi cet

Soit pour entonner vn chant
 Qui de force pipereffe
 Va le nocher allechant
 Sous sa voix enchanteresse,

Ne craigne iamais l'effort
 De la darde iniurieufe
 Que brandist la palle mort
 Sur le corps victorieufe :
 Corps & nom par le trespas
 Les Deesses filandieres
 D'vn tel n'accableroyent pas
 Dessous leurs dextres meurdrieres.

C'est vn vray present des Dieux
 Que d'estre peintre, & poëte :
 Et d'autre part que des cieux
 Ne naist vertu si parfaite.
 Car de folide n'a rien
 Sous ceste voûte azuree :
 D'en haut vient doncques le bien
 Qu'a nostre âge bien-heuree.

Tes escrits monstrent assez,
 Denifot, comme la gloire

autre poëte, compatriote et ami de Belleau, Gerard Denizot.
 Nicolas Denizot prenoit plaisir à se décorer du titre de *Comte d'Alinois*, anagramme de son nom, et la plupart de ses œuvres, assez peu connues du reste, sont signées ainsi. Les cantiques dont Bemys Belleau fait l'éloge sont au nombre de treize, et ont été imprimés en 1563 sous le titre de : *Cantiques du premier advenement de Jésus-Christ*; un autre recueil de cantiques et de noëls de Denizot est encore cité dans la bibliothèque de La Croix du Maine. Le Comte d'Alinois était, dit Muret, excellent en l'art de peinture et de dessin; il fut le précepteur des trois illustres demoiselles De Seymour, ce fut là son plus grand mérite et peut-être son meilleur titre vis-à-vis de la postérité.

Des biens du ciel amassez
Enrichist nostre memoire.
Fuyez tenebres, fuyez,
Cachez-vous dans l'onde coye :
Et vous corbeaux, espiez
En autre lieu vostre proye.

Le fuit n'est point d'Amours,
Le trait n'est point variable,
Ny fabuleux le discours :
Mais eternal & durable.
Icy ne font point chantez
D'vn fon pipeur les mensonges,
Bois meuz, fleues arrestez,
Ny d'vn mont cornu les fonges.

Icy l'on voit seulement
Descouertes les merueilles
Du sacré Aduenement,
Digne des sainctes oreilles.
Sus Denifot, de tes vers
Comblant les terres estranges,
Entonne par l'vniuers
De nostre Dieu les louanges.



SONNETS.

De mille morts ie meurs voyant la modestie,
 La grace, la façon, & naïue douceur
 De celle qui retient sous la gente faueur
 Seulemēt d'vn trait d'œil, & ma mort, & ma vie:

De mille morts ie meurs quand d'vne extreme enuie
 le desire à iamais luy estre seruiteur
 Et luy faire, amoureux, vn present de mon cuer,
 Et de ma liberté qu'elle tient afferuie.

Mais ie mourrois du tout si mon humble seruice
 Pouoit tant meriter que seulement ie viffe
 De pres ceste beauté qui de loing m'euertue :

Non non ie ne la veus ny voir ny conceuoir,
 Puis qu'en la regardant vn fascheux desespoir
 Et de pres & de loin cruellement me tue.

A SA MAISTRESSE.

Veux-tu fonder le fond de mon martyre?
 Veux-tu sçauoir, Maistresse, en quel vaisseau
 Flotte ma vie, & quel orage d'eau,
 Quel vent, quel flot tourmente mon nauire?

L'eau font mes pleurs, & la puissance forte
Des vents, des flots, mes foupirs & mes vœux :
La poupe, foin, & mon esprit douteux,
Mal fain, mal caut, est la nef qui me porte.

Le mast constance, & le timon l'espoir,
Le voile erreur, Amour est le pilote,
Ta cruauté est l'orage qui flotte
Deffus mon chef, l'ancre est le defespoir.

Et qui pis est, il n'y a mer au monde
Pour se parer de la vague profonde
Qui n'ait vn port, vne rive, vn recours :

Mais en la mer où vogue ma fortune,
Je n'ay faueur du ciel ny de Neptune,
Rive ne port qui vienne à mon secours.

D'VNE DAME.

BRAN vous me caiollez, laissez-moy, ie vous prie :
Que cherchez-vous illà, vous n'y avez rien mis ?
Et çay que vostre amour en autre lieu promis
Sera le seur tefmoin de vostre piperie.

Penferiez-vous, Monsieur, que j'aye esté nourrie
De si mauuais tetin, que ie n'entende bien
Que voudriez, en passant, iouir de l'amour mien
Pour faire puis apres que tout le monde en rie ?

Non non ie ne fuis pas de celles que pensez,
Qui pour le seul plaisir tiennent recompensez
Les seruices qu'Amour pour ses trauaux desire.

J'aime bien le discours, j'aime bien la vertu :
Mais j'aime mieux celuy qui braue a combatu
L'esperance, la peur, la dame & son martyre.

ELLE-MESME.

C'EST maintenant qu'il faut que librement ie die,
 Tant m'estes importun, que vous me caiollez :
 Taifez-vous ie vous pry, Monfieur, vous m'eniollez
 De vos propos fuccez qui m'ont toute eftourdie.

Or qu'en me careffant, vofre ame, vofre vie,
 Vofre efpoir, vofre cœur, humble vous m'appellez,
 Ie fçay fous ces beaux mots que vous diffimulez,
 Et cachez doucement le nom de vofre amie.

Anda ie ne veux point vous feruir de iacquet,
 Ie fçay ce que l'on dit, & comme le cacquet
 Mefme entre nos voifins fe iette à l'auanture.

Mais ie merite bien auoir un feruiteur
 Qui m'aime & me careffe & me donne fon cœur,
 Et non pas de feruir d'ombre & de couuerture.

QVAND i'entreuoy cefte efpaulé auancee,
 Ce pié croifé, cefte tremblante vois,
 Ce dos courbé ainfi qu'un arc Turquois,
 La barbe blanche & la face abaiffée :

Quand i'entreuoy cefte ride enfoncee
 Deffus le front à cacher tous les dois,
 Cefte œil caué d'un corps fec comme bois,
 Vn amas d'os, la dent noire émouffée :

Quand i'entreuoy ce mafque, ce tombeau,
 Se mettre en poinct, contrefaire le beau,
 Et fous la cendre vne flamme conceué :

Ie dis alors, voyant ce corps perclus
 Faire l'amour, & qui ne marque plus,
 Qu'on cognoift l'âge & la force à la queue.

In fuy comme la mort ceste vieille importune
 Qui deçà qui delà me fuit de toutes parts,
 Qui m'espie & m'aguette, & de poignans regards
 Me tient enforcé de façon non commune.

Pren pitié de mon mal & chaffe l'infortuné
 Dont ie languis, Amour, & que ses yeux paillards
 Ne me poussent iamais aux perilleux hazards
 D'une si violente & mauuaise fortune.

C'est vn gouffre, vne mer, vn abyfme profond,
 Vne hale, vn esgout, vne bourbe punaife,
 Vn foupiral venteux, vne chaude fournaife,

Vne mare, vn fangeas qui n'a riue ny fond,
 Que ie fens, que ie voy, & ne puis m'en diftraire
 Tant le deftin me force à fuiure mon contraire.

A SA MAISTRESSE.

Ne croyez pas qu'une facheufe abfence
 De vos beaux yeux, Maiftresse, ait le pouuoir
 De me tirer du feruice & deuoir
 Qu'humble ie dois à vostre fouuenance.

Ne croyez pas qu'elle ait ceste puiffance
 Deffus mon cœur, qui ne peut conceuoir
 Que vos beautéz, qui pourroyent émouuoir
 Vn rocher mefme à vostre obeiffance.

Non non mon cœur n'est pas vn feu couuert,
 Vn petit feu épris en vn bois vert,
 Qui meurt foudain, foudain s'on ne l'attife :

Le mien est prompt, meflé de foudre vif
 Qui iufqu'à l'os me confomme haftif,
 Et dont mon ame est follement esprise.

Ce beau front releué la demeure des Graces,
 Ces deux autres iumeaux la retraite d'Amour,
 Ce courai foupirant le gracieux seiour
 Où les baifers mignars de long temps ont leurs places,

Ces difcours amoureux où les douces fallaces,
 Les rufes, les attraits seiournent tour-à-tour,
 Caufent que ie languis & la nuit & le iour
 Sous l'effort rigoureux de fes fieres menaces.

Ce crefpe d'or frifé me fait deuenir glace,
 Et de palle frayeur me fait blefmir la face,
 Mais fes yeux ont pouuoir de me faire vne roche.

Son ombre me fait peur, fa prefence m'altere,
 Et pers le fentiment quand d'vne ceillade fiere
 Me dedaigne & ne veut que d'elle ie m'approche.

Ce iourd'huy que chacun prodigue fa largesse,
 Liberal ie vous donne en efreine mon cœur :
 Encor que le présent foit de peu de valeur,
 Ne le refusez pas ie vous fupply, Maiftresse.

Logez-le pres du vofre, & foyez fon hofteffe :
 Il n'est pas importun, rapporteur ny menteur,
 Et fçay qu'il vous fera fidelle feruiteur,
 Si de vous il reçoit quelque douce careffe.

Donnez-luy tant foit peu d'honnefte liberté,
 Ouurez-luy le threfor de vofre volonté,
 Soyiez-luy comme vn roch constants & non muable.

S'il peut gagner ce poinct il est recompanfé
 Des faueurs qu'il pretend, & trop mieux auancé
 S'il cognoift feulement qu'il vous foit agreable.

ALLEZ mon Cœur, le secours de ma vie,
 En qui l'espere auancer mon bon-heur,
 Le ciel benin, le soleil net & pur
 Vous accompagne & fans vent & fans-pluye.

Que l'Aquilon n'éuente sa furie,
 L'air son courroux, ny l'hyuer sa rigueur
 Contre ce front, dont la fiere douceur
 De ses attraits a mon ame rauie.

Vn doux Zephyr, vn eternel Printemps,
 Mille amoureux & mille passetemps,
 A petits sauts volent toufiours près d'elle.

Mais appaisant vostre orage mutin,
 Dieux, appeidez le sien, à celle fin
 Qu'à son retour ne me soit plus cruelle.

Vn si gentil esprit que le vostre, Maistresse,
 N'est point sans sentiment des amoureux appas:
 On le voit à vos yeux, on le voit à vos pas
 Pleins de la maiesié d'une grande Princesse.

On le sent aux baisers, on le voit à la treffe
 De ce poil chafaigner qui me tient en ses las,
 Encor vous le niez : peu d'honneur ce n'est pas
 D'un grand Dieu côme Amour se pouuoir dire hostesse.

Doncques ie vous supply ne dites plus, mon Cœur,
 Qu'Amour mesme des Dieux & des hômes vaincueur
 Ne tient plus assiégré le rempart de vostre ame,

Ou ne me faites plus cest accueil gracieux,
 Et ne iettez sur moy le charme de vos yeux :
 Lors ie confesseray que n'aimez point, Madame,

N'EST-CE vn grand mal, dites ie vous fupplie,
 Eftre nay libre & n'auoir liberté,
 Auoir des yeux & ne voir la clairté
 Du beau Soleil qui me donne la vie?

N'est-ce vn malheur lors qu'il nous prend enuie
 De foupirer, auoir l'air arrefté
 De nos poulmons? n'est-ce vne cruauté
 Qu'il faut fe taire eftant pres de s'amie?

Or tout ainfi qu'vn palle criminel
 Qui languiffant deffous l'ombre eternal
 D'vne prifon, la lumiere reclame,

Ainfi ie vis abfent de vous, mon Cœur,
 Morne, penfif, aueugle & plein de peur,
 La glace au front & le feu dedans l'ame.

Vous me dites fans fin, & le tiens pour le feur
 Que ne voulez aimant en rien eftre forcee,
 Qu'il ne foit verité, ie vous vey corroucee
 Hier quand maugré vous ie vous baifé, mon Cœur.

Doncques ie vous fupply pour m'ofter ceste peur
 Deformais tant foit peu de vous rendre offenfee,
 Humaine pardonnez à ma chaffe penfee,
 Et remettez la faute aux traits de ma fureur :

Fureur qui nuit & iour me travaille fans ceffe,
 Qui va troublant mon ame & me force & me preffe
 Prefque de vous forcer me de vofre beauté.

Las! c'est moy qui forcé languis deffous la force
 De vofre maiefté: mais quoy? plus ie m'efforce
 Humble de vous feruir, moins ay de liberté.

Deux ans font ia paffez, vous le fçauvez Maiftrefle,
 Quâd pour vous efrener ie vous donné mon cœur,
 Qui depuis eft refté vofre humble feruiteur
 Sans vous auoir manqué de foy ny de promeffe.

Traitez-le humainement & luy faites careffe
 Seulement d'vn trait d'œil, ou de quelque faueur
 Dont il puiſſe alleger la charge du malheur
 Qu'il fouffre en bien feruant vne fi fiere hoſteffe.

Non ne le faites pas, traitez-le rudement :
 Je connois fon humeur, il vous fert feulement
 Pour tirer du plaifir de fon plaifant martyre.

Je tenois ces propos quand mon cœur dépité
 Diſt : j'aime mieux cent fois perdre ma liberté
 En feruant les beautez, qu'efre roy d'vn empire.

MAISTRESSE croyez-moy, ie ne ſuis point menteur,
 M'en appelle à teſmoin les troupes immortelles :
 Quand en mes ieunes ans ce Dieu qui a des ælles
 Fichta premierement ſes traits dedans mon cœur,

Oncques ie ne fenti l'amoureuſe rigueur
 Ny le fer acéré de ſes fleches cruelles,
 Si fort que maintenant que ſous vos graces belles
 Auez plongé mon ame en extreme fureur.

A cela ie le fçay, vous me direz, Maiftrefle,
 Que la flamme d'Amour n'eſt pas ſouuent l'hoſteffe
 De l'hyuer bruineux qui rend le poil grifon.

Je fçay bien toutesfois que les flammes plus fortes
 Croupiffent bien ſouuent deſſous les cendres mortes,
 Et que le feu s'allume en tout bois de faiſon.

DOVCE mere d'Amour, mais farouche & cruelle
 Aux hommes fouruoyez qui vont fuiuant tes pas,
 Mere ie te supply ne me recherche pas
 Pour me dresser encor quelque embusche nouvelle.

Ie n'ay que trop languy durant la faison belle
 De mon gaillard Printemps sous les forciers appas,
 Puis maintenant recreu, mal armé, foible & las
 Tu me viens, importune, appeller en querelle.

Ie tenois ces propos quand vostre bouche tendre
 Vinstes ioindre à la mienne, & bord à bord estendre
 Le coural soupirant de vos léures, mon Cœur.

Alors ie reconneu que toute ame gentile
 Est capable en tout temps de sa flamme subtile,
 Et qu'il est malaisé d'euitier sa fureur.

DEPVIS que ie baisé ta bouche vermeillette,
 Et que ie suçotté le petit bout moiteux
 De ta langue succree, & tasté bien-heureux
 L'yuoire doux poly de ta cuisse douillette :

Depuis ie n'eu repos, vne flamme secrette
 Aussi tost dans mon ame escoula par les yeux,
 Et de soupirs ardans vn escadron venteux
 Pres d'elle se campa pour feruir d'échauguette.

Qui dormiroit, mon Cœur, nourrissant dedans foy
 Tant d'ennemis ensemble, ainsi que dedans moy
 Sans tréue nuit & iour ie nourris miserable?

Mais sçachant bien, mon Cœur, que sous vostre bonté
 Vous ne cachez rigueur, dedain ny cruauté,
 L'espere qu'à mon mal vous serez secourable.

A M. M. (1)

DEPVIS que ie baisay sa bouchetté emperlee
 Et de son beau tetin le bouton rougissant :
 Depuis que ie baisay le creffe iaunissant
 En cent flocons retors de sa tresse anneelee :
 Depuis que ie baisay la nege amonceelee
 Sur sa gorge d'ivoire & son sein blanchissant,
 Depuis que ie baisay ce bel œil languissant
 Qui tient de ses attraits mon ame enforcellee :
 Depuis ie n'eu repos, & les soucis mordans,
 L'esperance & la peur ont gaigné le dedans
 De mon cœur forbanni des faueurs qu'il desire.
 Hal qui vit malheureux, qui se traueille en vain
 Et qui sans esperer alonge de sa main,
 Et viuant & mourant, le fil de son martyre!

Vous me dites sans fin que ce n'est la faison
 De fuiure de l'Amour l'inconstance legere,
 Qu'il faut matter sa chair & se mettre en priere,
 Humblement deuant Dieu dressant son oraïson.

M'Amour, ie le confesse, helas c'est bien raïson
 En ce temps miserable addoucir la colere,
 Et le trait punissant que darde sa main fiere
 Sur le chef de nos rois, leur sceptre & leur maïson.

1. Ce sonnet, qui est une variante du précédent, se trouve dans l'édition de 1574 des Odes d'Anacréon; il porte en titre : à M. M., sans nous faire découvrir le nom si soigneusement caché de la femme aimée. Dans l'*Élection de sa demeure*, Belleau nous apprend que ce nom est formé de douze lettres; dans la *Bergerie*, il la nomme Catin et Catelon; Colletet observe qu'elle s'appelaît Magdelon. Evidemment, et les sonnets qui précèdent en sont une preuve, ces noms ne désignent pas la même personne; on peut donc observer que si le poète doit être soupçonné d'inconstance, il ne saurait du moins être accusé d'indiscrétion.

Plus me mets en priere & plus fais penitence,
 Moins ie sens addoucir vostre fiere arrogance :
 Plus veux domter ma chair, plus rebelle apparoist.

De ieufne & d'oraifon l'ire de Dieu s'appaife :
 Plus ie vous vay priant, moins plaignez mon malaife :
 Plus me faites ieufner, plus l'appetit me croift.

SVR VNE LETTRE BRVSLEE.

EUSSÉ-IE autant de fois baifé ta bouche tendre,
 Ta paupiere, ton œil, ta gorge, ton beau fein,
 Que l'ay baifé de fois la lettre que ta main
 Depuis trois iours, mon Cœur, secrette m'a fait prédre.

Euffé-ie autant de fois retiré de la cendre
 Des sepulchres Gregeois & du marbre Romain,
 Pour celebrer ton nom quelque antique dessain,
 Que l'ay releu de fois le fuget pour l'apprendre.

Or le sçachant par cœur le plongé dans le feu
 Sous le papier musqué : auffi tost que l'ay veu
 En cendre s'amortir, & promptement s'esteindre,

Est-ce le feu, mon Cœur, qui me brusle importun,
 Plus celeste & plus vif que le nostre commun ?
 Ouy : car le plus ardent gaigne toufiours le moindre.

OCRVAVTÉ d'Amour, fera donc toy Vulcan
 Qui bruslera, cruel, de flamme vengereffe
 La lettre que la main de ma chere maiftresse
 Secrette m'escruiit aux premiers iours de l'an ?

Est-ce le fouuenir de ce Dieu Thracien
 Qui t'espoinçonne encor de ialoufe destresse,

Lors que ta femme & luy, de chaîne tromperesse
Couplez deuant les Dieux tu les mis au carquan ?

Vulcan, ie ne fuis pas de nature guerriere,
Ne fois jaloux de moy, & ne soit heritiere
Ta flamme de la lettre où ie voy peint mon heur :

Mais s'il la faut bruller, ta force ie despote,
Amour me voulant bien, l'a de son trait escrete,
Pour la fauer du feu, au profond de mon cœur.

A L'AMOVR.

SVR LES SONNETS DE C. D. B. (1)

MAIS de quel tret as-tu nauré ce cueur,
Ce cueur, Amour, & ceste ame gentille
Qui deuant nous en larmes se distille,
Si doucement fouspirant son malheur.

Tu ne pouuois employer la faueur
De tes attraits, ny la flamme futile
De ton brandon, en fuiet plus fertile
Pour en tirer vne plus belle ardeur.

Si ce n'est toy fous humaine figure
Qui, descourant l'amoureuse pointure,
Nous monstre à l'œil toute autre affection

Que ne caufa la beauté de Cassandre
Ny les beaux yeux de Laure, dont la cendre
Pleure au cercueil encor sa passion.

1. Ces initiales désignent Charles d'Espinay, breton, abbé de Saint-Gildas, plus tard évêque de Dol, et l'auteur d'un recueil de vingt-six sonnets, intitulés : *Sonnets amoureux* (Paris, Guillaume Barbé, in-8°, 1669). Les vers de Remy Belleau se trouvent en tête de cette édition.

SVR LES CANTIQUES

DE NICOLAS DENIZOT. (1)

Ce double trait, dont l'un industrieux
Rauist nostre cil, l'autre doux nostre oreille,
De ta main docte annonce la merueille,
Et de tes vers l'accent laborieux.

Mais ton esprit sainctement curieux
A desfaigner la beauté nonpareille
De cette nuit, plus que le iour vermeille,
Sur ton pinceau reste victorieux.

Car tes tableaux mourront, & la memoire
De plus saincts doigts emperlera la gloire
De nostre temps à l'antique égalé :

Et ton fuiet plus diuin & plus stable
Que n'est l'Amour, le crayon, ou la table,
Rompra les coups du vieil faucheur ailé.

Gentille main qu'un Apelle pour sienne
En ce tableau hardiment aduoueroit,
Gentille main, main qui furmonteroit
Par ses fredons la corde Thracienne.

1. Poète et peintre, Denizot a doublement célébré « le premier Advenement de Iesus-Christ. » Belleau fait dans les deux sonnets qui suivent l'éloge et des cantiques et de la peinture de l'artiste percheron (Voir la note de la p. 187 de ce vol.). Il a été mis gracieusement à notre disposition, par M. Louvel, maître de pension à Rémalard, un joli manuscrit des Cantiques de Denizot, enrichi d'enluminures représentant diverses scènes de la Nativité, et où se trouvent ces deux sonnets de notre auteur.

Apelle vit pour son Idaliene
 Faite à demy, qui mesme enamouroit
 L'œil estranger, quand rauy demouroit
 En ceilladant cette idole payenne.

Doncques bon Dieu, de quel amour épris
 Sera celuy, apres auoir compris
 Ce faint tableau que tu viens de peindre,

Veu qu'il excède en sa perfection
 Celuy d'Apelle, & que la passion
 D'amour diuin est autre que vulgaire?

A M. PALINGENE,

SVR LA TRADVCTION DE SCEVOLE DE SAINCTE-MARTHE. (1)

Tv ne pouuois choisir le iour de ta naissance
 Vn furnom plus fatal, pour renaître deux fois,
 Que le tien qui Romain perdant & vie & vois
 Soupire maintenant le doux air de la France.

1. Palingène est auteur d'un poème intitulé : *Zodiacus vite*, le Zodiaque de la vie, œuvre médiocre, mais qui n'en eut pas moins les honneurs de plusieurs traductions.

Scevole de Sainte-Marthe, l'un des traducteurs, était de Loudun. C'était un magistrat des plus éminents, qui mérita d'être placé près de la grande et belle figure du Chancelier de l'Hôpital. Les préoccupations du palais et de la cour n'empêchèrent pas cependant le grave juriconsulte de sacrifier aux Muses; on a de lui un grand nombre de poésies latines et françaises, malheureusement à peine revues pour la plupart et qu'il eût achevées sans doute si, comme il le dit lui-même,

... les malheurs des querelles civiles
 N'eussent banni le repos de nos villes.

Les œuvres de Scevole de Sainte-Marthe ont été divisées en huit titres, dans lesquels figurent les *Vers d'Amour* (V. note, t. II, p. 279); la première édition est de Poitiers, Jean Blanchet, 1600.

Ce sonnet est une allusion au prénom de Palingène, qui s'appelait *Marcellus*.

Si ton ombre là bas a quelque fouenance
 Du labeur des viuans, hà bon Dieu, que tu dois
 D'honneur & de faueur à ce docte François,
 Qui vange de l'oubly la superbe impudence.

C'est luy qui fait parler vn langage nouveau
 Aux cendres de ceux-là, dont les ombres profettes
 Begues errent là bas fur les riués muettes,

Les retirant de mort, & sauuant du tombeau :
 Ainfi le fils d'Anchife à la riué Apuloife
 Sauua les Dieux Troyens de la flamme Gregeoise.

AV SIEVR SALOMON. (1)

AINSI qu'au point du iour la pucelle éueillée,
 Seulette en son iardin va cueillant de sa main
 Les plus gentilles fleurs pour honorer son sein
 Et faire vn beau tortis à sa tresse anneelee :

Ainsi qu'au renouueau on voit la troupe ælee
 Des fillettes du ciel deffous vn air ferain
 Voler de fleur en fleur pour paistre leur effain,
 Et pour confire en miel leur charge non foulee :

Ainsi tu vas triant au iardin des neuf Sœurs
 D'industrieuse main les mieux fleurantes fleurs
 Pour te ceindre le front d'vne couronne torte .

En cent lauriers sacrez, & pour nous faire voir
 Par cent doctes suiets l'effet de ton sçauoir,
 Aussi docte & parfait que ton beau nom le porte.

1. Salomon Certon, l'auteur des vers leipogrammes (petites pièces dans chacune desquelles il manque une lettre de l'alphabet). Il ne permit de les publier qu'au moment de sa mort (Sedan, Jean Jannon, in-12, 1620).

IN EVNDEM.

EFFUSA latè mella dum fragrantibus
Exugo labris, ore sicco & languido,
Excipio lætus exulemque spiritum,
Repentè summus Imperator cœlitum
Factus, Deorum inter superbus agmina
Cæleste néctar poculo ebibo pari :
Exulceratrix sed vbi dens ferociter
Linguam momordit inmerentem, largiter
Fuso cruore per genas, acutum ego
Hominum qui amant ffo omnium miserrimus :
Sic viuo felix, mox miser versa vice.

A R. GARNIER. (1)

In plains fort, mon Garnier, qu'en ce tẽps miserable
 Plein d'orage cruel & de ciuille horreur,
 Tu viennes fouspirer la diuine fureur
 Qui couronne ton front de la branche honorable.

le plains fort que le fang & le meurtre execrable,
 Les tragiques chançons & la palle frayeur,
 Exercent fans pitié leur cruelle rigueur,
 Du François échaffaut le fuiet lamentable.

le plains encore plus que les diuins esprits
 Fertiles de discours & de doctes écrits,
 Comme le tien, Garnier, languiffent fous la cendre,

Et que celuy fans plus qui mieux pique & mèsdit,
 Defrobe les honneurs, mendiant à credit
 Ce que les mieux appris n'ofèrent oncq' attendre.

1. En tête du recueil des tragédies de Garnier. Ce sonnet n'existe pas dans les éditions précédentes de Remy Belleau.

AV ROY, (1)

SVR VN CRVCEFIX PEINT DANS SES HEVRES
SORTANT D'VN SEPVLCHRE.

MIEUX ie ne puis remarquer la memoire
De vostre nom & vostre bras vainqueur,
Que par le sang & le bras du Seigneur
Qui de l'enfer emporta la victoire :

Mieux ie ne puis au monde faire croire
Vos faits guerriers, que par l'ayde & faueur
De ce grand Dieu qui va cachant nostre heur
En ce tombeau seur tefmoin de sa gloire.

Pour son saint nom vous auez combatu,
Par luy auffi vous auez abbatu
L'orgueil felon d'une troupe ennemie.

Que pourroit-il en terre faire mieux ?
Dedans sa playe il vous garde les cieux,
Et par sa mort vne eternelle vie.

Si l'amour que tu dois au lieu de ta naissance
Te touche iusqu'au cœur, ou si quelque deuoir
De parens & d'amis reste pour l'esmouoir,
Iette l'œil ie te pry dessus la pauure France :

Tu n'es Turc ny barbare, & sçay qu'as cognoissance
De la grandeur de Dieu, ie sçay que ton vouloir
En tout est iuste & saint, mais si nous fais-tu voir
Vn peuple moins instruit qu'au fort de l'ignorance.

1. Charles IX.

Au lieu de faouurer les douceurs de ta bouche,
 Il s'altère d'aigreur, qui l'a rendu farouche :
 Au lieu d'estre modeste il se met en rigueur.

Pour se mettre en repos il met en main les armes,
 Cherchant (mal-aiisé) par ouertes allarmes
 Contre son propre sang exercer sa fureur.

Qui ne diroit, ô Dieu ! voyant la pauvre France,
 La France enforcelee & surprise d'erreur,
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,
 Que tu as desployé sur elle ta vengeance ?

Mais tu n'es point vangeur, ains la seure defense,
 Le fecours & l'appuy, & le rempart plus seur
 Des pauvres affligez, mais las tout ce malheur
 Ne peut naistre d'ailleurs sinon de nostre offense.

Contente toy, Seigneur, & que ta main diuine
 Deffous le ciel François nous monstre quelque fine
 Que tu as comme pere addouci ton courroux.

Nous sommes tes enfans, & tu es nostre pere :
 Doncques à celle fin que ta race prospere,
 Regarde nous, Seigneur, de ton œil le plus doux.

S'il faut, comme tu dis, que le scandale aduienne
 En ce trouble mutin, ô siecle malheureux,
 Et malheureux celuy qui en est desireux,
 Et qui pour l'enaigrir donne la faueur sienne.

Mais s'il faut qu'ainfi soit, ô Seigneur, te fouienne
 De ton troupeau petit, & ne fois rigoureux :

Tu n'aimes pas le fang, tu es trop amoureux
De l'œuure de tes mains, & de la race tienne.

Nous faisons le scandale, & si rendons fugettes
A nostre passion nos volonte'z profettes
De ce que desirons : bref le mal vient de nous,

Et pourrions aisément destourner la contrainte
Du scandale aduenir, mais aussi i'ay grand' crainte
Que ce qui en naistra, ne foit commun à tous. (1)

1. La tristesse qui déborde du cœur du poète, demandant pitié pour les victimes, indique dans quelles douloureuses circonstances ces derniers sonnets ont dû être composés.





CHANSONS.

QU'ENQUES par traits ou par amorce
 Amour ne me donna l'entorce
 Pour esclauer ma loyauté
 Sous l'empire d'une beauté,
 Ny par trefsure blondissante,
 Ny par ceillade languissante
 D'un œil larron à demy clos,
 Ny par les deux boutons éclos
 Sur vne leure coraline,
 Ny par le lait d'une poitrine,
 Par les roses, par les œillets
 Semez sur deux monts iumelets :
 Par vne face destournée,
 Ou faueur de couleur donnée
 D'un bracelet, ou d'un anneau,
 Ou d'un cordon, ou d'un chapeau,
 Pris sur la tresse, ou d'une rose
 Dans la blanche poitrine éclosée,
 Ou d'un doigt pressé doucement,
 Ou d'un pié mis furtivement
 Sur le mien, ny d'autre cautelle
 Onc ne fus pris en sa cordelle.

Le n'idolatre point les yeux,
 Encores qu'ils decouurent mieux
 Le secret de nostre pensee,
 Qu'une beauté si tost paffee :
 Non que ie veuille mesprifer
 La beauté pour authorifer
 La vertu qui point ne dedaigne
 La beauté pour humble compaigne.

Cela sied bien quand tous les deux
 Se peuuent accoupler entre eux :
 Car l'un & l'autre rend aimable
 Son subiect par eux desirable.

Mais puis que la fiere beauté
 Plus fouuent loge cruauté
 Que vertu, & qu'en mesme place
 Ne loge la crainte & l'audace,
 Pour mieux recueillir le plaifir
 Le voulu la vertu choifir.

Je fuis amy de neuf pucelles,
 Amy des Graces immortelles,
 L'esprit me contente trop mieux
 Ny que le teint ny que les yeux :
 Il n'est point fuieët à la bize,
 Tant plus vieillift, tant plus le prise :
 La ride ny le changement
 De l'âge n'ont commandement
 Sur luy, & n'ont rien de semblable
 A cest archer, autant muable
 Qu'un Protee, auffi peu durant
 Qu'une fleur qui naift en mourant.

Il tient encor de la nourrice,
 Qui dedans la couche tortice
 Nourrit sa mere entre les vents,
 Troubles & mariniers tourmens :
 Il en retient de l'inconstance

De la mer, & de la naissance
 De sa mere, aussi le bourgeon
 Retient du greffe, & le fourgeon
 Du naturel de la fontaine,
 L'herbe de l'humeur de la plaine,
 De bonne semence bon grain,
 De mere douce enfant humain.

Amour est oyseau de passage :
 Car las ! aussi tost que nostre âge
 Se rend de l'hyuer compagnon,
 Aussi tost s'enuole mignon
 Haut à l'effort : car sa nature
 Ne peut endurer la froidure,
 La vieillesse point ne luy plaist,
 Aussi hors de son poinct elle est.

Mais ny l'audace fourcilleuse
 Du Temps, ny la Parque orgueilleuse
 N'ont puissance ny d'outrager
 La vertu, ny de l'estranger :
 Et c'est pourquoy ie la veux suyure
 Et par elle à iamais reuiure.

AVRE maistre n'ay que l'Amour,
 Je le seruiray nuit & iour :
 C'est pourquoy ie l'ay fait seigneur
 Et de ma vie & de mon cœur.

D'estre serf point ne me desplaist,
 Mon cœur estant si bien qu'il est
 Cent fois plus doucement traité
 En seruice qu'en liberté.

Auffi le maistre que ie fers
N'est fascheux, rude ny diuers :
Et si n'est pas courtois & dous
A moy feulement, mais à tous.

Quelque mal-plaifant, importun,
Mal-né, mal-voulu de chacun,
Appellera ce Dieu cruel :
Mais ie ne le cognois pour tel.

Ie n'ay de luy que du bon-heur,
Du plaifir & de la faueur :
Et qui vit fous luy langoureux,
Ie croy qu'il n'est point amoureux.

Amour est compagnon du temps,
Et de l'Automne & du Printemps :
Moymesme ay fon feu découuert
Deffous les glaces de l'Hyuer.

L'un porte le vifage peint
De palle frayeur qui le point :
Et l'autre n'est iamais content,
Alteré du bien qu'il attend.

L'esperance & le defefpoir
Soit pour cil qui n'a le pouoir
Acquerir, estant feruiteur,
D'une maistresse la faueur.

Quant à moy si i'auois le point
Ayant, qu'on ne demande point,
Mais qu'on prend en temps & en lieu,
Ie ne voudrois pas estre Dieu.

AVTRE amour que le tien me vient à desplair,
 Autre feu que le tien ne peut mon cœur faïr,
 La mort seule a pouvoir
 D'eschanger mon vouloir
 Puis que de bien aimer tu te mets en deuoir.

Mon cœur est un rocher haut esleué dans l'ær,
 Que les flots ny les vents ne sçauroyent esbranler,
 Ferme contre le vent
 D'vn fascheux pourfuiuant,
 Qui ialoux de mon heur mon bien va deceuant.

Le iour que dans mes yeux Amour de son beau trait
 De vostre grace belle engraua le portrait,
 Ce iour comme vainqueur
 Se fist roy de mon cueur,
 Et tyran, de ma vie empieta le bon-heur.

Ie tenois ces propos, m'estimant bien-heureux,
 Lors que de vos beautez ie deuins amoureux :
 Mais hà traïstre cruel
 Maintenant tu n'es tel,
 Amour, dont ie cognois que tu n'es immortel!

Car les Dieux de là haut ne font vains ny menteurs,
 Ils ne font médifans, imposteurs ny trompeurs :
 Tu n'as iamais esté
 Qu'vn pipeur effronté,
 Ennemi coniuré de toute verité.

Où font les beaux discours dont fol ie me païffois?
 Maïstresse, où est le temps qu'abusé ie penfois
 Auoir conquis cest heur
 D'estre ton seruiteur?
 Et maintenant ie voy que ce n'est que rigueur.

Quelque temps i'ay vefcu plus cõtent que les Dieux,
Abufé de ta bouche, abufé de tes yeux :

Maintenant tu me dis

Que libre tu ne puis

Aimer, & plus te fuy, Maiftrefle, & plus me fuis.

Je n'auois rien plus cher pour gage de ma foy

Qu'vn feul petit escrit que ie gardois de toy,

Pour fidelle tefmoin

De l'amour peu certain :

Mais tu l'as importune arraché de ma main.

Adieu, Maiftrefle, adieu, ou traite mieux mon cœur,

Que n'as depuis vn an qu'il eft ton feruiteur :

Malheureux eft pour vray,

Maiftrefle, ie t'en croy,

Qui vit en feruitude & qui peut eſtre à foy.





CARTELS.

DES CHEVALIERS D'AMOVR.

1575, LE 3 IVIN. (1)

AVX DAMES.

DAMES dont les vertus & les rares beautez
 Animét aux combats les promptes volontez
 De ces ieunes guerriers, ie vous supply de
 croire

Que la mort de l'Amour n'emporte la victoire :
 Bien meurt ce masque feint, qui fans affection,
 Sans foy, fans loyauté, farde sa passion,
 Ce fantôme d'Amour, qui en naissant auorte,
 Indigne des honneurs de ce beau nom qu'il porte,
 Ce mattois, ce pipeur, ce démon, ce lutin,
 Inconstant, passager, & volage, & mutin,
 Qui se repaist, friand, d'amorces tromperesses,

1. Cette date ne serait-elle pas celle du mariage du duc d'Aumale avec la belle Marie d'Elbeuf, la sœur de l'élève de notre poète? Belleau devenait naturellement le chantre de cette solennité et des réjouissances dont elle fut l'occasion.

De surprifes, d'attraits, de rufes piperelles,
Et qui charmant nos yeux n'entre iamais au cœur :
Tel Amour vieilliffant, perift en fon erreur.

Mais l'autre eft immortel, les faueurs de fa grace
Tirent du ciel vouité le germe de fa race,
C'eft le mignon choifi des hommes & des Dieux,
Le fidele entretien de la terre & des cieux,
Des elemens confus la liaifon premiere,
De ce grand vniuers la feconde matiere :
De fes traits empennez le violant effort
Ne fe peut alterer par échange de mort :
C'eft vne paffion, vn defir, vne flame,
Qui fait la fentinelle au rampart de noftre ame,
Et guide nos penfers : c'eft vne delité
Eftroittement vnée à l'immortalité.

Amour eft tout diuin, le Deftin ny l'enuie
Ne fçauroyent retrancher les foufpirs de fa vie :
Car eftant immortel, la terre ne peut pas
Trionfer de ce Dieu, affranchi du trefpas.
Et s'il mouroit encor, plus noble feulture
Ne prendroit que vos yeux, fa douce nourriture :
Car de vous il prend vie, & dans vos cœurs épris
Se repaift, immortel, de vos diuins efprits.

Amour iamais ne meurt, fa diuine femence
Toufiours retient l'odeur de fa premiere effence :
Et ne faut s'attrifter, ny porter le grand dueil
Comme s'il gifoit mort dans le fond d'un cercueil.
Il loge en vos beaux yeux, qui de flammes cruelles
Nous alterent brulant iufques dedans les mouelles,
Et viuant & voyant nous le fentons en nous
Tantoft comme tyran, tantoft benin & dous.

Caufe que nous voulons en foule, ou en carriere,
A cheual, ou à pié, ou ioints à la barriere,
Maintenir que l'Amour eft plus vif & plus fort,
Plus gracieux & doux, & cent fois plus accort

Qu'il ne fut onc ça bas, affeurant que les Dames
 Hostesses de ce Dieu, & de ses viues flames,
 Ont plus de loyauté, de grace, & de douceur,
 Que ne peut meriter vn loyal seruiteur :
 Et que iamais Amour, quoy que l'on vueille dire,
 Ne porta l'arc en main en vn plus doux empire.

Ces Cheualiers d'honneur qui n'ôt rien dedäs l'ame,
 Ny plus auant au cueur, que l'amoureuse flame
 Qui fort des traits aigus de ce petit Archer,
 Quand de son arc voûté viennent à décocher,
 Aduertis qu'en ce lieu se dresseoit vne lice
 Pour rompre ou pour iouster, & pour faire exercice
 Des armes & d'Amour, & par acte guerrier
 Porter le front couuert de l'honneur d'vn laurier,
 Sont venus en ce lieu pour mettre en euidence,
 Faïfant à coups de main preuue de leur vaillance
 Et courage gentil, voulant monstrier à tous
 Qu'à la seule faueur d'vn oeil gentil & dous
 Ne veulent espargner ny le sang ny la vie,
 Ny le bien, ny l'honneur, & que la seule enuie
 Qu'ils ont de vous seruir est cause qu'en ce lieu
 Sont arriuez soudain tous épris de ce Dieu
 Que l'on appelle Amour, pour mōstrier leurs proteesses
 Deuant les yeux mignars de leurs chastes maïstresses,
 Et pour espandre auffi & la vie & l'honneur
 Pour acquerir fans plus le nom de seruiteur.

DAMES dont les beautez & les douces faueurs
 Animent aux combats cent & cent seruiteurs,
 Les repaissant d'honneur qui braue les conuie
 Perdre pour vos beaux yeux & le sang & la vie :
 Croyez ie vous supply que ces deux Cheualiers,
 Hommes faits & choisis, bons & vaillans guerriers,
 Amoureux de vertu & d'honneur & des armes,
 Ensemble ont resolu, non par feintes allarmes,
 Par foupirs redoublez, ou par affection
 D'vn langage fardé de vaine passion,
 Acquerir les faueurs d'vne belle maistresse.

Mais ils veulent premier que la seule proteffie
 Serue de truchement & soit l'auant-coureur
 Pour fidelle tesmoin de ce qu'ils ont au cœur,
 Iurant deuant vos yeux qu'ils n'ont volonté d'estre
 Esclaves de l'Amour, sans vous faire prestre
 L'effet de leur merite, ou soit à coups de main,
 A cheual, ou à pié, ou par autre deffain
 Qui se peut pratiquer en foule ou en carriere,
 Deux à deux, seul à seul, ou de lance guerriere
 Se choquer brusquement & rompre de droit fil :
 Non pas de conquerer par vn moyen subtil,
 Comme estre bien en poinct, ou de porter visage
 Sous le charme forcier de quelque doux langage,
 La moindre des faueurs que vos rares beautez
 Donnent pour recompense à tant de loyauitez.
 Non, ils ne veulent pas s'allumer de la flame
 Qui reschaufe le sang & glisse dedans l'ame
 Doucement par les yeux, que deuant ne iugez
 S'ils meritent cest heur d'estre mis & rangez
 Entre ceux que l'Amour & l'honneur fauorise.
 Voulant donc mettre à fin ceste belle entreprise,
 Sont venus en ce lieu pour mieux faire paroïr
 Et reconnoistre à l'œil l'effet de leur deuoïr,

En ce lieu plein d'honneur, en ce lieu venerable,
 Lieu comblé de vertu & grace incomparable
 De cent rares beautez qui mettroient en erreur
 Vn cœur, fust-il de roche ou de metal plus dur.
 Et tout ainsi qu'on voit la couleur blanche & nette
 Sur toutes apparoitre excellente & parfette,
 Ainsi l'affection de nostre loyauté
 Est sincere & parfaite en toute pureté.

Doncques si vous voyez que par nostre vaillance
 Nous puiffions meriter quelque peu d'assurance
 De vous faire seruice & de nous rendre heureux,
 Je sçay que vous auez le cœur si genereux,
 Que vous embrasserez de volonté meilleure
 L'honneur & la vertu qu'une grandeur mal-seure,
 Qu'une vaine richesse, ou quelque grand thresor :
 Car la vertu vaut mieux qu'une montagne d'or.

Ce ieune Cheualier (1) en tous nouueaux allarmes
 Amoureux de l'honneur, & d'Amour & des armes,
 Ores qu'il soit foiblet à porter le harnois
 A cheual ou à pié, ou à rompre le bois
 Iustement de droit fil d'une lance guerriere,
 Manier de pié coy, en rond ou en carriere
 Le cheual courageux, a sceu qu'un grand tournoy
 Se dressoit promptement en la cour d'un grand Roy,
 Et que nul n'y pouuoit y monstrier sa proüesse
 Sans porter les faueurs d'une belle maistresse.

1. Il s'agit ici sans aucun doute de Charles de Lorraine, son élève, alors âgé de 19 ans, en se reportant à la date du premier cartel.

Doncques ie vous supply par vos rares beautez,
Source de cent rigueurs & de cent cruautez,
Par les chastes attraits de vostre bonne grace,
Par le crespe doré qui luit sur vostre face,
Par toutes les bontez & toutes les douceurs
Qui logent dans vostre ame & traouillent nos cœurs,
Me faire tant d'honneur en ceste fleur premiere
D'vne douce faueur honorer ma priere :
Me sentant animé du gracieux accueil
De vostre bonne grace & faueurs de vostre oeil,
l'espere, courageux, de vous faire prestre
Qu'au monde n'y a rien qui mieux arme la destre
D'vn ieune Cheualier, & luy hausse le cœur,
Qu'Amour, guide fidelle à rechercher l'honneur.





EPIGRAMMES.

CARLE est borgne d'un œil, & sa sœur Ifabeau
 Borgne d'un œil aussi, la plus belle brunette :
 Et luy, hors ce défaut, de beauté si parfaite
 Que rié ne se peut voir en ce mode plus beau.
 Carle, donne cet œil qui te reste à ta sœur,
 Pour rendre à son beau front vne grace immortelle :
 Ainsi vous ferez Dieux : elle Venus la belle,
 Toy, ce Dieu qui sans yeux tire si droit au cœur. (1)

A SA MAISTRESSE.

QVAND ie veux racôter les maux que tu m'apportes
 Et les aigres douceurs que tes beaux yeux me font,
 Je pers le sentiment, & de mes léures mortes
 Ainsi qu'un petit vent mes paroles s'en vont,
 Vne froide sueur s'expand dedans mes veines,
 Au lieu de sang caillé, ia pleines de mes peines :
 Ainsi sourd & muet, & trappé de sueur
 Je redouble ma mort par vn double malheur.

1. Nous n'avons pu découvrir le nom de ce Carle si agréablement maltraité.

Τῆνδ' ἐθέων τε νόμων τε γράφην ἀνέθηκε Νόγοντον
 Σοί, μεγάλου σεμνή καὶ κρονίδαο, δίχη.
 Χθὲς γὰρ ἔτ' ἀμφήριστα πόλιν συνέχευε θεμιστέων
 Τάγματα, λοξοδίκαις ἀνδράσι πειθομένην·
 Νῦν δ' ἐπεὶ ἐξ ἀγράφων γράπτους ἐχαρίσσαο πρόφρων
 Ἄμμι νόμους, συγερὰς τηλόσ' αἰτιροσύνας
 Ἐξέβαλες πόλεως, ἐξ οὗ τὸν ἕμμα φαισινὸν
 Τρέψας, ἐμῆς γλυκερᾶς κηδομένη πατρίδος.
 Οὐδὲ δικοβράπτταισι τόδ' ἦν φίλον, ἀλλὰ γένοιο
 Δυσμενέουσα κακοῖς, τοῖς δ' ἀγαθοῖσι φίλη. (1)

1. Se trouve, sous le titre d'épigramme, en tête des Coutumes du Perche (Voir note de la p. 169).

TRADUCTION.

Nogent consacre en ces volumes
 Ses lois, ses anciennes coutumes,
 A toi, Justice auguste, enfant du roi des Dieux !
 Hier nul ne pouvait soustraire
 Son droit à l'inique arbitraire ;
 La ville était troublée et le juge odieux.
 Aujourd'hui que tes mains sacrées
 Nous gravent des lois assurées,
 Tu chasses de nos murs l'affreuse iniquité.
 O Déesse ! tu nous regardes
 D'un œil bienveillant, et tu gardes,
 Divin Palladium, notre chère cité.
 La Chicane en pâlit de crainte ;
 Mais, devant ta majesté sainte,
 La vertu se rassure et le vice est dompté.



COMPLAINTES.

DV FEV D'AMOVV.

BERGERS, ie vous supply, retirez vos troupeaux
 Dessous l'ombre mollet de ces larges foux-
 teaux,
 Tirez-vous à l'escart, & recherchez la veine,
 Soubz ce roch cauerneux, de quelque eau de fontaine
 Pour vous saüuer du feu qui s'escoule, amoureux,
 Des poulmons eschaufez d'vn pauure langoureux.
 L'air comblé de mon feu & les troupes legeres
 Des haleines des vents emportent messageres
 Vn scadron allumé de soupirs elancez
 Qui couuoient en mon cueur l'vn sur l'autre entassez.
 Amour, ce petit Dieu, boutefeu de ce monde,
 Qui brule de son feu le ciel, la terre, & l'onde,
 Ne vomist que ma flame, & ma Dame ardamment
 Ne porte dans ses yeux que mon embrasement.
 Pource fuyez, Bergers, vos brebis camufettes
 Se pourroient eschauffer de mes flammes secrettes :
 Les boucs & les aigneaux, le chien & le pasteur
 Pourroient bien euentier les flammes de mon cueur.

Las ie brulle d'amour, & si l'eau de la Seine
 Ne coule promptement au secours de ma peine
 Pour esteindre l'ardeur du grand mal que ie fens,
 Je crains que le brasier qui deuore mes sens
 Ne tarisse alteré des flammes de ma peine
 Les ondes de la mer & les eaux de la Seine.

.SVR LA MORT D'VNE MAISTRESSE.

SACRÉ Laurier, & toy gentil Ormeau
 Au tige verd & refrisé rameau,
 Qui surpendus sur la grotte sauuage
 Embrunissez l'herbe de vostre ombrage,
 Ombrage frais où sont accompagnez
 Les doux Zephyrs qui nous ont foulagez
 Cent & cent fois, quand la Chienne aboyante
 Nous chaffoit loing sous la roche pendante,
 Ma Dame & moy : hé si vous sçavez bien
 Quel heur m'estoit, & de plaisir combien
 L'auois alors que d'une humble simpleesse
 Et d'un refus, ma gentille maistresse
 Entre mes bras doucement se posoit
 L'œil demy clos, & puis se reposoit :
 Hà seigneur Dieu, qui ne portoit enuie
 Au doux repos de mon heureuse vie?
 Mais maintenant, qui iette plus de pleurs,
 Ou qui est plus abyrmé de malheurs
 Que moy chetif, chetif & miserable,
 Ne voyant rien qui me soit agreable?
 Soit que la nuit d'un voile brunissant
 Couure la terre, ou que le iour naissant
 Monstre par tout sa lampe journaliere,

Lampe celeste, & celeste lumiere,
Jamais l'ennuy, le trauail foucieux
Tant foit-il peu donne treue à mes yeux.

Toufiours toufiours ma playe se rempire,
Et peu à peu se mine en fon martyre :
Comme en hyuer l'on voit dessus vn mont
Par le rayon que la neige se fond.

Qu'est deuenu le vermeil de la rose,
Le lis, l'œillet, & la richesse enclofe
Entre les ronds de ce marbre enleué
D'vn doux soupir viuement animé?

Las il est mort! & la fiéure rongearde
De ces beautez la grace a mis en garde
Entre les mains de l'auare nocher :
Cruelles mains, cousines d'vn rocher,
Qui n'espargnez la beauté ny la grace,
Ains pelle-melle, & d'vne mesme audace
Les entassant en vn mesme batteau,
Vous les passez à l'autre bord de l'eau
(Au moins ceux-là qui l'amour en leur vie
Ont bien traitté sans haine & sans enuie)
De ce royaume où font les champs heureux,
Où en repos viuent les amoureux.

Là couple à couple on s'affiet sous l'ombrage
Des myrtes saints, escoutant le ramage
Du rossignol : là les petits ruisseaux
D'vn gazouillis imitent les oyseaux
A degoiser : là les douces haleines
Des vents mollets rafraichissent les plaines,
Plaines qui font d'vn beau tapis de fleurs
Bien estoffés en cent mille couleurs,
Que les ruisseaux de lait toufiours arrosent,
Où les amans & nuit & iour composent
(Si nuits y font) le rond des chapelets,
Dançant autour des myrtes verdelets.

Là là iamais la foudre ny la greffe,
 Ny le frimas le recoy ne martelle
 De ces saints lieux : là iamais la chaleur
 Ny la froidure euenta sa fureur.
 De iour en iour vne saison nouvelle,
 Vn beau printemps tousiours se renouuelle,
 Portant trouffé le cheueu blondiffant
 Autour du rond d'vn rameau verdiffant,
 Tenant en main sa Flore couronnee
 D'vn verd tortis de myrtine ramee,
 Tous les pieds nus, portans tousiours entr'eux
 En cent reflots ondoyez leurs cheueux.
 On ne voit point qu'autre neige y descende
 Qu'œillets, que lis, que roses & lauande,
 Rien que douceurs, rien que manne & que miel
 En ces beaux lieux ne distile du ciel.

Adieu lauriers, adieu grotte sauuage.
 Prez, monts & bois, & tout le voyinage
 Des cheure-piés, faunes & satyreaux,
 Et le doux bruit des argentins ruisseaux,
 Adieu vous dy, ma Maistresse m'appelle :
 L'aime trop mieux las! soupirer pres d'elle,
 Que viure en ris sans elle en ce bas lieu,
 L'enten sa voix, adieu, lauriers, adieu.

In n'ay membre sur moy, nerf, ny tendon, ny veine
 Qui ne sente d'Amour l'amoureuse poison,
 L'en atteste le ciel, mon ame, & ma raison,
 Votre bouche & vos yeux seurs tesmoins de ma peine.

Mais plus ie le vous dis & moins vous le croyez,
Plus vous rens descouuert le secret de mon ame,
Moins il vous apparoit, plus vous monstre ma flame
Et ma playe cruelle, & moins vous la voyez.

Plus ie me monstre bon, & moins vous m'estes bonne,
Plus ie pense estre aimé de vos gentes beautez,
Plus ie sens de vos yeux les rares cruautez,
Plus ie pense estre libre & plus ie m'emprisonne.

Plus i'honore, craintif, la graue maiesté
De vostre front, Maistresse, & l'influence heureuse
De vostre esprit gentil, plus m'estes rigoureuse :
Plus m'approche de vous & plus fuis reietté.

Ie n'ay rien de l'Amour que la crainte & la honte :
Car vous dites tousiours en vous moquant de moy,
Non que ie n'aime point, & si ie vous aimoy,
De vous voir plus souuent que ferois plus de conte.

Plus vous en quiers mercy, & plus vostre rigueur
S'enaigrift contre moy : plus d'un œil pitoyable
Ie demande pardon, plus estes imployable :
Plus ie vous fers, mon Cœur, & moins ay de faueur.

Oreste appaifa bien les fureurs vengereffes
De sa mere outragee, & aux ombres d'Hector
Achille pardonna, au ciel les Dieux encor
Pardonnent aux humains leurs fautes trompereffes.

Le vent n'esprouue pas dessus les arbrisseaux
Sa force violente, il froisse, il déracine
Les vieux chesnes branchus, il cherche la marine,
Les roches & les monts non les petits ruisseaux.

Or i'effime à grand heur auoir eu quelque place
Au fort de vostre cœur, mais auffi ie n'ay pas
L'ame fi tres-couarde, & le cœur fi tres-bas
Que ie ne penfe aimant meriter quelque grace.

Vous diftes qu'en aimant vous voulez efre aimée :
D'autres armes Amour s'est-il iamais armé ?
Mais ie fçay qu'en aimant ie ne fuis pas aimé,
Ce qui rend de fouspirs ma-complainte animée.

Vn plus cheri que moy des Graces & des Dieux,
Du Ciel & de Fortune, & de plus prompte flame
Vous pourra bien aimer : mais de plus gentille ame,
Si ce n'est Amour mefme, il ne peut aimer mieux.

Mais ie me plains en vain à vous inexorable,
Sans merci, fans excuse, & bref de me douloir
Est embrasser le vuide, & fans raifon vouloir
Ecrire deffus l'eau, & raconter le fable.



EPITAPHES.

EPITAPHE

D'ANNE DE MONTMORENCY,

CONNESTABLE DE FRANCE. (1)

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

CESSE, Spartain vieillard, cesse de plus vanter
 Le discours de ta vie, & cesse de chanter
 D'une tremblante voix ces vers hautains &
 graues

(Reproche vergongneux) : « Nous auons esté braues,
 ieunes, vaillans & forts. » Mais vous gentils François,
 Fauorifez de cœur, & de langue & de vois
 Ce grand Montmorency, qui pres de sa mort ores
 Se vante auoir esté, & n'estre moins encores

1. Blessé mortellement dans le combat qui eut lieu entre les catholiques et les protestants, le 10 novembre 1567, à Saint-Denis, près Paris.

Anne de Montmorency, mort à Paris, deux jours après la bataille, avait 80 ans, dont 65 avaient été employés au service de cinq rois. C'est une des grandes et belles figures guerrières du XVI^e siècle.

Braue & vaillant guerrier, or que le ply du temps
Et fa vifte carriere eust ia borné ses ans.

Car la France tombant en ciuiles allarmes,
Et prenant de rechef secretement les armes,
Sage, prompt & hardy, fist rampart de son corps
Aux bataillons crestez, & souffint les efforts
De l'orage voisin, sacrifiant sa vie
Deffus l'autel sacré de sa douce patrie,
Détournant, renuerfant, repouffant, empeschant
Du mur Parisien la tempeste approchant.

Mais Mars trouuant à poinct sous la teste sacree
De ce grand Cheualier la face defarmee,
Le poil blanc & chenu, attaque front & flanc,
Et d'vn coup redoublé les fouille de son sanc,
Mellant playe sur playe, aux flancs, deuant, derriere,
Et de lame meurdriere il rait la lumiere
De ce grand Conneftable, à fin qu'il ne peust pas
Composant, ou restant vaincueur maistre du pas,
Fermer du Dieu de paix le temple, & pitoyable
Mettre fin aux malheurs de ce temps larmoyable,
Si que la maiefté de ce Dieu des combas
Et l'acier enroûillé ne languist icy bas.

Mais Pallas, amoureuse & d'honneur & de gloire,
Le charge sur sa targue, où comblé de victoire,
Morne & tranfi de coups, le porte glorieux
A son Roy & aux fiens, mefme victorieux
De l'Enuie, qui bruste ainsi qu'vn coup de foudre
La cyme des rochers & les reduit en poudre :
Ferme au pere les yeux deuant ses enfans chers,
Couronne le cercueil de branches d'oliuiers,
Et de lauriers sacrez aux victoires celebres,
Pour hache verdoyante & pour cyprés funebres :
L'appelle par trois fois, le dit pour ses beaux faits
Digne de commander & en guerre & en paix.

Paffant, n'offense pas ceste ame genereuse,

Ains espargne les pleurs, & de l'ombre poudreuse
 De ce tombeau sacré de lauriers reuestu
 Appren d'estre vaillant & suyure la vertu.
 Anne, vy donc heureux, puis que la part meilleure
 Reste encores de toy suruiuante à ceste heure :
 Anne, vy donc heureux, qui ne fus languissant
 Ny de bras engourdis les vertus embrassant :
 Anne, vy donc heureux, & d'esprit indontable,
 D'alaignesse, d'honneur, & grace inimitable.
 As vesçu, ieune & vieil d'âge en âge suyuant,
 Dés ta naissance heureux & viuant & mourant,
 Puis que les faits premiers de ta ieunesse tendre
 Respondent aux derniers, & qu'il ne faut attendre
 Rien d'heureux icy bas, ny durable, ny fort,
 Que la seule Vertu qui reste apres la mort.

ANNÆ MOMMORANCII

EQVITVM IN GALLIA MAGISTRI TVMVLVS.

*S*OLVE senex Spartane choros, modulumque pudédum,
*N*os fortes fuimus, iam desine voce præire,
*V*os animis Galli, unanimes linguisque fauete,
*S*i melius sub fata canit fortemque fuisse,
*N*ec minus esse æui flexu spatique supremo
*A*plausu patriæ se Mommorancius heros.
*F*raternis nam Celta odiis in bella ruente,
*R*ursum, dum intrepidè patriis se deuouet aris,
*I*mplicitaque acie belli dum corpore nubem
*S*ustinet, auertens vrbani arcibus æstum
*I*nsantem, arrepto sæuis tum tempore Mauors
*C*anitiem sacram vultus fortitus inermes,
*H*ic illic vario, & repetito polluit idu,
*I*n fronte & tergo conturbans idibus idus
*A*duerfos versis, letali protinus hausit

*Ingentem ingenti & mulcauit vulnere, templum
 Claudere ne Iani pæus, campoue potitus,
 Et finem possit lacrymoso imponere bello,
 Armorum, & langueret opus, numenque iaceret :
 Ast illum scuto impositum regique, suisque,
 Seminecem laceratum ora, inuidiæque reportat
 Viâorem, qua summa, vt fulmine, quæque vaporant,
 Pallas, & ipsa oculos natorum ante ora parenti
 Claufit, proque apio, pro feralique cupressu
 Pacifica circumuoluit pia funera oliua,
 Et lauro viârice, virum & ter voce vocauit
 Egregium pace & bello gauifa dolore.*

*Tu manes tantos ne læde, at parce viator
 Fletibus, atque ex hoc virtutem discere sepulchro,
 Anna, parte sui salue meliore superstes,
 Mæde nec effoetis ad fortia viribus, atque
 Robore mæde animi indomito, viridique senæa,
 Mæde vir atque senex, ætatis & ordine toto,
 Principiis tanto respondet si vltimus aëus
 Concentu, & felix demum post funera virtus.*

Patriæ Patri parentabat gratus, G. V. G. PP. (1)

EPITAPHE

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE GUYSE. (2)

Cest grand Prince guerrier, ce grand chef des armées,
 Tel que les siècles vieux, ny le ply des années
 Des siècles aduenir ne peurent oncques voir,
 Ny ne verront encor qui l'égale en pouoir

1. C'est-à-dire Germain Vaillant Guelle, de Pimpont.
2. François de Guise, traitreusement assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré.

De force ou de vertu, de vaillance ou de gloire,
Pour grauer de son nom l'immortelle victoire.

Ce grâd Prince guerrier, plus qu'autre hōme vaillant,
Fust à garder vn fort, ou fust en l'assaillant,
A conduire vne armee, ou ranger sous l'enseigne,
Ou bien d'escarmoucher le foldat en campagne.
Ce grand Prince guerrier qui d'vn bras genereux .
Rendoit nostre François braue & victorieux,
L'ayant fait assez fort, pour de ses mains hardies
Mettre deffous le pié les forces ennemies.

Ce grand Prince guerrier qui laissoit pour iamais
Si plus il eust vescu en ce monde la paix,
Ce grand Prince guerrier, ce Prince des batailles,
Hà Dieux! auant le temps sous les fortes murailles
D'Orleans mutiné, non de force de bras,
Ou de lance ou d'espieu, ou trebuchant à bas
D'vn cheual terrassé, mais par la main meurdriere
D'vn plom empoisonné eut vn coup par derriere,
Qui luy perce l'espaule & luy froisse les os,
Dont mourut ce grand Prince, & mis en doux repos :
Ne pouuant pas mourir par force ou par vaillance
Du foldat ennemy, ny du fer de la lance
Du chevalier armé, or' qu'il fust le premier
Pour aller au combat, & iamais le dernier :
Ou soit qu'il combatist en muraille assiegee
Main à main, à cheual, en bataille rangee.
Car la vertu guerriere, & le fang & le nom
Empeschoyent qu'il mourust autrement qu'en traifon.

Ainsi le grand Achil, la gloire Pelienne,
Ayant esté plongé dedans l'eau Stygienne,
Ne pouuoit pas mourir s'il n'eust esté nauré
De Paris le Troyen par la plante du pié.

Ainsi de ces deux chefs les vertus auancees,
Par fraude & par traifon ont esté renuerfees :
Ainsi ce grand Achil seur rempart des Gregeois,

Donne fon ame au ciel, à fes amis les larmes,
 Son corps à fa patrie & fon fang & fes armes,
 Et rend à fes amours fes foupirs & fon cœur.

EPITAPHE D'HENRY II. (1)

LA FRANCE PARLE A L'OMBRE DE SON ROY.

PREN dôques de bon cueur mes foupirs & mes plaintes,
 Pren ces larmes, mon Roy, pren ces larmes efpaintes
 De mes yeux fe fondans sur ton fort inhumain :
 Si le marbre te preffe, ou le faix de l'airain,
 le les veux amollir en charge plus legiere,
 Si le trop larmoyer ne feche ma paupiere.

1. Cette pièce ne se trouve pas dans les précédentes éditions; elle a été imprimée pour la première fois dans le *Recueil des Epitaphes d'Henry, roi de France, II^e de ce nom, en douze langues, par Caroleus Vienhouisem* (Charles d'Utenhoue, gantois), Paris, Rob. Estienne, in-4°, 1560.



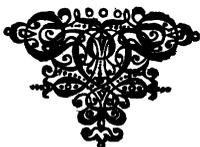
IMPUISSANCE. (1)

QUEL defastre nouveau, quel estrange malheur
 Me brasse le Destin, me bannissant de l'heur
 Dont ie pouuois iouyr ceste nuit pres de celle
 Qui brulle comme moy d'vne amour naturelle!
 Hé quoy? tenant ma langue aupres l'yuoire blanc
 De sa bouche de bafme, enté flanc contre flanc,
 Voyant du beau Printemps les richesses esclofés,
 Dessus son large sein les œillets & les roses,
 Vn tetin ferme & rond en fraise aboutissant,
 Vn cresse d'or frisé sur vn teint blanchissant,
 Vn petit mont feutré de mouffe delicate,
 Tracé sur le milieu d'vn filet d'escarlate,
 Sous vn ventre arrondi, graffet & potelé,
 Vn petit pied mignard, bien fait & bien moulé,
 Vne gréue, vn genouil, deux fermes rondes cuiffes,
 De l'amoureux plaifir les plus rares delices,

1. Nous regrettons pour notre auteur qu'il n'ait pu soustraire sa muse à la dépravation de son siècle. Il a payé, une seule fois, mais trop complètement, son tribut au goût licencieux de l'époque, par cette pièce que nous aurions volontiers négligée si nous n'eussions pris l'engagement de donner les œuvres complètes du poète nogentais. *L'Impuissance*, cette folastrie de Remy Belleau, qui figure dans ses œuvres pour la première fois, est tirée du *Cabinet satyrique, ou recueil parfait des vers piquants et gaillards de ce temps....* (à la Sphère, sans lieu, 2 vol. in-12, 1666, — ou encore au Mont Parnasse, de l'imprimerie de messer Apollon, l'année satyrique).

Vn doux embrassement de deux bras gros & longs,
 Mille tremblans soufpirs, mille baisers mignons,
 Mon ... fait le poltron, estant en mesme forte
 Qu'vn boyau replié de quelque chéure morte :
 Bref il reste perclus, morne, lasche & faquin,
 Comme vn drapeau mouillé, ou vn vieil brodequin
 Baigné, trempé de l'eau, comme si la tempeste
 Eust voulu triompher des honneurs de ma teste!
 Frappé d'vn mauvais vent, ie demeure sans cueur,
 Flac, equeué, transi, sans force & sans vigueur.
 Qu'est deuenu ce ... à la pointe aceree,
 Et rougissant ainsi que la teste pourpree
 Qui couronne flottant le morion d'vn coc,
 Roide entrant tout ainsi que la pointe d'vn foc
 Qui se plonge & se cache en toute terre grasse,
 Jusqu'aux? ce ... estoit enflé d'audace,
 Escumant de colere, & de fumante ardeur :
 Ce ... comme vn limier qui de flairante odeur
 Suiuait le trac d'vn ..., ... de bonne esperance,
 Toufours gonflé d'orgueil & gorgé de semence,
 Et qui pour galopper ne faisoit du retif,
 Mais maintenant, ô Dieux, est couard & craintif?
 Donc pour te faire arcer, mon ..., il te faut ores
 Vne vieille à deux dens qui se fouuienne encores
 De Ieanne la pucelle, à qui l'entrefesson
 Sans enflure, sans poil, soit gelé de frisson,
 Et si peu frequenté qu'on sente de la porte
 Vn relant vermôulu, vne peau desia morte,
 Entrouurant tout ainsi qu'vn sepulcre cendreux,
 Beant sur le portail tout rance & tout poudreux,
 Où pende pour trophée & pour belles enseignes
 Vn vieux crespé tissu des léures des areignes :
 Vn ... baueux, rongneux, landieux & peautreux,
 Renfrongné, decoupé, marmiteux & chancreux.
 Tel ... fera pour toy, afin de mettre au plonge

Dans l'abyfme profond ce nerf qui ne s'allonge,
 Et qui ne dresse point, gliffant comme vn poiffon
 Qui fretille goulu autour de l'ameçon,
 Mais qui iamais ne prend amorce à la languette :
 Vne trippe, vne peau, vne fauatte infecte,
 Rebouché, remouffé, & pliant de façon
 Que fait contre l'acier vne lame de plon :
 Braue fur le rempart & coûard à la brefche,
 Vn canon demonté fans amorce & fans mefche,
 Vn manche fans marteau, vn mortier fans pilon,
 Vn nauire fans maft, boucle fans ardillon,
 Vn arc toufiours courbé & qui iamais ne bande,
 Vn nerf toufiours lafché & qui iamais ne tende.
 Il faut donc pour ce ... vn grand ... vermoulu,
 Vn ... demefuré qui deuore goulu
 La teſte & les, pour le mettre en curee,
 Vn ... toufiours puant comme vieille maree.
 Tel ... fera pour toy, puis qu'vn autre plus beau
 Ne peut faire roidir cefte coûarde peau.
 Adieu, & iamais plus ne t'aduienne entreprendre
 De faire le vaillant, toy qui ne fçaurois tendre :
 Adieu, contente-toy, & ne pouuant dresser,
 Que le boy.. ridé te ferue de piff...





ODE

SVR LA VERSION DE DEMETRIVS

PAR F. IAMOT. (1)

CELLVY qui s'auance d'escrire
 Les entrefuites d'un empire
 Qui roule à la faueur des lois,
 Comme il fault que l'obéiffance
 Se rende ferue à la puiffance
 Du scepre & de la main des Roys :

Celluy, qui dedans l'air liquide
 Recherche la caufe du vuide,
 Le tour & le retour des ans,
 Et d'entreprises plus secrettes
 Remarque les courfes profettes
 Du foleil, du ciel & des temps :

1. Si nous n'avions eu tardivement connaissance de cette pièce (V. Avertissement, p. xlix), sa place eût été marquée à la suite du recueil des odes, p. 169. Elle a échappé aux premiers éditeurs et se trouve à la fin d'un livre ayant pour titre : *Traicté de la Goutte* contenant les causes et origine d'icelle, le moyen de s'en pouvoir preserver et la sçavoir guerir estant acquise, escrit en grec du commandement de Michel Paleologue empereur de Constantinople, par Demetrius Pepagomenus son premier medecin, traduit en françois, restitué et emendé de plusieurs belles corrections et annotations par M. Frederic Jamot, docteur en medecine. A Paris, pour Galiot du Pré, 1678, petit in-8°.

Celluy qui par diuins augures
Predit les gauches auantures,
Par les regards des astres beaux
Que faiçt que l'errante Emperiere
De la nuit chemine courriere
Au galop dessus ses moreaux,

A mon aduis est fort louable,
Et d'une entreprise honorable
Sont à prifer ces beaux esprits,
Qui vont achetant ceste gloire
Par la fueur, dont la memoire
Vit immortelle en leurs ecrits.

Mais furtout grandement ie prise
Celluy qui d'humaine entreprise
Cherche cela qui est humain,
Discourant de nostre nature
Et de la noble architecture
De ce corps pour le rendre sain :

Comme toy qui, à peine toute,
Cherches les causes de la goutte
Qui s'escoule entre chair & peau,
Et faiçt que d'une main tremblante
Et d'une allure chancelante
Perclus, nous trouons le tombeau :

Comme toy qui des fleurs Attiques,
Volant par les plaines antiques,
As pris, d'un pouce ingenieux,
Le miel que l'auette Gregeoise
Gardoit pour la bouche Françoisse
Par ton labour ingenieux.





TABLE DES MATIERES.

	Pages
INTRODUCTION	vij
LA VIE DE REMY BELLEAV, par G. Colletet.	xj
Addition à la Vie de Remy Belleau	xxxiiij
AV LECTEUR	xlv
PORTRAITS	lv

ODES D'ANACREON.

<i>Elegie de P. de Ronfard.</i>	7
Amour ne voyoit pas encluse	43
Amy, ie veux chanter l'honneur	53
Auffi tost mon efimoy	31
Auffi tost que ie tiens propos	55
Atys l'effeminé	22
Bacchus race de Iupiter	32
Beuuons & que chacun tortille.	17
Beuuons gaillards de ce bon vin	43
C'est malheur que de n'aimer point	48
Ce toreau qui porte en crope	39
Deffus vn tapis de foye	19
Doncques quelqu'vn a peu grauer	50

Donnez-moy la lyre d'Homere	49
D'vne branche delicate	18
Enfans, voyci le Dieu	49
Fay-moy d'vne façon gentille	34
Fay-moy pres ce iouenceau	28
Filles, garçons, à paniers pleins	52
Fons-moy d'argent vn beau vaisseau	26
Ha Dieu, tu reuiens tous les ans	38
Ha que nous t'estimons heureuse	45
Ha vrayment, ie vous puniray	22
Hé pourquoy m'apprens-tu l'vfage	40
Iadis la fille de Tantale	27
I'aime la danſe & le ieu	45
I'aime la gaillarde vieilleſſe	48
Ie fuis né pour prendre fin	30
Ie fuis vieil, & ſi boy mieux	41
Ie veux aimer à ceſte heure	23
La roſe à l'Amour ſacree	17
La terre noirciſſante boit	27
Le mary de la Cyprienne	47
Les cheuaux, pour les mieux cognoiſtre	55
- Les femmes diſent : Tu es vieux	21
Les Muſes lierent vn iour	36
L'vn chantera les grands faits d'armes	25
N'agueres en plein mi-nuit	15
N'agueres eſtant en repos	46
Nature a donné aux taureaux	14
Ny Gyge prince de Sarde	24
Or fus, filles, que l'on me donne	28
Or fus permettez que ie boiue	36
Où voles-tu, colombelle?	19
Pourtant ſi i'ay le poil grifon	39
Quand ie boy de ce bon vin	42
Quand ie boy la taſſe pleine	30
Si l'or & la richeſſe	29

DES MATIERES.

245

Si tu contes des bois vers.	37
Sur tous les arbres l'ay defir	16
Sus donc, peintre, fus donc auant	32
Trace-moy, peintre, vn beau paysage	49
Vn ieune enfant portoit vendre	21
Volontiers ie chanterois	13
Voyez comme à l'entree	40
Vulcan, fay-moy d'argent fin	25
<i>Traduction de Sapphon. Nul me femble égal.</i>	56

PETITES INVENTIONS.

La Cerife	88
Le Coral.	66
Les Cornes.	96
- Le Defir.	105
L'Escargot	75
- L'Heure.	59
L'Huifre	69
Le Mulet	101
- La Nuiſt.	106
L'Ombre	80
Le Papillon.	62
Le Pinceau.	73
La Tortue	82
Le Ver luifant de nuiſt	87

DISCOVERS.

A l'Amour	141
Amour medecin	151
A ſa Maifreſſe	152
<i>Ad P. Ronſardum.</i>	166
<i>Ad eundem, de fonte D. Theobaldi</i>	167
Chant d'allaigreſſe ſur la naiſſance de Fr. de Gonzague	155
Chant de triomphe	110

Contre l'Amour	147
De la Bleffeur d'Amour	149
<i>De apibus Polonis</i>	157
Dialogue.	154
<i>Diſſamen metrificum</i>	123
D'un Bouquet enuoyé le mercredi des cendres.	153
Election de ſa demeure	132
Eſpoir deceu	168
Imprecations ſur la mort du ſeigneur Loys du Gaz.	162
Impuiſſance.	237
Priere à Dieu	138
<i>Traduction de quelques Sonnets :</i>	
Ce begayant parler.	159
Quand ie preſſe en baiſant	158
Que lâchement vous me trompez	160
Mouches qui maçonnez	157
Si mille œillets	159
Voyant les yeux de toy	161

ODES.

A Monſieur Garnier.	186
A Nogent	169
De la Perte d'un baiſer	178
Sur des Graines	181
Sur la Maladie de ſa maïſtreſſe.	176
Sur la Verſion de Demetrius	240
Sur les Cantiques de N. Denifot	187
Sur les Recherches de E. Paſquier	183
Sur l'Importunité d'une cloche.	172

SONNETS.

Ainſi qu'au point du iour.	204
Allez mon cœur	195
Brân vous me caiollez.	191

DES MATIERES.

247

Ce beau front releué	194
Ce double trait	202
Ce iourd'huy que chacun.	194
C'est maintenant qu'il faut	192
De mille morts ie meurs.	190
Depuis que ie baifay	199
Depuis que ie baifé.	198
Deux ans font ia passez	197
Douce mere d'Amour	198
<i>Effusa latè mella</i>	205
Euffé-ie autant de fois.	200
Gentille main.	202
Ie fuy comme la mort.	193
Ie plains fort, mon Garnier.	205
Mais de quel tret.	201
Maistresse croyez-moy	197
Mieux ie ne puis.	206
Ne croyez pas.	193
N'est-ce vn grand mal.	196
O cruauté d'Amour.	200
Quand l'entreuoy	192
Qui ne diroit, ô Dieu	207
Si l'amour que tu dois.	206
S'il faut comme tu dis.	207
Tu ne pouuois choisir	203
Veux-tu fonder	190
Vn si gentil esprit	195
Vous me dites fans fin & le tiens.	196
Vous me dites fans fin que ce n'est	199

CHANSONS.

Autre amour que le tien.	213
Autre maistre n'ay que l'Amour	211
Onques par traits ou par amorce	209

CARTELS.

Ce ieune Cheualier.	219
Ces Cheualiers d'honneur	217
Dames dont les beautez	218
Dames dont les vertus.	215

EPIGRAMMES.

Carle est borgne d'un oeil.	221
Quand ie veux raconter	221
Τὴν δὲ θέλω τε νόμων	222

COMPLAINTE.

Bergers, ie vous supply	223
ie n'ay membre fur moy.	226
Sacré Laurier, & toi gentil Ormeau	224

EPITAPHES.

D'Anne de Montmorency.	229
(Traduction).	231
De monfeigneur le duc de Guife	232
D'Henry II.	236
Du baron de Santonay.	234
Du fleur de Sillac	235

FIN DV PREMIER VOLUME.



